

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

GOTAMA LE BOUDDHA

SA VIE

d'après les Écritures Palies choisies par
E. H. BREWSTER, avec une préface de
C. A. F. RHYS DAVIDS

Avec 8 planches hors-texte



ÉDITION FRANÇAISE PAR G. LEPAGE
ANCIEN ATTACHÉ A L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

PAYOT. PARIS

GOTAMA

LE BOUDDHA

SA VIE

D'APRÈS LES ÉCRITURES PALIES
CHOISIES PAR E. H. BREWSTER, AVEC
UNE PRÉFACE DE C. A. F. RHYS DAVIDS.

ÉDITION FRANÇAISE PAR G. LEPAGE

ANCIEN ATTACHÉ A L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT



PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1951

Tous droits réservés

Lorsque cinq ou six cents ans avant la naissance du Christ, celui qui s'appelait de son nom de famille Gotama, de la tribu des Sakyas et qui devait être dénommé plus tard le Bouddha vint à mourir, ses fidèles et ses disciples recueillirent et fixèrent ses enseignements, ses paroles, et quelques-uns des faits mémorables de sa vie en une tradition orale qui, ordonnée méthodiquement au Concile Boudhique de Patna, vers l'an 250 avant Jésus-Christ, ne fut rédigée et transcrite que deux siècles plus tard dans la langue de Ceylan, la langue Palie.

De ces écritures Palies traduites en anglais par C.A.F. Rhys Davids, M. Brewster a extrait celles qui se rapportaient le plus immédiatement à la vie du Fondateur et il en a composé ce livre qui, en l'absence d'une biographie détaillée et complète transmise par ses disciples, semble constituer le résumé le meilleur et le plus sûr des divers événements de la vie du Bouddha.

Bulletin de l'Agence Economique de l'Indochine.

C'est dans les écritures palies que se trouve le récit le plus authentique de la vie du Bouddha.

Larousse Mensuel.

Grâce à une traduction consciencieuse, aisée et élégante, l'auteur réussira, nous n'en doutons pas, à mieux faire comprendre aux lecteurs peu initiés le Bouddha, le Dhamma et le Shangha ; le choix très heureux auquel il a procédé rend bien compte des événements qui ont sillonné la vie du Bouddha comme de son enseignement, de ses idées, de ses rapports avec ses disciples.

La Quinzaine critique.

Comme le titre même l'indique, ce n'est point ici une de ces « vies romancées » qui ont été si à la mode ces dernières années. C'est purement et simplement un recueil de textes, traduits du Pali, ayant trait à la vie et à la prédication de Gotama, « l'illuminé », et c'est ce qui en a fait la valeur. Certains lecteurs pourront être rebutés par la multiplicité des textes mais c'est un petit effort qu'il faut faire, et dont l'on est amplement récompensé en voyant se dérouler sous nos yeux certaines des scènes les plus célèbres qui ont inspiré tout l'art et toute l'iconographie de l'Extrême-Orient, depuis plus de 2.000 ans, de Ceylan au Japon.

Bulletin de la Société des Professeurs d'Histoire et de Géographie.

PRÉFACE

J'écris ces quelques lignes à la requête de mon ami le comte Brewster, comme parrain du livre dont je lui ai suggéré l'idée il y a deux ans. *Buddhism in Translations* de H. Warren, malgré sa haute valeur, était plutôt une mosaïque de faits et de dates, et ne s'adressait pas à la généralité des lecteurs. De plus, il embrassait un domaine trop étendu pour donner le relief nécessaire au sujet spécial que le présent livre s'est proposé. Q'a été pour moi un grand plaisir de suivre les progrès du travail de l'auteur et d'aider de temps à autre à son achèvement.

Il est profondément regrettable que les moines de la Communauté bouddhiste qui, après la mort de leur chef éminent, s'occupèrent de réunir dans un ordre déterminé et sous une forme orale définitive les ordonnances et les paroles du Bouddha, n'aient pas estimé aussi important de faire de même pour l'histoire de sa dernière existence sur la terre. L'unique moyen de réparer cette négligence était d'ajouter les unes aux autres les parties de biographie et d'autobiographie contenues dans ces ordonnances et ces discours. Tel a été le but de l'auteur.

Il serait vain de regretter ce qui est perdu. Les données qui nous restent sont suffisantes pour représenter l'homme qui fut, dans sa vie et dans sa foi, le véritable frère des hommes. Nous avons l'espoir qu'il sera jugé tel. J'attirerai l'attention du lecteur sur les trois points suivants : la description faite ici du petit monde dans lequel vécut Gotama, la nécessité d'une lecture attentive et le portrait de l'homme réel qui en résultera.

Tout d'abord, dans quel monde vivait Gotama ? Dans l'Inde de cette époque, un maître ou un réformateur était tenu d'agir sur le monde religieux et avec lui. Et l'auteur a très exactement rendu le mot pali *Bikkhu* qui signifie mendiant par le mot moine. Car, moine est le mot qui représente le mieux à notre esprit le religieux bouddhiste. Il est plus précis que frère ou que prêtre. Il est bien le fil d'Ariane qui nous conduit vers ce monde

de moines d'où sortirent les livres, tandis que tout autre mot nous le cache. Ce monde ne prend pas la vie comme objectif ou comme idéal. Le moine a tourné le dos à la vie du monde. Il recherche un genre de progrès spécial, restreint. Dans toute autre religion, il compte probablement être moins embarrassé au terme de sa vie. Mais le moine bouddhiste n'envisageait pas de progrès en des mondes autres que la terre. Il ne voyait ici ou là que la suppression du devenir qui pouvait être obtenue ici-bas ou dans un autre monde. Sur le chemin de la félicité suprême, il était un arbre non pas vigoureux mais rabougri. Arrivé au terme du chemin, il était une souche d'arbre privée de racines. Il ne croyait pas que la vie de l'homme formait un tout complet, unique. Il avait la perspective de vies successives et de mondes nombreux, mais rejetait bien des enseignements (du maître) à ce sujet.

On peut se demander si l'on obtient un portrait fidèle du fondateur du bouddhisme quand on représente celui-ci dans le monde des moines. Appartenait-il complètement ou non à ce monde ? Cette question nécessite un examen attentif qui permette de discerner les apparences de la réalité. C'est un travail difficile mais indispensable, faute duquel on arriverait à des conclusions erronées. Le lecteur doit faire ce travail et braver tout reproche d'éclectisme. Il doit chercher à retrouver l'homme tel qu'il est, l'homme vivant, l'homme qu'il voit, l'homme qu'il entend, son semblable. Il ne faut pas qu'il s'attache aux dehors, aux sermons et aux paroles attribués au Bouddha à un moment et dans un endroit donnés. Et, au cours de sa lecture, il sera étonné de constater que la figure, tout d'abord indécise des textes, s'éclaire, grandit et devient un homme réel. Cet homme réel est le résultat de l'examen attentif du lecteur. A s'en tenir aux apparences, on pourrait conclure que le Bouddha était un causeur prolixe. Or, à côté des innombrables sermons sur la religion prétendus « paroles du Bouddha », les entretiens les plus vivants nous montrent le Bienheureux exerçant sur ses auditeurs beaucoup d'effet en peu de mots. Le court Nakulapitar Suta (p. 121) en est un exemple. Mais, dans les textes palis, dès que le malade encouragé et réconforté n'est plus en la présence magnétique du Maître, il est retenu par ses disciples qui expliquent et commentent en des formules stéréotypées la pensée du Bouddha. Il peut se faire que ces longues conversations aient été peu à peu mises dans la bouche de l'homme

qui avait le talent de dire beaucoup en peu de mots. Mais, il ne faut pas oublier qu'il était renommé autant pour son silence que pour ses paroles, et qu'il avait plus que personne l'habitude de rester assis dans « le noble silence » au milieu de ses disciples.

De même, à première vue, le Bouddha nous semble un homme surprenant. Toutefois, en y regardant de plus près, on le voit reculer devant l'effort sans espoir de convaincre le monde esclave de la tradition qui l'entoure ; on le voit d'abord hésiter, puis se décider à faire connaître à l'humanité la vérité qu'il a découverte ; on le voit s'opposer à la fondation d'une communauté de religieuses, puis y consentir sur les instances de son cousin bien-aimé ; on le voit prétendre fonder une religion universelle et cependant prédire que celle-ci durera cinq cents ans ; on le voit établir un rapport étroit entre l'existence humaine et les autres mondes, et enseigner que « s'il n'y a pas d'autre monde » la vie religieuse est encore la meilleure ; on le voit célébrer la valeur de la joie tandis qu'on lui fait dire que le sage regarde la joie « comme une souffrance ».

De même, à première vue, nous pourrions le juger un être égoïste et vaniteux au dernier point, parlant de lui en toutes circonstances et en des termes qui dépassent en exagération ceux qu'employaient les plus fanfarons des guerriers d'Homère. Et, nous l'entendons, par contre, engager ses adeptes à bien peser la valeur morale de sa doctrine avant de le suivre, à prendre celle-ci et non pas lui comme maître, à être à eux-mêmes leur propre guide et non pas les disciples aveugles d'un maître quelconque.

Une étude personnelle a fait naître en moi de profonds sentiments de vénération et d'affection pour le Bouddha ; mais ces sentiments ne vont pas au moine, à l'homme faible, à l'homme surprenant, à l'homme vaniteux. Ils s'adressent au frère des hommes, au dispensateur du bonheur des hommes, à l'artisan des œuvres vertueuses, à celui qui soutient l'énergie de ses frères. Je vois en lui l'auxiliaire suprême des hommes, celui qui sut exprimer aux hommes, ce qu'aucune autre religion ne faisait, ce qu'il y a de meilleur en eux ; le sauveur des populations de son propre monde ; celui qui délivre les hommes de la transmigration ; un croyant qui, contrairement à l'idéal des moines, met une espérance dans la vie. Je vois en lui, enfin, un maître qui s'adressait directement à ceux qui avaient recours à lui à tel point que, bien loin d'employer toujours les mêmes

formes de langage, il ne pouvait exprimer une idée deux fois dans les mêmes termes.

Par rapport à l'époque du Bouddha, le Tripitaka pali, tel qu'il nous a été transmis, n'est pas très ancien. La réunion de ses divers éléments a nécessité des siècles. Aussi n'est-ce pas sans changements de forme et, peut-être même de fond, que tout cet ensemble est passé par la tradition orale dans la langue de Ceylan pour être ensuite rédigé beaucoup plus tard. Néanmoins, la tradition palie est celle qui semble donner jusqu'à présent le plus ancien portrait de Gotama. Nous devons nous estimer heureux de pouvoir étudier celui-ci avant de consulter les récits plus récents ou discuter l'idée plus moderne que ces derniers ont permis de se faire du Bouddha. Le présent recueil des divers épisodes de la vie du Bouddha ne prétend pas avoir épuisé le sujet ; il serait toutefois difficile de trouver dans les Ecritures quelque chose à y ajouter. Le texte anglais de ce livre est la traduction que, les premiers, nous avons faite sur les textes palis. A l'auteur revient le mérite de la composition d'un recueil utile et instructif.

Chipstead, Surrey.

C. A. F. RHYS DAVIDS

AVANT-PROPOS

Tous ceux qui en Occident étudient le bouddhisme attendent depuis longtemps une vie du Bouddha tirée des divers récits disséminés dans les Ecritures palies.

Rhys Davids a attiré l'attention sur ce sujet dans ses Conférences américaines il y a une trentaine d'années. Mais un recueil de ce genre présentait les plus grandes difficultés à une époque où la Société des Etudes Palies n'avait pas encore publié les documents nécessaires. Cette Société a heureusement terminé ses travaux au cours de ces dernières années, et nous possédons aujourd'hui, imprimés en lettres romaines, tous les livres du canon pali dont un grand nombre ont été traduits.

Les vies du Bouddha antérieures à cette période provenaient de sources diverses. Quelques-unes bien loin d'être canoniques différaient tellement d'esprit et d'époque qu'elles donnaient aux personnes versées dans le bouddhisme l'impression du Nouveau Testament dans lequel on aurait intercalé le Paradis Retrouvé de Milton entre les évangiles de Saint Luc et de Saint Jean, suivi de quelques vers du Dante. Quand on compare aux ouvrages plus récents les Ecritures canoniques, on reconnaît dans le style plus simple de celles-ci les premières périodes d'une tradition orale.

Les Ecritures palies contiennent le récit le plus authentique de la vie du Bouddha et quelques points en ont été vérifiés par l'histoire. Le canon tel que nous le possédons a été composé — mais non pas rédigé — au Concile de Patna, vers 250 av. J.-C., de récits faits de mémoire plus ou moins dignes de foi. De dates diverses, ces récits comprenaient tout ce que la tradition orale avait transmis depuis le VI^e siècle av. J.-C., époque du fondateur, jusqu'aux sujets développés plus récents composés, peut-être, peu avant ce concile. L'Inde a toujours regardé la mémoire comme le moyen le plus sûr de conserver intactes les doctrines religieuses. Il en est de même aujourd'hui encore.

De fait, on voit dans les anciens récits le Bouddha interroger ses disciples sur certains points de doctrine pour s'assurer de la fidélité de leur mémoire et l'on se reporte souvent à la collection de ces récits comme à un corps de doctrine en plusieurs parties. D'après l'opinion des savants modernes, c'est à ce concile que les récits oraux en prose, et peut-être même les récits anthologiques, reçurent leur forme actuelle en prose et vers alternés de façon à être plus aisément retenus par la mémoire dans le style plus littéraire qui avait peu à peu remplacé la langue populaire du Magadha dans laquelle ils avaient été transmis.

Peu avant le Concile de Patna furent gravés sur pierre les célèbres édits de l'empereur Asoka dont beaucoup, encore lisibles, font mention de l'Anguttara, du Sutta Nipata, du Iti-Vuttaka, du Majjhima Nikaya et probablement du Digha-Nikaya et du Vinaya. Le Canon tout entier fut manuscrit à Ceylan environ deux siècles après le Concile de Patna.

Il convient de dire ici pourquoi les Djatakas qui font partie du canon n'ont pas été utilisés pour le présent recueil. Ce remarquable folklore est constitué de prose et de vers d'époques diverses et l'introduction du Commentaire des Djatakas qui contient une vie du Bouddha jusqu'à sa trente-sixième année fut peut-être écrite au ^v^e siècle de notre ère, soit quelque huit cents ans après l'établissement du canon. Cette introduction et les épisodes préliminaires comprennent beaucoup de biographies, mais comme elles rentrent dans le commentaire bien plus que dans le canon, elles sont hors du cadre de ce petit livre.

Jé ne voudrais pas insister sur les témoignages historiques, quelque importants qu'ils soient, au point de les confondre avec les éléments religieux de la doctrine. Toutes les écoles bouddhistes, je crois, affirment que l'expérience personnelle seule permet de comprendre l'importance de leur religion. Mais l'histoire en un volume de leur fondateur établie d'après les sources les plus anciennes qui existent ne peut manquer d'être appréciée par ceux qui étudient le bouddhisme, ou qui prennent le Bouddha comme guide. Ce recueil est composé uniquement de textes des Ecritures paliés dans lesquels nous avons supprimé les répétitions.

Trois parties des Ecritures peuvent former une biographie continue, et même une autobiographie du Bouddha. Ce sont, tout d'abord, les deux récits du Majjhima Nikaya (nos 26 et 36)

relatifs à la recherche de la Vérité ; puis, les passages du Mahavagga concernant les débuts de sa carrière de Bouddha, et enfin le Maha Parinibbana Suttanta qui embrasse les dernières semaines de sa vie. Tel est le centre autour duquel j'ai groupé les autres chapitres. C'est à regret que j'ai dû exclure, malgré l'intérêt qu'ils présentent, certains éléments qui n'étaient pas en rapport avec le but de ce livre, entre autres, des Suttas et des cantiques des frères et des sœurs.

En comparant les formes archaïques des premiers chapitres aux formes des derniers on constate un développement littéraire considérable. La diversité d'origine des matières enlève à l'ouvrage toute unité de style ; de plus j'ai utilisé des traductions diverses. Ma propre connaissance du pali ne m'a pas permis de présenter une traduction personnelle quelque désirable qu'elle fût. D'autre part, j'aurais été impardonnable de ne pas tirer parti pour un livre anglais des excellentes traductions de Mme Rhys Davids qui n'ont pas seulement contribué au développement des études paliés, mais ont aussi considérablement enrichi la littérature anglaise. Partout où je n'ai pas suivi le texte du traducteur, j'ai donné une traduction plus récente due à celui-ci ou bien une interprétation puisée à de nouvelles sources. Parfois j'ai donné plusieurs sens d'un même mot afin de mieux faire comprendre sa signification. Quand faute d'une traduction anglaise de certains textes, j'ai dû les traduire moi-même, j'ai toujours trouvé l'aide la plus efficace auprès de Mme Rhys Davids. Dans tous les autres cas, j'ai mentionné en tête du chapitre l'auteur de la traduction qui a été reproduite littéralement ou qui a servi à une adaptation.

L'étude du pali me rappelle les recherches astronomiques ; de puissantes lentilles permettent d'apercevoir « des points noirs » dans le ciel des mots paliés : les mystères de la langue et de ces anciens temps augmentent.

Les problèmes matériels étaient alors plus simples ; peut-être, est-ce en partie pour cette raison que l'activité mentale était plus profonde. Quoi qu'il en soit, l'activité mentale était différente et nous trouvons des mots qui représentent des conceptions intraduisibles. Tel est le mot dhamma. On exprime l'idée qu'il renferme par les mots doctrine, droiture, condition, phénomène, chose, réalité, vérité, idéal, loi, ordre, norme, objet, idée, sagesse (Cf. Dictionnaire pali anglais de la Société des Etudes paliés, et les explications de Mme Rhys Davids, M. et V. Geiger et

autres). Dans le présent recueil, en général, je n'ai pas traduit le mot dhamma, non pas que l'attribution d'un de ses nombreux sens présentât quelque difficulté, mais j'ai pensé que la vue du mot original dans le texte permettrait au lecteur de lui trouver plus facilement le sens convenable. Dhamma est souvent traduit par les mots doctrine, vérité ; mais d'autres mots païis doivent être traduits ainsi. Mme Besant a traduit dharma, forme sanscrite du mot pali dhamma, par devoir ou loi de la vie dévoilée, qui me semble une heureuse façon de rendre son sens. Des commentaires sur d'autres mots sont placés en notes.

Je saisis cette occasion de témoigner ma gratitude et de reconnaître tout ce que je dois aux traducteurs et aux auteurs des livres qui ont servi à la composition de ce recueil, et, en particulier, à la Société des Etudes palies et à Mme Rhys Davids qui, généreuse et inlassable, a été mon conseiller pendant des années.

Puisse ce livre faire mieux comprendre le Bouddha, le Dhamma et le Sangha.

Torrei dei Quattro Venti
Capri, Italia.

E. H. BREWSTER

PREMIÈRE PARTIE

ANNÉES DE DÉBUT

Honneur au Bienheureux, au Saint, au Bouddha
parfaitement accompli.

I

PROPHÉTIE D'ASITA

(EXTRAIT DU POÈME NALAKASUTTA DU SUTTA NIPATA)

Le voyant Asita remarqua que, dans leurs moments de loisirs, des groupes de devas du monde voisin manifestaient de la joie et du contentement et que les devas aux vêtements étincelants tenaient des écharpes et louaient avec ardeur leur roi.

A la vue de ces manifestations, il demanda : « Pourquoi les devas sont-ils si joyeux ; pourquoi agitez-vous des écharpes ? »

« Il ne s'est pas produit de transports pareils dans la bataille où se décidèrent la défaite des Asouras et la victoire des devas. Quel prodige ont vu les devas pour être aussi joyeux ? »

« Ils poussent des cris et chantent et font de la musique ; ils agitent les bras et dansent. Je vous le demande, habitants des sommets du Mérou, ô seigneurs, dissipez promptement mes doutes. »

« Le Bodhisat, la perle admirable, l'incomparable, est venu au monde pour le bien et le bonheur des

hommes, dans la ville des Sakyas, dans le pays de Loumbini. C'est pourquoi nous sommes heureux et joyeux.

« Celui qui est la plus excellente de toutes les créatures, l'homme supérieur, le premier des hommes, le plus excellent de tous les êtres tournera la Roue (du Dhamma) (1) dans le bois des Voyants, rugissant comme le lion, le puissant roi des animaux. »

A cette nouvelle, l'ermite Asita descendit rapidement des cieux. Il se rendit ensuite aux appartements de Souddhodhana où, après s'être assis, il demanda aux Sakyas : « Où est le prince ? Moi aussi, je désire le voir. »

Alors les Sakyas montrèrent à Asita l'enfant, leur prince, brillant comme l'or fondu dans un creuset par un habile ouvrier, rayonnant de gloire et doué d'une beauté incomparable.

A la vue du prince brillant comme une flamme, éclatant comme les étoiles du firmament et comme le clair soleil d'automne dégagé de tout nuage, (Asita) fut saisi de joie et ravi.

Les devas des airs soutenaient dans le ciel un baldaquin à mille étages et agitaient des queues de yak à manche d'or : mais ceux qui tenaient les queues de yak et le baldaquin n'étaient pas visibles.

Alors l'ermite (Asita), appelé la Gloire Noire, portant les cheveux nattés, accueillit avec des transports de joie et de contentement celui qui ressemblait à une belle pierre précieuse posée sur une étoffe orange et que protégeait le baldaquin blanc soutenu au-dessus de sa tête.

Et lui, initié aux présages et aux signes, après avoir salué comme il convenait le chef des Sakyas, dit d'une voix qui résonna joyeuse : « Voici l'Incomparable, le Chef de tous ceux qui ont deux pieds. »

Puis, se souvenant de son âge avancé, il éprouva une

(1) Pour le sens de ce mot se reporter à la Préface.

profonde détresse et pleura. A la vue de ses larmes, les Sakyas demandèrent à Asita : « Aurions-nous (à redouter) un danger pour l'enfant ? »

Pour calmer l'inquiétude des Sakyas, l'ermite répondit : « Je ne prévois rien de funeste pour l'enfant, ni aucun danger pour lui, car il n'est pas un être inférieur. Soyez sans souci.

« Ce prince atteindra au plus haut point l'Illumination parfaite ; il fera tourner la Roue du Dhamma. Possédant une vue très pure, rempli de compassion pour le bien-être de beaucoup, il répandra au loin la vie sainte.

« Mais, ma vie touche à sa fin, et ma mort surviendra au cours (de la vie de l'enfant) ; je n'entendrai pas le dhamma de l'incomparable Porteur du fardeau : c'est pourquoi je suis triste et profondément malheureux. »

Après avoir rempli de joie les Sakyas, il quitta le palais pour aller mener la vie religieuse. Puis, saisi de compassion pour Nalaka, le fils de sa propre sœur, il engagea celui-ci à embrasser la vie religieuse sous la direction de l'incomparable Porteur du fardeau en ces termes : « Lorsque tu entendras parler du Bouddha, de celui qui a atteint à l'Illumination parfaite et marche dans la voie du dhamma, va suivre ses instructions et mener la vie sainte sous la direction de ce Bienheureux. »

Ainsi amicalement conseillé par celui qui voyait dans l'avenir ce qui est d'une pureté parfaite, Nalaka, accumulant des mérites et défendant ses sens, attendit le Victorieux.

Alors, quand fut arrivé le moment prédit par Asita, ayant appris que le Victorieux tournait la Roue (de la Loi), Nalaka alla trouver le Saint des Saints, et après s'être converti, demanda au grand Sage (de lui enseigner) la sagesse suprême.

II

LE TRIPLE ORGUEIL (SOUVENIRS DE JEUNESSE)

(EXTRAIT DE L'ANGUTTARA NIKAYA, vol. I, p. 125)

« J'étais choyé tendrement, moines, souverainement, infiniment. Il y avait pour moi dans la maison de mon père des étangs couverts l'un de lotus bleus, l'autre de lotus blancs, le troisième de lotus rouges, qui tous fleurissaient pour moi. Et, moines, je n'usais que des onguents de Bénarès. De Bénarès aussi venaient mes trois robes. Jour et nuit une ombrelle blanche ouverte au-dessus de moi me protégeait contre le froid, la chaleur, la poussière ou la rosée. J'avais trois palais comme résidences : un pour l'été, un pour l'hiver, un pour la saison des pluies.

Dans le palais de la saison des pluies, je passais les quatre mois de la saison au milieu de femmes qui faisaient de la musique, et je n'en sortais pas.

Et, moines, tandis qu'ailleurs on ne donnait qu'un plat de riz rouge et de soupe de riz aux serviteurs et aux esclaves, dans la maison de mon père on donnait non seulement du riz, mais encore un plat de riz et de viande aux serviteurs et aux esclaves.

Je jouissais de cette richesse, j'étais entouré de ces soins attentifs, quand cette pensée vint à mon esprit : En vérité, l'homme insensé qui est attaché à ce monde, sujet à la vieillesse, sans pouvoir échapper à la vieillesse, éprouve de la gêne, de l'aversion et du dégoût quand il voit un autre homme arrivé à la vieillesse. Moi, aussi, je suis sujet à la vieillesse et ne peux y échapper. Si, moi qui suis sujet à la vieillesse et ne peux y échapper, éprouvais de la gêne, de l'aversion et du dégoût quand je vois un autre homme arrivé à la vieillesse, cela ne serait pas convenable. Et, à cette pensée, moines, tout l'orgueil de la jeunesse s'évanouit en moi.

En vérité, l'homme insensé qui est attaché à ce monde, sujet à la maladie, sans pouvoir échapper à la maladie, éprouve de la gêne, de l'aversion et du dégoût quand il voit un autre homme atteint de maladie. Moi aussi, je suis sujet à la maladie et ne peux y échapper. Si moi qui suis sujet à la maladie et ne peux y échapper, éprouvais de la gêne, de l'aversion et du dégoût quand je vois un autre homme atteint de maladie, cela ne serait pas convenable. Et, à cette pensée, moines, tout l'orgueil de la santé s'évanouit en moi.

En vérité, l'homme insensé qui est attaché à ce monde, sujet à la mort, sans pouvoir échapper à la mort, éprouve de la gêne, de l'aversion et du dégoût quand il voit un autre homme mort. Moi aussi je suis sujet à la mort et ne peux y échapper. Si, moi qui suis sujet à la mort et ne peux y échapper, éprouvais de la gêne, du dégoût et de l'aversion en voyant un autre mort, cela ne serait pas convenable. Et, à cette pensée, moines, tout l'orgueil de vivre s'évanouit en moi. »

DEUXIÈME PARTIE

DISCIPLINE ET ILLUMINATION

LA SUBLIME HISTOIRE

I

(DIGHA NIKAYA XIV)

(Traduction littérale de Rhys Davids)

(Cette histoire est considérée dans le canon pali comme un récit que Gotama aurait fait à ses disciples à propos du premier des sept Bouddhas, appelé dans les anciens livres Vipassin ou voyant, mais elle est également applicable aux autres Bouddhas. C'est pourquoi nous la donnons, ici.)

Alors, après avoir quitté, comme Bodhisat, le ciel de Délices, Gotama descendit dans le sein de sa mère, doué de mémoire et maître de lui (1). Telle est la règle en pareil cas.

Il est de règle que, lorsque le Bodhisat quitte le ciel de Délices pour descendre dans le sein de sa mère, il se répande sur le monde — y compris les mondes des dieux, de Mara et de Brahma et le monde (terrestre) des solitaires et des brahmanes, des rois et des peuples — une splendeur d'éclat infini surpassant la gloire des dieux.

(1) Ce passage et quelques-uns des paragraphes suivants se trouvent dans le Majjkima Nikaya III, p. 119.

Et, dans tous les espaces entre ces mondes obscurcis par le vice, enveloppés par les ténèbres que le soleil et la lune ne peuvent éclairer malgré leur puissance et leur éclat, se répand aussi la splendeur infinie surpassant la gloire des dieux. Et les êtres vivant dans ces ténèbres, enveloppés dans cette splendeur, se voient et disent : « Certainement, d'autres êtres sont nés ici ». Et les dix mille mondes de l'univers tremblent, sont agités et résonnent. Et cette splendeur infinie répandue dans le monde et surpassant la gloire des dieux est de règle en pareil cas.

Il est de règle, lorsqu'un Bodhisat descend dans le sein de sa mère, que quatre fils de dieux se rendent aux quatre régions de l'espace pour le protéger et disent : « Qu'aucun être, humain ou non, quel qu'il soit, ne fasse du mal au Bodhisat ou à la mère du Bodhisat ». Telle est la règle en pareil cas.

Il est de règle, quand le Bodhisat descend dans le sein d'une mère, que la mère du Bodhisat soit naturellement vertueuse ; qu'elle éprouve de la répulsion pour le meurtre, le vol, l'incontinence, le mensonge et l'intempérance. Telle est la règle en pareil cas.

Il est de règle, quand un Bodhisat descend dans le sein d'une mère, que la mère n'ait aucune propension à se livrer aux plaisirs des sens avec des hommes et repousse les avances de ceux-ci. Telle est la règle en pareil cas.

Il est de règle, lorsque le Bodhisat descend dans le sein d'une mère, que la mère éprouve du plaisir dans ses cinq sens, qu'elle s'y adonne, qu'elle en soit possédée, qu'elle en jouisse. Telle est la règle en pareil cas.

Il est de règle, lorsque le Bodhisat descend dans le sein d'une mère, qu'aucun mal n'arrive à la mère : elle est bien portante et ne ressent pas de douleur ; elle voit dans son sein les organes et les membres du Bodhisat dans toute leur perfection. On dirait, mes frères, d'un joli œil-de-chat de l'eau la plus pure, octaédrique, taillé de main de maître, limpide et sans défaut, parfait sous tous les rapports, à travers lequel on aurait passé un fil

bleu ou orange, rouge, blanc ou jaune. Et, si un homme qui sait voir le prenait dans sa main, il verrait clairement comment l'un est fixé à l'autre. Ainsi, mes frères, lorsque le Bodhisat descend dans le sein d'une mère, aucun mal n'arrive à la mère ; elle est bien portante et ne ressent pas de douleur ; elle voit dans son sein les organes et les membres du Bodhisat dans toute leur perfection. Telle est la règle en pareil cas.

Il est de règle que le septième jour après la naissance d'un Bodhisat, la mère du Bodhisat meure, puis renaisse dans le ciel de Délices. Telle est la règle en pareil cas.

Il est de règle que, tandis que les autres femmes mettent au monde un enfant après l'avoir porté neuf ou dix mois, la mère d'un Bodhisat ne mette au monde l'enfant qu'après l'avoir porté dix mois. Telle est la règle en pareil cas.

Il est de règle que, tandis que les autres femmes accouchent assises ou couchées, la mère d'un Bodhisat n'accouche que debout. Telle est la règle en pareil cas.

Il est de règle que, lorsqu'un Bodhisat sort du sein de sa mère, les dieux le reçoivent les premiers, les hommes ensuite. Telle est la règle en pareil cas.

Il est de règle que, lorsqu'un Bodhisat sort du sein de sa mère et n'a pas encore touché la terre, quatre fils de dieux le reçoivent et le présentent à la mère en disant : « Réjouissez-vous, femme, car un fils doué de puissance vous est né ». Telle est la règle en pareil cas.

Il est de règle que, lorsqu'un Bodhisat sort du sein de sa mère, il vienne au monde sans tache, sans souillures liquides, sans souillures de mucosités, sans souillures de sang, sans souillures d'aucune sorte, pur, immaculé. Il est, mes frères, exactement comme une pierre précieuse posée sur une mousseline de Bénarès : la pierre n'est point ternie par la mousseline et la mousseline n'est point salie par la pierre. Et pourquoi cela ? Par suite de la pureté des deux objets. Il en est précisément ainsi lors de la naissance d'un Bodhisat. Telle est la règle en pareil cas.

Il est de règle que, lorsqu'un Bodhisat sort du sein de sa mère, il tombe du ciel deux ondées, l'une froide, l'autre chaude, destinées à la préparation du bain nécessaire au Bodhisat et à sa mère. Telle est la règle en pareil cas.

Il est de règle que, lorsqu'un Bodhisat est né, il se tient debout, fasse sept pas vers le nord pendant qu'un dais de couleur blanche est tenu au-dessus de lui, et que, regardant autour de lui de tous les côtés, il s'écrie d'une voix de taureau : « Je suis le chef du monde, je suis le plus âgé du monde, je suis le premier du monde. C'est là ma dernière naissance. Il n'y a plus maintenant d'existence pour moi ». Telle est la règle en pareil cas.

Il est de règle que, lorsque un Bodhisat sort du sein de sa mère, il se répande sur l'univers — y compris les mondes des devas, de Mara et de Brahma, et le monde (terrestre) des religieux et des brahmanes, ses rois et ses peuples — une splendeur d'éclat infini surpassant la gloire des devas. Et, dans tous les espaces entre ces mondes obscurcis par le vice, enveloppés par les ténèbres, que le soleil et la lune ne peuvent éclairer malgré leur puissance et leur éclat, se répand aussi la splendeur infinie surpassant la gloire des dieux. Et les êtres vivants dans ces ténèbres, enveloppés dans cette splendeur, se voient et disent : « Certainement, d'autres êtres sont nés ici ». Et les dix mille mondes de l'univers tremblent, sont agités et résonnent. Et cette splendeur infinie répandue dans le monde et surpassant la gloire des dieux est de règle en pareil cas.

Dès que le petit Gotama fut né, le radjah Souddhodana en fut avisé en ces termes : « Un fils vous est né, Seigneur. Désirez-vous le voir ? » Et, après avoir vu l'enfant, le radjah Souddhodana fit appeler les devins brahmanes et leur dit : « Examinez l'enfant, révérends devins brahmanes. » Et dès que les devins brahmanes eurent vu l'enfant, ils dirent au radjah : « Réjouissez-vous, Sire, La naissance de cet enfant dans votre famille est pour vous la fortune, la bonne fortune. Car cet enfant, Sire,

porte les trente-deux signes caractéristiques du grand homme ; et pour l'être doué ainsi, il n'est ouvert que deux voies à l'exclusion des autres. S'il reste à la maison, il sera un Maître de la Roue, juste, roi de justice, maître des quatre points de l'horizon, victorieux, ayant acquis la propriété des campagnes, possesseur des sept trésors. Ces sept trésors qu'il possède sont : le trésor de la roue, le trésor de l'éléphant, le trésor du cheval, le trésor de la pierre précieuse, le trésor de la femme, le trésor du maître de maison et le trésor du conseiller qui font sept. Il aura plus de mille fils héroïques, vigoureux, vainqueurs des armées ennemies. Lorsqu'il aura soumis cette terre et l'océan qui l'entoure, son règne sera établi non par le châtiment, non par le glaive, mais par la justice. Si, au contraire, cet enfant quitte la maison pour la vie errante (des religieux), il deviendra Arhat, Bouddha parfait et accompli, n'ayant que du dégoût pour le monde.

Et quels sont, Sire, les trente-deux signes caractéristiques du grand homme dont est doué cet enfant et qui lui ouvrent deux voies à l'exclusion des autres : celle du Maître de la Roue et celle du Bouddha parfait et accompli.

Cet enfant, Sire, a la plante des pieds unie. Cela constitue pour lui un des signes caractéristiques du grand homme.

Sous la plante de chacun des pieds de l'enfant est marquée une roue au mille rais avec sa jante et son moyeu en tous points complets. Cela constitue pour lui un des signes caractéristiques du grand homme.

L'enfant a les talons développés.

Il a les doigts et les orteils longs.

Ses mains et ses pieds sont doux au toucher et délicats.

Ses mains et ses pieds sont marqués de réseaux.

Ses chevilles sont rondes comme des coquilles.

Ses jambes sont celles de l'antilope.

Debout, il peut, sans incliner le corps toucher ses genoux avec ses mains.

Ses organes mâles sont cachés dans un fourreau.

Sa constitution est de bronze, son teint est de la couleur de l'or.

Sa peau est d'un poli si délicat que la poussière ne s'y attache pas.

Le duvet y croît en poils séparés naissant chacun dans un pore.

Les petits poils du corps ont la pointe dressée ; chacun d'eux est du bleu foncé du collyre et forme une boucle vers la droite.

Cet enfant a une attitude divine.

Il a les sept protubérances convexes.

La moitié antérieure de son corps ressemble à celle du lion.

Il n'y a pas de sillon entre ses épaules.

Ses proportions ont la symétrie du banian : la longueur de son corps est égale à l'étendue de ses bras et celle-ci est égale à sa taille.

Son buste est arrondi harmonieusement.

Il a le sens du goût très développé.

Sa mâchoire est celle du lion.

Il a quarante dents, régulières, serrées.

Sa langue est très longue.

Il a une voix divine, semblable au chant de l'oiseau karavika.

Ses yeux sont d'un bleu intense.

Il a les cils de la génisse.

Entre les sourcils se voit une petite excroissance de poils blancs doux comme du duvet.

Sa tête est semblable à un turban royal. Ceci, également, constitue pour lui un des signes caractéristiques du grand homme.

A cet enfant ainsi doué des trente-deux signes caractéristiques du grand homme, Sire, s'ouvrent deux voies à l'exclusion des autres. S'il reste à la maison, il sera un Maître de la Roue, juste, roi de la Justice, maître des quatre points de l'horizon, victorieux, ayant acquis la propriété des campagnes, possesseur des sept trésors. Ces sept trésors qu'il possède sont : le trésor de la roue, le trésor de l'éléphant, le trésor du cheval, le trésor de la pierre précieuse, le trésor de la femme, le trésor du maître de maison et le trésor du conseiller qui font sept. Il aura plus de mille fils héroïques, vigoureux, vainqueurs des armées ennemies. Lorsqu'il aura soumis cette terre et l'océan qui l'entoure, son règne sera établi non par

le châtement, non par le glaive, mais par la justice. Si, au contraire, cet enfant quitte la maison pour la vie errante (des religieux), il deviendra Arhat, Bouddha parfait et accompli, n'ayant que du dégoût pour le monde. » Là-dessus, le radjah fit donner aux devins brahmanes des robes neuves et satisfait à tous leurs désirs.

Et le radjah prit des nourrices pour le petit Gotama. Les unes l'allaitaient, les autres le soignaient, d'autres le gardaient, d'autres le portaient sur la hanche. Et un baldaquin blanc fut placé au-dessus de lui nuit et jour conformément aux ordres reçus d'éviter à l'enfant la chaleur, le froid, la poussière, la rosée. Et le petit Gotama fut le préféré et le bien-aimé du peuple tout comme le lotus bleu, blanc ou rouge est apprécié et aimé de tous, au point qu'il passait littéralement de la hanche de l'un sur la hanche de l'autre.

Et lorsque le petit Gotama fut né, il avait une voix adorable, bien timbrée, douce et charmante, exactement semblable au chant de l'oiseau karavika des monts Himâlaya.

Et lorsque le petit Gotama fut né, il était doué d'une vue perçante, conséquence des actions accomplies dans ses existences antérieures, qui lui permettait, en vérité, de voir à une lieue de distance de jour comme de nuit.

Et lorsque le petit Gotama fut né, il prévoyait l'avenir aussi sûrement que le font les devas dans le ciel de Délices ; et le peuple, par suite, le regardait comme un voyant (1) et le désignait sous ce nom. De plus, mes frères, quand le radjah Souddhodana siégeait à son tribunal, il mettait l'enfant sur sa hanche et expliquait la loi applicable au cas qui lui était soumis jusqu'à ce que l'enfant, toujours assis sur la hanche de son père et ne cessant de réfléchir, rendît un jugement conforme à la justice. Alors, l'idée que l'enfant rendait des jugements conformes à la justice accrût encore davantage sa réputation de voyant.

(1) Vipassin. C'est le nom du premier des sept Bouddhas auxquels s'applique cette légende.

Puis, le radjah Souddhodana fit construire pour Gotama trois palais, l'un pour la saison des pluies, l'autre pour l'hiver et le troisième pour l'été, qui furent pourvus de tout ce qui pouvait charmer les cinq sens. Il advint alors que Gotama passa les quatre mois de la saison des pluies dans le palais destiné à cette saison, servi par une troupe de musiciennes et qu'il ne descendit pas une fois (de la terrasse supérieure) dans la maison d'habitation.

Ici finit le chapitre de la naissance.

II

Puis, bien des jours s'étant écoulés, le jeune seigneur Gotama ordonna à son cocher de préparer les voitures de cérémonie en ces termes : « Prépare les voitures, bon cocher, et allons nous promener dans le parc ». — « Oui, Seigneur », répondit le cocher, et il alla atteler les voitures et revint prévenir Gotama : « Les voitures sont prêtes, Seigneur ; à vos ordres ». — Alors Gotama monta dans la voiture de cérémonie et se rendit dans le parc.

Puis, le jeune seigneur rencontra, comme il se dirigeait vers le parc, un homme âgé aussi courbé que le pignon d'un toit, décrépité, appuyé sur un bâton, chancelant dans sa marche, épuisé et ayant depuis longtemps perdu la jeunesse. A sa vue, Gotama dit : « Cet homme, bon cocher, qu'a-t-il donc fait pour que ses cheveux et son corps ne soient pas semblables à ceux des autres hommes ? » — « C'est ce qu'on appelle un vieillard, Seigneur. »

« Mais, pourquoi l'appelle-t-on vieillard ? »

« On l'appelle vieillard, Seigneur, parce qu'il n'a plus longtemps à vivre. »

« Mais, alors, bon cocher, suis-je aussi exposé à la vieillesse ? Ne suis-je pas hors d'atteinte de la vieillesse ? »

« Vous, Seigneur et moi également, sommes menacés

par la vieillesse ; nous ne sommes pas hors d'atteinte de la vieillesse. »

« Eh bien ! bon cocher, j'ai assez du parc pour aujourd'hui. Reconduis-moi dans mes appartements. »

« Oui, Seigneur », répondit le cocher, et il le ramena (au palais). Rentré dans ses appartements, soucieux et attristé, Gotama pensa : « En vérité, c'est une honte d'être soumis à ce qu'on appelle la naissance quand la vieillesse se présente ainsi à celui qui est né. »

Sur ces entrefaites, le radjah fit appeler le cocher et lui demanda : « Eh bien, bon cocher, l'enfant a-t-il pris plaisir à la promenade dans le parc ? Est-il content ? »

« Non, Seigneur, il ne l'est pas. »

« Qu'a-t-il donc vu au cours de la promenade ? »

(Et le cocher mit le radjah au courant de ce qui s'était passé.)

Alors, le radjah se dit : « Il ne faut pas que Gotama refuse le pouvoir. Il ne faut pas qu'il quitte la maison pour mener la vie errante (des religieux). Il ne faut pas que la prédiction des devins brahmanes s'accomplisse. »

Aussi, pour s'opposer à ces événements, il prit des mesures afin que le jeune homme fût encore retenu d'avantage par les plaisirs des sens. Et alors, Gotama continua à vivre dans les plaisirs des sens.

Quelque temps s'était écoulé quand le jeune seigneur ordonna à son cocher de préparer les voitures et sortit de nouveau.

Et Gotama, comme il se dirigeait vers le parc, rencontra un homme atteint de maladie, souffrant et affaibli, tombé et se roulant dans ses excréments, nourri par les uns et vêtu par les autres. A cette vue, Gotama demanda : « Cet homme, bon cocher, qu'a-t-il donc fait pour que ses yeux ne ressemblent pas à ceux des autres hommes et que sa voix soit différente de celle des autres ? »

« Il est ce que l'on nomme un malade, Seigneur. »

« Mais, qu'entend-on par un malade ? »

« Un malade, Seigneur, est un homme qui recouvrera difficilement la santé. »

« Mais, moi, bon cocher, suis-je aussi exposé à tomber malade ? Ne suis-je pas hors d'atteinte de la maladie ? »

« Vous, Seigneur, et moi également, sommes exposés à tomber malades ; nous ne sommes pas hors d'atteinte de la maladie. »

« Eh bien ! bon cocher, j'ai assez du parc pour aujourd'hui. Reconduis-moi à mes appartements. »

« Oui, Seigneur », répondit le cocher, et il le ramena (au palais). Et, rentré dans ses appartements, soucieux et attristé, Gotama pensa : « En vérité, c'est une honte d'être soumis à ce qu'on appelle la naissance quand la vieillesse se présente sous cette forme, quand la maladie se présente sous cette forme à celui qui est né ! »

Sur ces entrefaites, le radjah fit appeler le cocher et lui demanda :

« Eh bien ! bon cocher, le jeune seigneur a-t-il pris plaisir à la promenade dans le parc ? Est-il content ? »

« Non, Seigneur, il ne l'est pas. »

« Qu'a-t-il donc vu au cours de la promenade ? »

(Et le cocher mit le radjah au courant de tout ce qui s'était passé.)

Alors, le radjah se dit : « Il ne faut pas que Gotama refuse le pouvoir ; il ne faut pas qu'il quitte la maison pour mener la vie errante (des religieux) ; il ne faut pas que la prédiction des devins brahmanes s'accomplisse. »

Aussi, pour s'opposer à ces événements, il prit des mesures pour que le jeune homme fût encore retenu davantage par les plaisirs des sens. Et alors, Gotama continua à vivre dans les plaisirs des sens.

Quelque temps après... le jeune seigneur Gotama... sortit en voiture de nouveau.

Et, comme il se dirigeait vers le parc, il aperçut un rassemblement de gens portant des vêtements de couleurs diverses occupés à élever un bûcher funéraire. A cette vue, il interrogea son cocher : « Pourquoi donc tous ces gens vêtus d'habits de différentes couleurs se sont-ils réunis ici pour élever ce bûcher ? »

« C'est parce que quelqu'un, Seigneur, a terminé ses jours. »

« Alors, conduis la voiture auprès de celui qui a terminé ses jours. »

« Oui, Seigneur », répondit le cocher, et il fit ce qui lui avait été dit. Et Gotama vit le cadavre de celui qui avait terminé ses jours et demanda :

« Que signifie, bon cocher, terminer ses jours ? »

« Cela signifie, Seigneur, que ni son père, ni sa mère, ni ses autres parents ne verront plus celui (qui a terminé ses jours) de même que celui-ci ne les verra plus. »

« Mais, suis-je donc aussi exposé à la mort, ne suis-je pas hors d'atteinte de la mort ? Le radjah, sa femme et mes autres parents ne me verront-ils plus et moi ne les verrai-je plus ? »

« Vous, Seigneur, et moi également, sommes tous exposés à la mort, nous ne sommes pas hors d'atteinte de la mort. Ni le radjah, ni sa femme ne vous verront plus, et vous ne les verrez plus. »

« Eh bien, bon cocher, j'ai assez du parc pour aujourd'hui. Reconduis-moi dans mes appartements. »

« Oui, Seigneur », répondit le cocher, et il le ramena (au palais). Et, rentré dans ses appartements, soucieux et attristé, Gotama pensa : « En vérité, c'est une honte d'être soumis à ce qu'on appelle la naissance, quand la vieillesse, quand la maladie, quand la mort se présentent sous cette forme à celui qui est né ! »

Sur ces entrefaites, le radjah (questionna le cocher comme précédemment et prit des mesures pour que Gotama fût encore retenu davantage par les plaisirs des sens). Et Gotama continua à vivre dans les plaisirs des sens.

Quelque temps après... le seigneur Gotama... sortit en voiture.

Et, comme il se dirigeait vers le parc, il rencontra un homme à la tête rasée, un solitaire, vêtu de la robe jaune. A cette vue, il interrogea le cocher : « Cet homme, bon cocher, qu'a-t-il donc fait ? Sa tête n'est pas sem-

blable à celle des autres hommes et ses vêtements différent de ceux des autres ! »

« C'est ce qu'on appelle un solitaire, Seigneur, parce qu'il a quitté sa maison. »

« Qu'entend-on par quitter sa maison ? »

« Quitter sa maison, Seigneur, veut dire se consacrer à la vie religieuse, à la vie calme, aux bonnes actions, avoir une conduite méritoire, ne pas faire de tort à autrui, et témoigner de la bienveillance à toutes les créatures. »

« En vérité, cocher, mon ami, celui que l'on nomme un solitaire est un homme supérieur, puisque sa conduite est en tous points si parfaite ; aussi conduis-moi vers cet homme qui a quitté sa maison. »

« Oui, Seigneur », répondit le cocher ; et il le conduisit auprès du solitaire. Alors s'adressant à celui-ci, Gotama dit : « Pourquoi donc, maître, votre tête n'est-elle pas semblable à celle des autres hommes et vos vêtements différent-ils de ceux des autres ? »

« Je suis, Seigneur, un homme qui a quitté sa maison. »

« Que signifie cette expression ? »

« Elle signifie, Seigneur, se consacrer à la vie religieuse, à la vie calme, aux bonnes actions ; avoir une conduite méritoire, ne pas faire de tort à autrui et témoigner de la bienveillance à toutes les créatures. »

« En vérité, maître, vous que l'on nomme un solitaire êtes un homme supérieur, puisque votre conduite est en tous points si parfaite. »

Alors, le seigneur Gotama dit à son cocher : « Viens, bon cocher, reconduis la voiture au palais. Quant à moi, je vais, ici même, couper mes cheveux et revêtir la robe jaune et abandonner la maison pour mener la vie errante des religieux. »

« Oui, Seigneur », répondit le cocher, et il s'éloigna. Et le prince Gotama, ayant, sur-le-champ, coupé ses cheveux et revêtu la robe jaune, s'éloigna de sa maison pour mener la vie errante des religieux.

Cependant, à Kapilavatthou où demeurait le radjah, un grand nombre de personnes, environ quatre-vingt-quatre mille (1), apprenant ce que le prince Gotama avait fait, pensèrent : « Sûrement, ce n'est pas la règle religieuse ordinaire, ce n'est pas l'éloignement habituel qui ont poussé le prince Gotama à raser ses cheveux, à revêtir la robe jaune et à quitter sa maison pour mener la vie errante (des religieux). Ce qu'a fait le prince Gotama, pourquoi ne le ferions-nous pas ? » Et, après avoir rasé leurs cheveux et avoir revêtu la robe jaune, ils abandonnèrent leurs demeures pour mener la vie errante des religieux à l'imitation du Bodhisat. Et le Bodhisat parcourut les villages et les villes accompagné par cette foule.

Puis, pendant que le Bodhisat Gotama méditait dans l'isolement, cette pensée lui vint à l'esprit : « Vraiment, il ne me convient guère de vivre ainsi au milieu de la foule. Il vaudrait bien mieux que je vive seul, loin de la multitude. »

Et, peu après, il se retira dans la solitude, seul, loin de la foule. Les quatre-vingt-quatre mille partirent d'un côté, et le Bodhisat, de l'autre.

Puis, lorsque le Bodhisat Gotama fut arrivé à l'endroit qu'il avait choisi (2), et après avoir médité dans la solitude, cette pensée se présenta à son esprit : « En vérité, ce monde est tombé dans une grande misère : on naît, on vieillit, on meurt, et on disparaît pour renaître ensuite. Et personne ne connaît de moyen d'échapper à cette souffrance, non plus qu'à la vieillesse et à la mort. Oh ! n'est-il donc point de moyen d'échapper à cette souffrance, à la vieillesse, à la mort ? »

Puis, cette pensée vint au Bodhisat (3) : « Quelle est la chose qui existant donne lieu à la vieillesse et à la mort ; quelle cause ont la vieillesse et la mort ? »

Puis, après avoir concentré son attention sur ce sujet,

(1) Terme usuel pour indiquer un grand nombre de personnes.

(2) Sous l'arbre de la sagesse, dit le commentaire.

(3) La théorie qui suit est appelée l'enchaînement mutuel des causes (N. d. T.).

le Bodhisat arriva à la conclusion suivante : « La naissance existant, la vieillesse et la mort existent. »

Puis, cette pensée vint à l'esprit du Bodhisat : « Quelle est la chose qui existant donne lieu à la naissance ; quelle cause a la naissance ? »

Puis, après avoir concentré son attention sur ce sujet, le Bodhisat arriva à la conviction suivante : « L'existence étant, la naissance est ; car la naissance a pour cause l'existence. »

Puis ces pensées vinrent à l'esprit du Bodhisat : « Quelle est la chose qui, étant, donne lieu à l'existence, quelle cause a l'existence ? »

« L'attachement (à l'existence) étant, l'existence est ; car l'existence a pour cause l'attachement... »

« Quelle est la chose qui existant fait qu'il y a attachement ; quelle cause a l'attachement ? »

« Le désir (ou soif), existant, l'attachement (à l'existence) est ; car l'attachement a pour cause le désir »...

« Quelle est la chose qui existant fait qu'il y a désir ; quelle cause a le désir ? »...

« La sensation existant, le désir existe : car le désir a pour cause la sensation »...

« Quelle est la chose qui existant fait qu'il y a sensation ; quelle cause a la sensation ? »...

« Le contact existant, la sensation existe : car la sensation a pour cause le contact »...

« Quelle est la chose qui existant fait qu'il y a contact ; quelle cause a le contact ? » ...

« Les six sièges (1) (des qualités sensibles) existant, le contact existe ; car le contact a pour cause les six sièges (des qualités sensibles)...

« Quelle est la chose qui existant fait que les six sièges (des qualités sensibles) existent ; quelle cause ont les six sièges ? »...

« Le nom et la forme (2) existant, les six sièges (des

(1) La psychologie bouddhique considère l'esprit comme un sixième sens.

(2) Le nom et la forme signifient ici l'esprit et le corps.

qualités sensibles) existent : car les six sièges (des qualités sensibles) ont pour cause le nom et la forme »...

« Quelle est la chose qui existant fait que le nom et la forme existent ; quelle cause ont le nom et la forme ? »...

« La connaissance existant, le nom et la forme existent : car le nom et la forme ont pour cause la connaissance » (1)...

« Quelle est la chose qui, existant, fait que la connaissance existe ; quelle cause a la connaissance ? »...

« Le nom et la forme existant, la connaissance existe ; la connaissance a pour cause le nom et la forme. »

Ensuite, cette pensée vint à l'esprit du Bodhisat Gotama : « La connaissance qui provient du nom et de la forme est le dernier terme (des causes et des effets) ; il n'y en a pas d'autre. C'est seulement par la succession de ces divers états que l'on naît, vieillit, meurt, quitte un état et naît dans un autre ; c'est-à-dire, par le fait que la connaissance a pour cause le nom et la forme, et que le nom et la forme ont pour cause la connaissance ; que les six sièges (des qualités sensibles) ont pour cause le nom et la forme ; que le contact a pour cause les six sièges (des qualités sensibles) ; que la sensation a pour cause le contact ; que le désir a pour cause la sensation ; que l'attachement (à l'existence) a pour cause le désir ; que l'existence a pour cause l'attachement (à l'existence) ; que la naissance a pour cause l'existence ; que la vieillesse et la mort ont pour cause la naissance qui est aussi la cause des peines, des lamentations, de la douleur, du chagrin et du désespoir, ainsi se produit cette somme de misères. »

« Production ! production ! » Cette réflexion donna au Bodhisat Gotama une vision très nette des lois inconnues auparavant, et il posséda l'intelligence, il posséda la science, il posséda la sagesse, et la lumière lui apparut.

Puis, cette pensée se présenta à l'esprit du Bodhisat Gotama :

(1) Le nom et la forme signifient ici l'esprit et le corps.

« Quelle est la chose qui n'existant pas fait que la vieillesse et la mort n'existent pas ? Quelle est la chose dont l'anéantissement entraîne celui de la vieillesse et de la mort ? »

Après avoir médité sur ce sujet, il conclut :

« Sans naissance, il n'y a ni vieillesse ni mort ; si la naissance cesse, la vieillesse et la mort cessent »...

« Sans existence, il n'y a pas naissance ; si l'existence cesse, la naissance cesse »...

« Sans attachement, il n'y a pas existence ; si l'attachement cesse, l'existence cesse »...

« Sans désir (ou soif), il n'y a pas attachement : si le désir cesse, l'attachement cesse »...

« Sans sensation, il n'y a pas désir (ou soif) ; si la sensation cesse, le désir (ou la soif) cesse »...

« Sans contact, il n'y a pas sensation ; si le contact cesse, la sensation cesse ».

« Sans les six sièges, il n'y a pas contact ; si les six sièges sont détruits, le contact cesse »...

« Sans le nom et la forme, les six sièges n'existent pas ; si le nom et la forme sont détruits, les six sièges le sont également »...

« Sans connaissance, le nom et la forme n'existent pas ; si la connaissance cesse, le nom et la forme sont détruits. »

« Sans le nom et la forme, il n'y a pas connaissance ; si le nom et la forme sont détruits, la connaissance cesse. »

Puis, cette pensée se présenta à l'esprit du Bodhisat Gotama :

« Ainsi, je suis parvenu à l'Illumination qui m'a fait voir que par l'anéantissement du nom et de la forme, la connaissance est anéantie et réciproquement, par l'anéantissement du nom et de la forme, les six sièges (des qualités sensibles) sont anéantis ; par l'anéantissement des six sièges (des qualités sensibles), le contact est anéanti ; par l'anéantissement du contact, la sensation est anéantie ; par l'anéantissement de la sensation, le désir (ou la soif) est anéanti ; par l'anéantissement du

désir (ou de la soif), l'attachement (à l'existence) est anéanti ; par l'anéantissement de l'attachement (à l'existence), l'existence est anéantie ; par l'anéantissement de l'existence, la naissance est anéantie ; par l'anéantissement de la naissance, la vieillesse et la mort sont anéanties en même temps que les peines, les lamentations, la douleur, le chagrin et le désespoir. Ainsi est anéantie cette somme de misères. »

« Anéantissement, anéantissement ! » Cette pensée donna au Bodhisat Gotama une vision très nette des lois inconnues auparavant ; et il posséda l'intelligence, il posséda la science, il posséda la sagesse et la lumière lui apparut.

Ensuite, le Bodhisat arrêta sa pensée sur la distinction entre l'apparition et la disparition des cinq agrégats de la vie de l'individu qui se rapportent à la conception :

« Voici la *forme*, voici l'apparition de la forme, voici la disparition de la forme ; voici la *sensation*, voici l'apparition de la sensation, voici la disparition de la sensation ; voici l'*idée*, voici l'apparition de l'idée, voici la disparition de l'idée ; voici les *concepts*, voici l'apparition des concepts, voici la disparition des concepts ; voici la *connaissance*, voici l'apparition de la connaissance, voici la disparition de la connaissance. »

Et ainsi établi dans la distinction entre l'apparition et la disparition des cinq agrégats se rapportant à la conception, il ne tarda pas à libérer son cœur de la conception et fut ainsi délivré des corruptions du péché.

(Ce récit est très intéressant quand on le compare à la vie de Gotama telle que l'exposent le *Vinaya*, le *Majjhima Nikaya* et le *Samyutta Nikaya*. Toutefois, il suit si exactement l'histoire de Gotama, d'après le *Vinaya*, donnée plus loin, que nous avons supprimé ici la fin du texte.

On doit noter, cependant, certaines omissions dans ce récit. Il n'y est pas question du séjour de Gotama sous les arbres Adjapala, Moutchalinda et Râdjâyatana : il n'y est mentionné ni les premiers maîtres, ni ceux de l'époque des cinq ascètes, non plus que les enseignements sur le « Chemin milieu » et sur l'inexistence

du moi. Toutefois, on y trouve relatés les hésitations de Gotama à prêcher sa doctrine (Dhamma) et l'intervention du grand Brahma ; son premier sermon au Parc des cerfs ; ses sermons aux fidèles laïques sur la générosité, la moralité, le ciel, les dangers de la vanité, la souillure des désirs, et ses instructions aux religieux sur les avantages de la renonciation et les vérités spéciales aux Bouddhas, c'est-à-dire la doctrine sur la souffrance, son origine, son anéantissement, le chemin menant à celui-ci ; la conversion des foules, l'obtention de l'état de sainteté (arhat) par ses disciples, l'envoi en mission de ceux-ci pour prêcher la doctrine, et la récitation régulière de la Patimokka.)

LA NOBLE RECHERCHE (1)

(MAJJHIMA NIKAYA, 26^e SUTTA)

Avant d'avoir atteint l'Illumination parfaite, moines, n'étant pas encore le Bouddha, mais seulement un Bodhisat, soumis moi-même à la naissance, à la vieillesse, à la maladie, à la mort, à la douleur, à la corruption du péché, je réfléchissais à ce qui était soumis à la naissance, à la vieillesse, à la maladie, à la mort, à la douleur et à la corruption du péché.

Ensuite, moines, il me vint cette pensée : « Pourquoi cherché-je ainsi ? »

Si, percevant la misère de ces divers états, je cherchais la tranquillité incomparable d'un Nibbana où l'on soit débarrassé de la naissance, de la vieillesse, de la maladie, de la mort, de la douleur et de la corruption du péché ?

Peu après, moines, étant encore jeune, portant les cheveux noirs d'un garçon, dans la plénitude de l'adolescence, au moment où j'atteignais l'âge adulte, j'avais rasé mes cheveux, contre la volonté de mes parents, revêtu la robe jaune et quitté mon foyer pour mener la vie errante des religieux.

Vivant ainsi retiré, à la poursuite de ce qui est

(1) Le traducteur a supprimé les répétitions en plusieurs endroits.

bon, cherchant la voie sans égale de la paix désirable, je me rendis chez Alara Kalama et je lui dis :

« Frère Kalama, j'aimerais à mener la vie religieuse sous votre dhamma et sous votre discipline (1). »

Alors, moines, Alara Kalama me répondit : « De-mezurez ici, Seigneur. Ce dhamma que j'enseigne est tel qu'en peu de temps un homme intelligent peut l'étudier lui-même, le bien comprendre et le posséder. »

Et, moines, en peu de temps j'eus appris rapidement ce dhamma. Et moi, et les autres avec moi, nous répétions la doctrine de la sagesse et la doctrine du maître, et criions : « Je sais, je vois ! » Alors, moines, il me vint cette pensée :

« Ce n'est pas la foi seule qui fait dire à Alara Kalama qu'il a appris ce dhamma, qu'il l'a compris et le possède. Sûrement, Alara Kalama connaît et comprend ce dhamma. »

Alors, moines, je me rendis à l'endroit où se trouvait Alara Kalama et lui parlai ainsi :

« A quoi conduit, frère Kalama, le dhamma que vous dites avoir étudié, avoir compris et posséder ? »

Lorsque j'eus ainsi questionné Alara Kalama, moines, il répondit que ce dhamma conduisait au royaume de la non-existence. Alors, moines, il me vint cette pensée :

« Alara Kalama n'est pas seul à posséder la foi ; moi aussi j'ai la foi. Alara Kalama n'est pas seul à posséder le courage... le souvenir... la méditation... la sagesse. Je les possède également. Si maintenant, je m'efforçais de bien comprendre ce dhamma, qu'Alara Kalama déclare avoir étudié, compris et posséder. »

En peu de temps, moines, j'étudiai ce dhamma, je le compris et je le possédai. Alors, moines, je me rendis à l'endroit où était Alara Kalama et je lui dis :

« Frère Kalama, est-ce bien cela le dhamma que vous avez déclaré avoir étudié, avoir compris et posséder ? »

(1) Dhamma-vinaya, mot composé important de la terminologie bouddhique.

« C'est bien cela, frère, le dhamma que j'ai déclaré avoir étudié, avoir compris et posséder. »

« Moi aussi, frère Kalama, j'ai étudié ce dhamma, je l'ai compris et je le possède. »

« Quel bonheur, frère, quelle insigne faveur de recevoir parmi nous un vrai ascète comme votre révérence. Tel j'ai exposé le dhamma, tel vous l'avez étudié ; tel vous l'avez étudié, tel je l'ai exposé. Comme je connais le dhamma, de même vous le connaissez... Tel je suis, tel vous êtes ; tel vous êtes, tel je suis. Venez avec moi, frère, nous instruirons ensemble mes disciples. »

Ainsi, moines, Alara Kalama, mon maître, me considéra, moi, son disciple, comme son égal et me traita avec beaucoup d'égards. Alors, moines, il me vint cette pensée :

« Ce dhamma conduit non pas au dégoût du monde, à l'absence de passion, à la suppression de la transmigration, au calme, à la science supérieure, à l'intelligence parfaite, au Nibbana, mais seulement au néant. »

Et, ce dhamma ne me donnant pas satisfaction, moines, je m'éloignai de ce lieu.

Alors, moines, poursuivant ce qui est bon, cherchant la voie sans égale de la paix désirable, je me rendis auprès de Ouddaka, disciple de Rama, et lui dis :

« Frère Rama, j'aimerais mener la vie religieuse sous votre dhamma et sous votre discipline. »

Alors, moines, Ouddaka, disciple de Rama, me répondit :

« Demeurez ici, Seigneur. Le dhamma que j'enseigne est tel qu'en peu de temps un homme intelligent peut l'étudier, le bien comprendre et le posséder. »

Et, moines, en peu de temps j'eus appris ce dhamma. Et moi, et les autres avec moi, nous répétions la doctrine de la sagesse et la doctrine du maître et criions : « Je sais, je vois ! » Alors, moines, il me vint cette pensée :

« Ce n'est pas la foi seule qui fait dire à Rama qu'il a appris ce dhamma, qu'il l'a compris et qu'il le possède. Sûrement Rama connaît et comprend ce dhamma. »

Alors, moines, je me rendis à l'endroit où se trouvait Ouddaka, disciple de Rama, et lui parlai ainsi :

« A quoi conduit, frère Ouddaka, le dhamma que vous dites avoir étudié, avoir compris et posséder ? »

Lorsque j'eus aussi questionné Ouddaka, disciple de Rama, moines, il me répondit que ce dhamma conduisait au domaine où il n'y a ni idée ni absence d'idée.

Alors, moines, il me vint cette pensée :

« Rama n'est pas seul à posséder la foi ; moi aussi j'ai la foi. Rama n'est pas seul à posséder le courage... le souvenir... la méditation... la sagesse. Je les possède également. Si maintenant je m'efforçais de bien comprendre ce dhamma que Rama déclare avoir étudié, avoir compris et posséder ? »

En peu de temps, moines, j'étudiai ce dhamma, je le compris, je le possédai. Alors, moines, je me rendis à l'endroit où se trouvait Ouddaka, disciple de Rama, et je lui dis :

« Frère, est-ce bien cela le dhamma que vous avez déclaré avoir étudié, avoir compris et posséder ? »

« C'est bien cela, frère, le dhamma que j'ai déclaré avoir étudié, avoir compris et posséder. »

« Moi aussi, frère, j'ai étudié ce dhamma, je l'ai compris et je le possède. »

« Quel bonheur, frère, quelle insigne faveur de recevoir parmi nous un vrai ascète comme votre révérence. Tel j'ai exposé le dhamma, tel vous l'avez étudié ; tel vous l'avez étudié tel je l'ai exposé. Comme je connais le dhamma, de même vous le connaissez... Tel vous êtes, tel je suis ; tel je suis, tel vous êtes. Venez avec moi, frère ; nous instruirons ensemble mes disciples. »

Ainsi, moines, Ouddaka, disciple de Rama, mon maître, me considéra, moi, son disciple, comme son égal, et me traita avec beaucoup d'égards. Alors, moines, il me vint cette pensée :

« Ce dhamma ne mène pas au dégoût (du monde), à l'absence de passion, à la suppression de la transmigration, au calme, à la science supérieure, à l'intelligence

parfaite, au Nibbana, mais seulement au domaine où il n'y a ni idée ni absence d'idée.

Et, moines, trouvant ce dhamma insuffisant, je m'éloignai peu satisfait. Alors, moines, poursuivant ce qui est bon, cherchant la voie sans égale de la paix désirable, je parcourus de ville en ville le pays de Magadha jusqu'aux environs de la ville d'Ourouvela. Je vis là un site agréable, frais, égayé par une épaisse verdure, par un cours d'eau limpide qui invitait au bain, entouré de villages où l'on pouvait demander l'aumône. A cette vue, moines, il me vint cette pensée : « Ici se trouve réuni tout ce qui est nécessaire à un grand cœur qui veut lutter pour son salut ».

Et, moines, comme le lieu était propice à la lutte, je m'y installai.

VICTOIRE SUR LA PEUR

(TRADUCTION D'UNE PARTIE DU MAJJHIMA NIKAYA,
4^e SUTTA)

Le Bouddha s'adresse au Brahmane Janoussoni.

Et, moi, avant d'avoir obtenu l'illumination parfaite, n'étant encore qu'incomplètement illuminé, mais cherchant en vérité à atteindre à l'illumination, je pensais ainsi : « Elle est pénible la vie en des lieux retirés dans les profondeurs des forêts ; il est difficile de vivre heureux dans la solitude et l'isolement : l'inquiétude envahit l'esprit du moine qui ne possède pas le calme.

Alors, je me dis : « Tous ces ascètes et ces brahmanes cherchent refuge dans les profondeurs des forêts, alors que leur corps est souillé par leurs paroles, leurs actions, poussés par la soif des honneurs et de la renommée ; sans leurs pensées et leur conduite. Ils sont dévorés de convoitise, de désirs, de passions ardentes, d'aspirations et de pensées haineuses et corrompues ; indolents et paresseux ; à l'esprit déséquilibré et agité ; pleins de doute

et d'incertitude, ou bien, qui se retirent dans les forêts par vanité, par dédain des autres ; terrifiés et peureux, intelligences, sans frein, irrésolus ; indolents et apathiques, inertes, faibles et négligents ; sans raison, stupidement, ils invoquent la crainte et la terreur par suite de leur état d'impureté. Mais, moi, je pénètre dans les endroits les plus reculés des forêts profondes, conservant la pureté du corps dans mes actions, mes paroles, mes pensées et ma conduite ; affranchi de la convoitise, plein d'une aimable bienveillance, ayant banni la paresse et la torpeur ; l'esprit calme, vainqueur de tous les doutes, sans vanité, et sans mépris pour les autres, libéré de l'excitation et de la crainte, satisfait de peu, résolu et courageux, plein de sang-froid parce que j'ai acquis la concentration d'esprit et la science supérieure. Je suis un de ces êtres supérieurs qui se retirent dans les endroits les plus reculés des forêts profondes, sont purs et ont acquis la science.

Alors, comprenant que cet état de pureté et cette science étaient les miens, je sentis en moi le calme de la vie de la forêt. Alors, je me dis : « Si, pendant les nuits les plus propices de pleine lune et celles des premier et dernier quartiers, je cherchais abri dans les bouquets d'arbres et les forêts et sous les arbres, et passais une de ces nuits en ces lieux dont l'horreur fait dresser les cheveux, pour ressentir enfin ces impressions de crainte et d'horreur. »

Et, ultérieurement, pendant les nuits propices de pleine lune et celles des premier et dernier quartiers, je cherchais un abri dans les bouquets d'arbres, dans les forêts et sous les arbres, et demeurais durant ces nuits en ces lieux dont l'horreur faisait dresser les cheveux sur la tête. Et pendant que j'étais là des animaux s'approchaient, un paon faisait tomber une branche, le vent bruissait à travers les feuilles mortes, et je pensais : « Voici la crainte et la terreur ! »

Alors, je me dis : « Mais pourquoi, en tous cas, m'attendre à éprouver de la crainte ? Et si je surmontais cette

crainte et cette terreur, si toutefois elles se produisent, au moment où elles se produiront ? »

Et, cette crainte et cette terreur, je les éprouvai tandis que je marchais ; mais je ne m'arrêtai pas, je ne m'assis pas, je ne me couchai pas et continuai à marcher jusqu'à ce que j'eus surmonté cette crainte et cette terreur. Et cette crainte et cette terreur, je les éprouvai quand j'étais arrêté ; mais je ne bougeai pas, je ne m'assis pas, je ne me couchai pas et ne fis pas un mouvement jusqu'à ce que j'eus surmonté cette crainte et cette terreur. Et cette crainte et cette terreur, je les éprouvai quand j'étais assis ; mais je ne me couchai pas, je ne me levai pas, je ne bougeai pas et restai assis jusqu'à ce que j'eus surmonté cette crainte et cette terreur. Et cette crainte et cette terreur, je les éprouvai quand j'étais couché ; mais je ne me levai pas, je ne bougeai pas et restai couché jusqu'à ce que j'eus surmonté cette crainte et cette terreur.

Il est beaucoup d'ascètes et de brahmanes qui regardent la nuit comme le jour, et le jour comme la nuit. C'est de la part de ces ascètes et de ces brahmanes ce que j'appelle se plaire à l'illusion. Car je me rends bien compte que la nuit venue, il fait nuit et que le jour venu, il fait jour.

Et l'on peut dire de moi avec autant de vérité qu'on l'a dit de quelques-uns : « Un être sans illusion est né pour le bien de beaucoup, pour l'avantage de beaucoup, plein de compassion pour le monde, pour le bonheur, le bien-être et la joie des dieux et des hommes. »

Je restai là courageux, paisible, attentif, le corps froid et calme, l'esprit recueilli et tranquille...

(Suit une description de l'Illumination telle qu'elle est exposée dans le Sutta n° 36 du Majjhima-Nikaya.)

OBTENTION DE L'ILLUMINATION

(MAHASACCAKA SUTTA)

(Ce chapitre contient la recherche de l'Illumination par le Bouddha tirée du Sutta n° 36 du Majjhima-Nikaya.)

(Le Bouddha s'adresse à Aggivessana.)

« Il me vint alors spontanément à l'esprit, Aggivessana, trois comparaisons auparavant ignorées.

« Si, Aggivessana, un morceau de bois humide, boueux, était jeté dans l'eau et qu'un homme apportât un (autre) morceau de bois pour frotter le premier, pensant : « Je vais faire du feu, produire de la lumière », croyez-vous possible, Aggivessana, que cet homme fasse du feu, produise de la lumière en frottant un morceau de bois humide, boueux qui a été jeté dans l'eau ? »

« Certainement non, Gotama. »

« Et pourquoi non ? »

« Ce morceau de bois, Gotama, est humide, boueux et a été jeté dans l'eau. Tous les efforts et les peines de l'homme seront vains. »

« Eh bien, Aggivessana, il en est de même de certains ascètes ou brahmanes qui sont esclaves de leur corps, dont l'esprit n'est pas débarrassé des désirs, qui se plaisent dans les désirs, se nourrissent de désirs, s'enivrent de désirs, sont altérés de désirs, sont consumés de désirs qu'ils ne peuvent calmer. Si ces bons ascètes et brahmanes éprouvent une sensation de douleur aiguë, cuisante et insupportable, ils ne peuvent acquérir la sagesse, la science, et arriver à l'incomparable éveil complet (la science suprême). De même, si ces bons ascètes et brahmanes n'éprouvent pas de sensations de douleurs aiguës, cuisantes et insupportables, ils sont également incapables d'acquérir la science, la sagesse et d'arriver à l'incomparable éveil complet. Ainsi, Aggivessana, me vint

spontanément à l'esprit la première des comparaisons auparavant ignorées.

« Et alors, Aggivessana, il me vint spontanément à l'esprit une seconde comparaison auparavant ignorée. Si, Aggivessana, un morceau de bois humide, boueux était retiré de l'eau et déposé sur le sol et qu'un homme apportât un (autre) morceau de bois pour frotter (le premier, pensant) : « Je vais faire du feu, produire de la lumière », croyez-vous possible, Aggivessana, que cet homme fasse du feu, produise de la lumière en frottant le morceau de bois humide et boueux déposé sur le sol ? »

« Certainement non, Gotama. »

« Et pourquoi non ? »

« Ce morceau de bois, Gotama, est humide, boueux et aussi a été retiré de l'eau et déposé sur le sol. Tous les efforts et les peines de l'homme seront vains. »

« Eh bien, Aggivessana, il en est exactement de même de certains ascètes et brahmanes qui ont dompté leur corps et le désir, mais dont l'esprit, néanmoins, n'est pas complètement débarrassé du désir, qui se plaisent dans les désirs, se nourrissent de désirs, sont altérés de désirs, s'enivrent de désirs, sont consumés de désirs qu'ils ne peuvent apaiser. Si ensuite, ces bons ascètes et brahmanes éprouvent une sensation de douleur aiguë, cuisante et insupportable, ils ne peuvent posséder la sagesse, la science et arriver à l'incomparable éveil complet ; de même, si ces bons ascètes et brahmanes n'éprouvent pas une sensation de douleur aiguë, cuisante et insupportable, ils ne peuvent pas plus posséder la sagesse, la science et l'incomparable éveil complet. Ainsi, Aggivessana, me vint spontanément à l'esprit la seconde des comparaisons auparavant ignorées.

« Et alors, Aggivessana, il me vint spontanément à l'esprit une troisième comparaison, auparavant ignorée. Si, Aggivessana, un morceau de bois sec et net avait été retiré de l'eau (depuis quelque temps et déposé) sur le sol et qu'un homme apportât un (autre) morceau de bois pour frotter (le premier, pensant) : « Je vais faire

du feu, produire de la lumière », croyez-vous possible, Aggivessana, que cet homme fasse du feu et produise de la lumière en frottant le morceau de bois sec et net retiré de l'eau (et déposé) sur le sol ? »

« Certainement, Gotama ? »

« Et pourquoi ? »

« Ce morceau de bois est sec et net et déposé sur le sol après avoir été retiré de l'eau. »

« Il en est exactement de même pour certains ascètes et brahmanes qui ne sont plus esclaves de leur corps et du désir, dont l'esprit est débarrassé du désir, qui ne se plaisent plus dans les désirs, ne se nourrissent plus de désirs, ne sont plus altérés de désirs, ne s'enivrent plus de désirs, ne sont plus consumés de désirs et ont trouvé le calme. Si ces bons ascètes et brahmanes éprouvent une sensation de douleur aiguë, cuisante et insupportable, ils peuvent alors posséder la sagesse, la science et l'incomparable éveil complet ; de même, si ces ascètes et brahmanes n'éprouvent pas une sensation de douleur aiguë, cuisante et insupportable, ils peuvent encore posséder la sagesse, la science et l'incomparable éveil complet.

« Ainsi, Aggivessana, me vint spontanément à l'esprit la troisième des comparaisons auparavant ignorées.

« Ces trois comparaisons auparavant ignorées, Aggivessana, me vinrent spontanément à l'esprit.

« Alors, Aggivessana, il me vint à l'esprit : « Si maintenant, je serrais les dents et j'appuyais la langue contre le palais pour maîtriser, écraser, dompter ma pensée par l'esprit ? » Et, alors, Aggivessana, les dents serrées et la langue appuyée contre le palais, je maîtrisai, écrasai, domptai ma pensée par l'esprit. Tandis que, Aggivessana, les dents serrées et la langue appuyée contre le palais, je maîtrisais, écrasais, domptais ma pensée par l'esprit, la sueur coulait de mes aisselles. De même, Aggivessana, qu'un homme robuste empoignant un homme plus faible par la tête ou les épaules le maîtrise, l'écrase et le dompte, de même, Aggivessana, les dents serrées

et la langue appuyée contre le palais, je maîtrisai, écrasai, domptai ma pensée par l'esprit jusqu'à ce que la sueur coulât de mes aisselles. En vérité, Aggivessana, j'employais toute ma force et ne faiblissais pas, je concentrais mon attention sans me laisser distraire, mais mon corps était agité et gêné par de pénibles efforts. Toutefois, Aggivessana, les douloureuses sensations éprouvées n'avaient aucune action sur mon idée.

« Alors, Aggivessana, il me vint à l'esprit : « Si maintenant, je concentrais toute mon attention dans la (méditation mystique du) Jhana, sans respirer ? »

« Alors, Aggivessana, je cessai d'aspirer et d'expirer par le nez et par la bouche. L'arrêt de l'aspiration et de l'expiration par le nez et par la bouche fit sortir l'air par les oreilles avec un ronflement extraordinaire. Aussi extraordinaire que le bruit d'un soufflet de forge, Aggivessana, était le bruit produit dans mes oreilles par la sortie de l'air par suite de l'arrêt de l'aspiration et de l'expiration.

« En vérité, Aggivessana, j'employais toutes mes forces et ne faiblissais pas, je concentrais mon attention sans me laisser distraire, mais mon corps était agité et gêné par de pénibles efforts. Toutefois, Aggivessana, les douloureuses sensations éprouvées n'avaient aucune action sur mon idée.

« Alors, Aggivessana, il me vint à l'esprit : « Si maintenant, je concentrais encore davantage mon attention dans la (méditation mystique du) Jhana, sans respirer ? »

« Alors, Aggivessana, je cessai d'aspirer et d'expirer par la bouche, le nez et les oreilles. Alors, Aggivessana, dès la suppression de l'aspiration et de l'expiration par la bouche, le nez et les oreilles, l'air heurta violemment ma tête. Exactement comme si un homme robuste s'ouvrait la tête avec la pointe acérée d'un poignard, pendant que je suspendais l'aspiration et l'expiration par la bouche, le nez et les oreilles, l'air heurtait violemment ma tête. En vérité, Aggivessana, j'employais toute ma force et ne faiblissais pas ; je concentrais mon attention sans me laisser distraire, mais mon corps était agité et gêné

par ce pénible effort. Toutefois, Aggivessana, les douloureuses sensations éprouvées n'avaient aucune action sur mon idée.

(Trois fois encore, et, dans les mêmes termes, Gotama expose ses sensations durant sa méditation mystique qui sont)... de violentes douleurs de tête... comme si un homme robuste frappait la tête à coups redoublés avec un épais morceau de cuir...

...de violentes coliques... comme si un adroit boucher ou un apprenti boucher découpait l'estomac avec un couteau affilé...

...une chaleur intense par tout le corps... comme si deux hommes robustes saisissaient chacun par un bras un homme plus faible, le roulaient et le jetaient dans un fossé rempli de charbons ardents...

« Alors, Aggivessana, me voyant (dans cet état), un deva dit : « L'ascète Gotama est mort. » D'autres devas dirent : « L'ascète Gotama n'est pas mort, mais il est mourant. » D'autres devas dirent encore : « L'ascète Gotama n'est pas mort et n'est pas mourant ; il est Arhat (saint) et se trouve précisément dans l'état de l'Arhat (qui se livre à la méditation). »

« Alors, Aggivessana, il me vint cette pensée : « Si je m'absténais entièrement de nourriture ? » Alors, Aggivessana, les devas s'approchèrent et me dirent : « Ne vous absteniez pas entièrement de nourriture maintenant, Vénérable ; car si vous vous absteniez entièrement de nourriture maintenant, nous introduirions des aliments célestes dans les pores de votre peau et vous resteriez vivant. » Alors, Aggivessana, il me vint à l'esprit : « Si je voulais faire le jeûne rigoureux, les devas introduiraient des aliments célestes dans mes pores et je serais alimenté ; ce serait donc, de ma part, un mensonge. »

« Et, Aggivessana, je repoussai les devas et leur dis : « C'en est assez. »

« Alors, Aggivessana, il me vint cette pensée : « Si je prenais de moins en moins de nourriture, juste ce qu'il

faut de soupe de pois, de soupe de haricots ou de soupe de lentilles pour remplir le creux des deux mains ? » Et, Aggivessana, je pris de moins en moins de nourriture, une ou deux poignées de soupe de pois, de soupe de haricots ou de soupe de lentilles. Et, Aggivessana, tandis que je prenais de moins en moins de nourriture, une ou deux poignées de soupe de pois, de soupe de haricots ou de soupe de lentilles, mon corps devenait extrêmement maigre. Semblable à des joncs secs étaient mes bras et mes jambes desséchés par un régime extrêmement insuffisant ; semblable au pied d'un chameau était mon postérieur par suite d'un régime extrêmement insuffisant ; semblable à un chapelet était mon épine dorsale aux vertèbres saillantes par suite d'un régime extrêmement insuffisant ; exactement comme les poutres du toit d'une vieille maison saillaient mes côtes par suite d'un régime extrêmement insuffisant ; de même qu'au fond d'un puits profond on voit à peine les étoiles, de même dans mes prunelles on voyait à peine les pupilles enfoncées par suite d'un régime extrêmement insuffisant ; de même qu'une courge sauvage fraîchement coupée se vide et se dessèche à la chaleur du soleil, de même ma tête se vidait et la peau se desséchait par suite d'un régime extrêmement insuffisant.

« Et quand, Aggivessana, je voulais tâter mon ventre, je touchais la partie postérieure de mon épine dorsale, et quand je voulais tâter l'épine je touchais le ventre. Aussi, Aggivessana, mon ventre fut bientôt réduit à l'épine dorsale par suite d'un régime extrêmement insuffisant. Et quand je voulais évacuer les entrailles et uriner, je tombais en avant par suite de ce régime extrêmement insuffisant. Alors, pour fortifier ce corps, Aggivessana, je frottais mes membres avec la main. Et pendant que je frottais mes membres avec la main, les poils mal enracinés dans la peau tombaient par suite de ce régime extrêmement insuffisant.

« Alors, Aggivessana, des hommes me regardaient et disaient : « L'ascète Gotama est noir. » D'autres disaient :

« L'ascète Gotama n'est pas noir, l'ascète Gotama est brun. » Et d'autres encore : « L'ascète Gotama n'est pas noir, l'ascète Gotama n'est pas brun, l'ascète Gotama est jaune. » Et cela, Aggivessana, tant les belles couleurs délicates de ma peau avaient disparu par suite de ce régime extrêmement insuffisant.

« Alors, Aggivessana, il me vint à l'esprit : « Quels qu'ils soient, les ascètes ou brahmanes du passé ont-ils jamais enduré ces souffrances pénibles, cuisantes, insupportables ? Il n'est pas possible de souffrir davantage. Quels qu'ils soient, les acètes ou brahmanes de l'avenir endureront-ils jamais ces souffrances pénibles, cuisantes, insupportables ? Il n'est pas possible de souffrir davantage. Quels qu'ils soient les ascètes ou brahmanes du présent endurent-ils ces souffrances pénibles, cuisantes, insupportables ? Il n'est pas possible de souffrir davantage. Cependant, ce n'est pas par cet ascétisme terrible que je dépasserai la loi humaine et que j'arriverai à distinguer clairement la véritable science. Il est peut-être un autre moyen d'atteindre l'illumination. »

« Alors, Aggivessana, il me vint à l'esprit : « Je me souviens qu'un jour où mon père se livrait aux occupations habituelles des Sakyas (1), j'étais assis à l'ombre d'un pommier rose, et, là, détaché des désirs, détaché des lois du péché et du vice, le jugement et le raisonnement persistant, je suis arrivé à la première (méditation mystique du) Jhana, née de la solitude, remplie de joie et de bonheur. N'est-ce pas là la voie de l'illumination ? »

« Alors, Aggivessana, il me vint cette pensée : « C'est là la voie de l'illumination. »

« Alors, Aggivessana, il me vint à l'esprit : « Appréhenderais-je ce bonheur si différent du désir des sens, si différent des lois du vice et du péché ? »

« Alors, Aggivessana, il me vint à l'esprit : « Non, je n'appréhende pas ce bonheur si différent du désir des sens, si différent des lois du péché et du vice. »

(1) C'est-à-dire le labourage.

« Alors, Aggivessana, il me vint à l'esprit : « Il m'est difficile d'arriver à ce bonheur avec un corps si épuisé : si je prenais une nourriture substantielle et de la soupe de riz ? » Et je pris de la soupe de riz.

« A ce moment, Aggivessana, les cinq ascètes qui vivaient avec moi se disaient : « Quand l'ascète Gotama aura établi la loi morale, il nous la communiquera. » Mais, Aggivessana, dès que j'eus pris une nourriture substantielle et du riz cuit, ces cinq ascètes me quittèrent et s'en allèrent en disant : « L'ascète Gotama renonce à tout effort, il vit dans l'abondance. »

« Alors, Aggivessana, ayant pris une nourriture substantielle, ayant rétabli mes forces, détaché des désirs et des lois du péché et du vice, le raisonnement et le jugement persistant, j'entrai et demeurai dans le premier Jhana né de la solitude, où l'on éprouve joie et félicité. Toutefois le sentiment de joie que j'éprouvais, Aggivessana, n'avait aucun effet sur ma pensée.

« Par la suppression du raisonnement et du jugement, Aggivessana, j'entrai et demeurai dans le second Jhana, né de la concentration intérieure de l'esprit qui, lorsque le raisonnement et le jugement ont cessé, procure la tranquillité, la joie et la félicité. Toutefois, le sentiment de joie que j'éprouvais, Aggivessana, n'avait aucun effet sur ma pensée.

« Par le renoncement à la joie, je restai indifférent, pleinement conscient et attentif, j'éprouvais en moi cette félicité intérieure dont les Aryas (Sages) disent : « Celui qui est indifférent et pleinement conscient jouit de la félicité », et j'entrai et demeurai dans le troisième Jhana. Toutefois le sentiment d'heureux bien-être que j'éprouvais, Aggivessana, n'avait aucun effet sur ma pensée. »

« Abandonnant tout plaisir et toute douleur, Aggivessana, abandonnant la joie et l'affliction ressenties auparavant, j'entrai et demeurai dans le quatrième Jhana, qui après la disparition de la joie et de l'affliction est un état de pure lucidité et d'indifférence. Toutefois les

sentiments de bonheur que j'éprouvais, Aggivessana, n'avaient aucun effet sur ma pensée. »

« Alors, la pensée ainsi recueillie, pure, claire, lumineuse, débarrassée des souillures, prête à l'action, ferme, impassible, je dirigeai mon esprit vers mes vies antérieures (de cette manière) : une naissance, deux naissances, trois naissances, quatre naissances, cinq naissances, dix naissances, vingt naissances, trente naissances, quarante naissances, cinquante naissances, cent naissances, mille naissances, cinq mille naissances, dix époques de reproduction du monde, dix époques de destruction du monde, dix époques de reproduction et de destruction du monde : J'étais en tel endroit, j'avais tel nom, j'étais de telle race, de telle famille, j'avais telle occupation, j'ai éprouvé tel bonheur et tel malheur, telle a été la fin de ma vie ; après être sorti de cette existence, je naquis de nouveau à une autre vie... Je me rappelai ainsi un grand nombre de mes vies antérieures, chacune avec ses conditions et ses détails particuliers. Au cours de la première veille de la nuit j'acquis cette connaissance pour la première fois. L'ignorance était détruite, la science était née, les ténèbres étaient dissipées, la lumière apparaissait, tandis que je restais actif, clairvoyant et plein d'ardeur. Tous les sentiments de joie que j'éprouvais, Aggivessana, n'avaient aucun effet sur ma pensée.

« La pensée ainsi recueillie, pure, claire, lumineuse, débarrassée des souillures, prête à l'action, ferme, impassible, j'appliquai mon esprit à la connaissance des causes de la fin et de la transmigration des êtres. Je vis de l'œil divin parfaitement pur, surpassant celui des hommes, les êtres mourir et renaître, nobles et vulgaires, beaux et laids, heureux et malheureux. Je compris que ces êtres naissent toujours à une nouvelle vie en vertu de leurs actions (dans une vie antérieure) et je pensai : « Ces êtres commettent certainement des fautes dans leurs actions, dans leurs paroles, dans leurs pensées ; ils méprisent ce qu'ils devraient respecter, ils estiment ce qui

est dangereux, ils font ce qui est dangereux ; lors de la destruction du corps après la mort, ils suivent le chemin de la perdition, ils vont en enfer. Ces bons êtres, cependant, qui sont guidés par la droiture dans leurs actions, leurs paroles et leurs pensées, qui ne méprisent pas ce qu'ils devraient respecter, estiment ce qui est juste, font ce qui est juste, lors de la destruction du corps après la mort, prennent le bienheureux chemin du monde des cieux.

« Je vis ainsi de l'œil divin surpassant celui des hommes les êtres mourir et renaître, nobles et vulgaires, beaux et laids, heureux et malheureux. Je compris que les êtres naissaient toujours (à une vie nouvelle) en vertu de leurs actions. C'est pendant la seconde veille de la nuit que j'acquis cette seconde connaissance. L'ignorance était détruite, la science était née, les ténèbres étaient dissipées, la lumière apparaissait, tandis que je demeurais actif, clairvoyant et plein d'ardeur. Cependant, tous les sentiments de joie que j'éprouvais à ce sujet n'avaient aucun effet sur ma pensée.

« La pensée ainsi recueillie, pure, claire, lumineuse, débarrassée des souillures, prête à l'action, ferme, impassible, je dirigeai mon esprit vers la destruction des corruptions (du péché).

« Et je reconnus conformément à la vérité : Voici la souffrance, voici l'origine de la souffrance, voici la suppression de la souffrance, voici le chemin qui conduit à la suppression de la souffrance.

« Et je reconnus conformément à la vérité : Voici les corruptions (du désir), voici l'origine des corruptions, voici la suppression des corruptions, voici le chemin qui conduit à la suppression des corruptions.

« Pendant ces constatations, pendant cet examen, mon esprit était délivré du péché de convoitise, délivré du péché d'attachement à l'existence, délivré du péché d'ignorance. La délivrance éveilla en moi cette pensée : « Toute nouvelle naissance est finie, la sainteté est atteinte. »

UNE ANCIENNE VOIE

(SAMYUTTA NIKAYA, vol. II, p. 104)

(Traduction de Mme Rhys Davids)

A Savatthi, le Bienheureux parla ainsi :

Avant d'avoir atteint à l'illumination, frères, quand j'étais encore un Bodhisat, il me vint à l'esprit : Hélas, ce monde est tombé dans une grande misère : on naît, on vieillit, on meurt et on disparaît pour renaître encore, et il n'est pas de moyen connu pour échapper à la douleur, à la vieillesse et à la mort. Oh ! ne trouverai-je pas le moyen d'échapper à la douleur, à la vieillesse et à la mort ? Alors, frères, il me vint cette pensée : « Quelle est la chose qui existant fait que la vieillesse et la mort existent ? Qu'est-ce qui détermine la vieillesse et la mort ? Et après réflexion, mes frères, j'acquis cette idée exacte : Où il y a naissance, il y a vieillesse et mort ; la vieillesse et la mort sont déterminées par la naissance. Et, frères, il me vint cette pensée : quelle est la chose qui existant fait que la naissance existe ? que l'existence est produite ? que l'attachement (à l'existence) est produit ? que le désir ou la soif existe ? que la sensation existe ? que le contact existe ? que les six sièges (des qualités sensibles) existent ? que le nom et la forme existent ? Alors, mes frères, il me vint cette idée : où il y a connaissance, il y a nom et forme : le nom et la forme sont déterminés par la connaissance. Et mes frères, il me vint cette idée : quelle est la chose qui existant fait que la connaissance existe ? qu'est-ce qui détermine la connaissance ? Et, mes frères, après réflexion j'acquis cette idée exacte : où il y a nom et forme il y a connaissance ; la connaissance est déterminée par le nom et la forme. Et, mes frères, il me vint cette idée : La série est terminée, le dernier terme en est la connaissance. C'est ainsi que l'on naît, vieillit, meurt, disparaît et renaît. La connaissance a pour cause

le nom et la forme, le nom et la forme ont pour cause la connaissance, les six sièges (des qualités sensibles) ont pour cause le nom et la forme, le contact a pour cause les six sièges, puis viennent le contact, la sensation, le désir (ou la soif), l'attachement (à l'existence), l'existence, la naissance, la vieillesse et la mort, ainsi que les peines, les lamentations, la douleur, le chagrin et le désespoir ; telle est l'origine de cette grande masse de misères.

Production ! Production ! Cette pensée, frères, me donna une vision très nette des lois inconnues auparavant, et j'acquis l'intelligence, la science, la sagesse, et la lumière m'apparut.

Et il me vint cette idée, frères : quelle est la chose qui n'existant pas fait que la vieillesse et la mort n'existent pas ? Quelle est la chose dont la suppression entraîne celle de la vieillesse et de la mort ?

Alors, frères, après réflexion, il me vint cette idée exacte : sans naissance, il n'y a ni vieillesse ni mort ; si la naissance cesse, la vieillesse et la mort cessent...

...Sans existence, il n'y a pas naissance ; si l'existence cesse, la naissance cesse...

...Sans attachement, il n'y a pas existence, si l'attachement cesse, l'existence cesse...

...Sans désir (ou soif) il n'y a pas attachement ; si le désir cesse, l'attachement cesse...

...Sans sensation, il n'y a pas désir (ou soif) ; si la sensation cesse, le désir cesse...

...Sans contact, il n'y a pas sensation ; si le contact cesse, la sensation cesse...

...Sans les six sièges, il n'y a pas contact ; si les six sièges sont détruits, le contact cesse...

...Sans le nom et la forme, les six sièges n'existent pas ; si le nom et la forme sont détruits, les six sièges le sont aussi...

...Sans connaissance, le nom et la forme n'existent pas ; si la connaissance cesse, le nom et la forme sont détruits...

Alors, mes frères, il me vint cette pensée : J'ai atteint

à l'Illumination, car j'ai compris que l'anéantissement du nom et de la forme entraîne celui de la connaissance ; l'anéantissement de la connaissance entraîne celui de la connaissance ; l'anéantissement du nom et de la forme entraîne celui des six sièges ; l'anéantissement des six sièges entraîne celui du contact... de la sensation, du désir (ou de la soif), de l'attachement, de l'existence, de la naissance, de la vieillesse et de la mort, ainsi que celui des peines, des lamentations, de la douleur, du chagrin et du désespoir. Ainsi est anéantie cette grande somme de misères.

Anéantissement, anéantissement ! Cette pensée, frères, me donna une vision très nette des lois auparavant inconnues et je possédai l'intelligence, je possédai la sagesse, je possédai l'intuition et la lumière m'apparut.

Imaginez, frères, un homme qui traversant une forêt, traversant un grand bois, voit une ancienne voie, une ancienne route parcourue par des gens d'autrefois. Il suit celle-ci et, chemin faisant, il rencontre une ancienne ville, ancien domaine royal, habitée par des gens d'autrefois, avec des jardins, des bosquets, des étangs, des murailles, un endroit agréable. Puis, cet homme, frères, va dire au roi ou à son ministre : « Veuillez m'écouter, Seigneur. J'ai vu, en traversant la forêt, en traversant le grand bois, une ancienne voie, une ancienne route, parcourue par des hommes d'autrefois. J'ai suivi cette route, et chemin faisant, j'ai rencontré une ancienne ville, ancien domaine royal, habitée par des hommes d'autrefois, avec des jardins, des bosquets, des étangs et des murailles, un endroit agréable. Seigneur rétablissez cette ville dans son ancienne splendeur. » Et, frères, le roi ou son ministre restaure cette ville. Et cette cité devient ensuite prospère et florissante, populeuse, regorge de monde, s'accroît et s'enrichit.

C'est ainsi, frères, que j'ai vu une ancienne voie, une ancienne route parcourue par les Bouddhas d'autrefois. Et quelle est, frères, cette ancienne voie, cette ancienne route parcourue par les Bouddhas d'autrefois ?

C'est précisément la voie noble aux huit embranchements : la vue droite, le jugement droit, le langage droit, la conduite droite, la profession droite, l'application droite, la mémoire droite, la méditation droite. Voilà l'ancienne voie, l'ancienne route parcourue par les Bouddhas d'autrefois. J'ai suivi cette voie et en la suivant j'ai parfaitement compris la vieillesse et la mort, l'apparition de la vieillesse et de la mort, la suppression de la vieillesse et de la mort et le chemin qui conduit à la suppression de la vieillesse et de la mort. J'ai suivi cette voie et en la suivant j'ai parfaitement compris la naissance, l'existence, l'attachement (ou la conception), le désir (ou la soif) la sensation, le contact, les six sièges (des qualités sensibles), le nom et la forme et la connaissance. C'est en suivant cette voie que j'ai pleinement compris les formations, ou concepts, la production des formations, la suppression des formations, le chemin qui conduit à la suppression des formations. Et ce que j'ai ainsi pleinement compris, je l'ai exposé aux frères, aux sœurs, aux fidèles laïques des deux sexes, ainsi que cette vie sainte, frères, qui procure le bonheur et le salut, doit avoir une longue durée, doit être connue par beaucoup de gens, répandue partout et expliquée aux devas et aux hommes.

DÉPART DE LA MAISON POUR EMBRASSER
LA VIE RELIGIEUSE

(POÉSIE DU SUTTA NIPATA, 405-24)

Je célébrerai le départ de la maison, tel que le fit le Bienheureux, tel qu'il l'enseigna, après tout.

Esclavage est la vie à la maison, le foyer de l'impureté.

Liberté est l'abandon de la maison ; telle était sa pensée quand il abandonna sa maison.

Son départ lui évita de pécher par actions et comme il

s'abstenait de pécher par paroles, sa vie fut d'une parfaite pureté.

A Radjagaha, forteresse bâtie sur une montagne du Magadha, arriva le Bouddha.

Malgré sa noble apparence, il vivait d'aumônes.

De la terrasse supérieure de son palais (le roi) Bimbisara l'aperçut.

Remarquant son attitude, il dit :

« Voyez cet homme, seigneurs, il est beau, grand et pur ; domptant ses sens, il ne porte pas les yeux à plus de la longueur d'un joug.

« Les yeux baissés et maître de lui, il n'est certainement pas de basse extraction.

« Que des courriers royaux aillent en hâte s'informer où se rend le moine. »

Et les courriers dépêchés le suivirent demandant :

« Où va le moine ? Où demeure-t-il ? »

Allant de maison en maison, la porte de ses sens fermée et gardée, calme et maître de lui, il eut vite rempli son vase à aumônes.

Après avoir recueilli les aumônes, le Sage quitta la ville. Il se rendit à Pandava où il allait séjourner.

Dès qu'il y fut arrivé, les courriers s'approchèrent pendant que l'un d'eux retournait annoncer au roi :

« Ce moine, Sire, tel un grand tigre, tel un lion dans sa caverne des montagnes, s'est établi sur la pente orientale du mont Pandava. »

A cette nouvelle, le roi montant dans un beau char se dirigea vers le mont Pandava.

Quand le chemin cessa d'être carrossable, il descendit du char, s'avança à pied et salua le Bienheureux.

Après lui avoir adressé des paroles de courtoisie et s'être assis, le roi dit : « Jeune homme à la fleur de l'âge, au début de l'adolescence, votre teint est aussi beau que celui des plus nobles de ma race.

« A vous, chef d'une troupe de héros, je donnerai la richesse. Acceptez-la et faites nous connaître votre lignée. »

« Sur les pentes de l'Himalaya, ô roi, à Kosala, vit

le peuple riche et courageux des Sakyas, descendants du soleil.

« J'appartiens à cette famille que j'ai quittée après avoir renoncé aux plaisirs des sens.

« Voyant le danger des plaisirs des sens, et considérant la vie religieuse comme le salut, je continuerai la lutte dans laquelle mon esprit trouve sa satisfaction. »

AUTOBIOGRAPHIE DE GOTAMA, VINGT-CINQUIÈME BOUDDHA

(*BUDDHAVAMSA XXVI*)

(Traduction de Mme Rhys Davids)

Je suis le Bouddha actuel, Gotama de la race des Sakyas, et à la suite de luttes répétées j'ai atteint à l'Illumination suprême.

À la prière de Brahma, et demeurant calme, j'ai mis en mouvement la Roue de la Loi, comprise pour la première fois par dix-huit myriades.

Ensuite, mon enseignement réunit un nombre incalculable d'hommes et de devas par lesquels la Loi fut comprise une seconde fois.

C'est alors que j'exhortai mes descendants, qui furent innombrables à connaître la Loi une troisième fois.

Tous mes disciples ne font qu'un ; j'eus une communauté de douze cent cinquante moines, doués du pouvoir surnaturel.

Brillant et pur parmi les moines, je satisfaisais à leurs désirs comme la pierre précieuse comble les souhaits des hommes.

À ceux qui désirent récolter le fruit, qui cherchent à éteindre la soif de la transmigration, j'ai prêché la quadruple Vérité par compassion pour les créatures.

Et la Loi fut comprise par dix fois vingt mille, comprise par un sur deux, en nombre incalculable.

Clair et accessible à la foule, puissant et efficace, dans

tout son éclat, tel est le saint enseignement que je répands, moi, le Sage des Sakyas.

Quelques centaines de moines délivrés de la corruption du péché, vainqueurs de leurs passions, le cœur en paix et l'esprit résolu, sont toujours et partout avec moi.

Ceux qui en ce moment se débarrassent des attaches du monde, ces moines qui suivent mes préceptes, n'ont pas encore acquis la maturité de l'esprit, sont vénérés par les sages.

Qui louent la voie des saints, trouvent leur félicité dans la Loi, sont maîtres d'eux-mêmes, voyagent à travers les mondes, tous s'éveilleront (à la sagesse).

La ville où je suis né est Kapilavatthou, mon père est le prince Souddhodana, la mère qui m'a donné le jour est la dame Maya.

Vingt-neuf ans j'ai vécu à la maison, dans les trois palais incomparables de Rama, de Sourama, de Soubhata.

Entouré de quarante mille femmes, de Bhaddaccha, mon épouse, et de Rahoula, mon fils.

Après avoir vu, pendant mes promenades en char ou à cheval, les quatre signes, j'ai pratiqué durant six années des austérités douloureuses.

La Roue (de la Loi) a été mise en mouvement par moi à l'Isipatana de Bénarés, et je suis, moi Gotama, le Bouddha, le refuge de toutes les créatures.

Les deux moines Kclita et Oupatissa sont mes disciples principaux. Ananda est l'assistant qui ne me quitte pas (1).

Khemā et Ouppalavanna sont mes principaux disciples féminins. Tchitta et Hatthalavaka sont mes deux principaux serviteurs laïques.

La mère de Nanda et Outtara sont mes deux principales servantes laïques.

C'est sous le figuier que j'ai atteint à l'Illumination suprême.

(1) Les Commentaires assignent cette fonction à Ananda pendant les vingt-cinq dernières années de la vie de Gotama.

Ma gloire s'élève à une hauteur de seize coudées. Ma vie embrasse presque un siècle et n'est pas terminée.

Tant que je demeurerai sur cette terre, je ferai passer bien des êtres sur l'autre rive et fixerai le flambeau de la Loi pour ceux qui viendront après moi.

Car, je n'ai plus longtemps à vivre avec mes disciples ; je m'éteindrai complètement comme le feu qui manque de combustible.

Ces quatre intrépidités et ces dix forces incomparables, ce corps doué de nombreuses vertus et des trente-deux signes caractéristiques du grand homme,

Répandant une lueur à six rayons, comparable à celle du soleil, disparaîtront totalement ; car tout composé est périssable.

TROISIÈME PARTIE

APRÈS L'ILLUMINATION

(MAHAVAGGA DU VINAYA)

(Adaptation de la traduction de Rhys Davids et Oldenberg)

I

LE BOUDDHA GOÛTE LA BÉATITUDE DE LA DÉLIVRANCE ET MÉDITE SUR L'ENCHAÎNEMENT MUTUEL DES CAUSES ET DES EFFETS SOUS L'ARBRE DE LA BODHI

En ce temps-là, le Bouddha se trouvait à Ourouvela, sur les bords de la rivière Nérandjara, au pied de l'arbre de la Bodhi où il venait d'atteindre à l'Illumination. Et le Bienheureux resta assis, les jambes repliées sous lui durant sept jours, au pied de l'arbre de la Bodhi goûtant la félicité de la Délivrance.

Pendant la première veille de la septième nuit, le Bienheureux fixa son esprit sur l'origine des choses (c'est-à-dire sur l'enchaînement mutuel des causes) dans l'ordre direct et dans l'ordre inverse :

De l'ignorance proviennent les formations, des formations provient la connaissance, de la connaissance proviennent le nom et la forme, du nom et de la forme proviennent les six sièges des sens, des six sièges des sens provient le contact, du contact provient la sensation, de la sensation provient le désir (ou la soif), du désir (ou de la soif) provient l'attachement à l'existence, de l'atta-

chement provient l'existence, de l'existence provient la naissance, de la naissance proviennent la vieillesse et la mort, douleurs, plainte, souffrance, chagrin et désespoir. Ainsi est produite cette grande masse de misères.

Mais si l'ignorance est supprimée par l'anéantissement complet de la convoitise, les formations sont supprimées ; par la suppression des formations la connaissance est supprimée ; par la suppression de la connaissance, le nom et la forme sont supprimés ; par la suppression du nom et de la forme, les six sièges des sens sont supprimés ; par la suppression des six sièges des sens, le contact est supprimé ; par la suppression du contact, la sensation est supprimée ; par la suppression de la sensation, le désir (ou la soif) est supprimé ; par la suppression du désir (ou de la soif), l'attachement (à l'existence) est supprimé ; par la suppression de l'attachement (à l'existence), l'existence est supprimée ; par la suppression de l'existence, la naissance, la vieillesse et la mort sont supprimées, ainsi que souffrance, plainte, douleur chagrin et désespoir. Telle est la suppression de cet amas de misères.

Après avoir fait ces découvertes, le Bienheureux prononça à cette occasion la stance suivante :

« En vérité, quand le règne de l'ordre éternel se dévoile au brahmane plongé dans une ardente méditation, tous ses doutes sont dissipés, car il a compris l'origine de toute chose. »

Pendant la seconde veille de la nuit, le Bienheureux encore une fois fixa son esprit sur l'origine des choses (c'est-à-dire l'enchaînement mutuel des causes) etc. (comme plus haut).

Après avoir fait ces découvertes, le Bienheureux prononça à cette occasion la stance suivante :

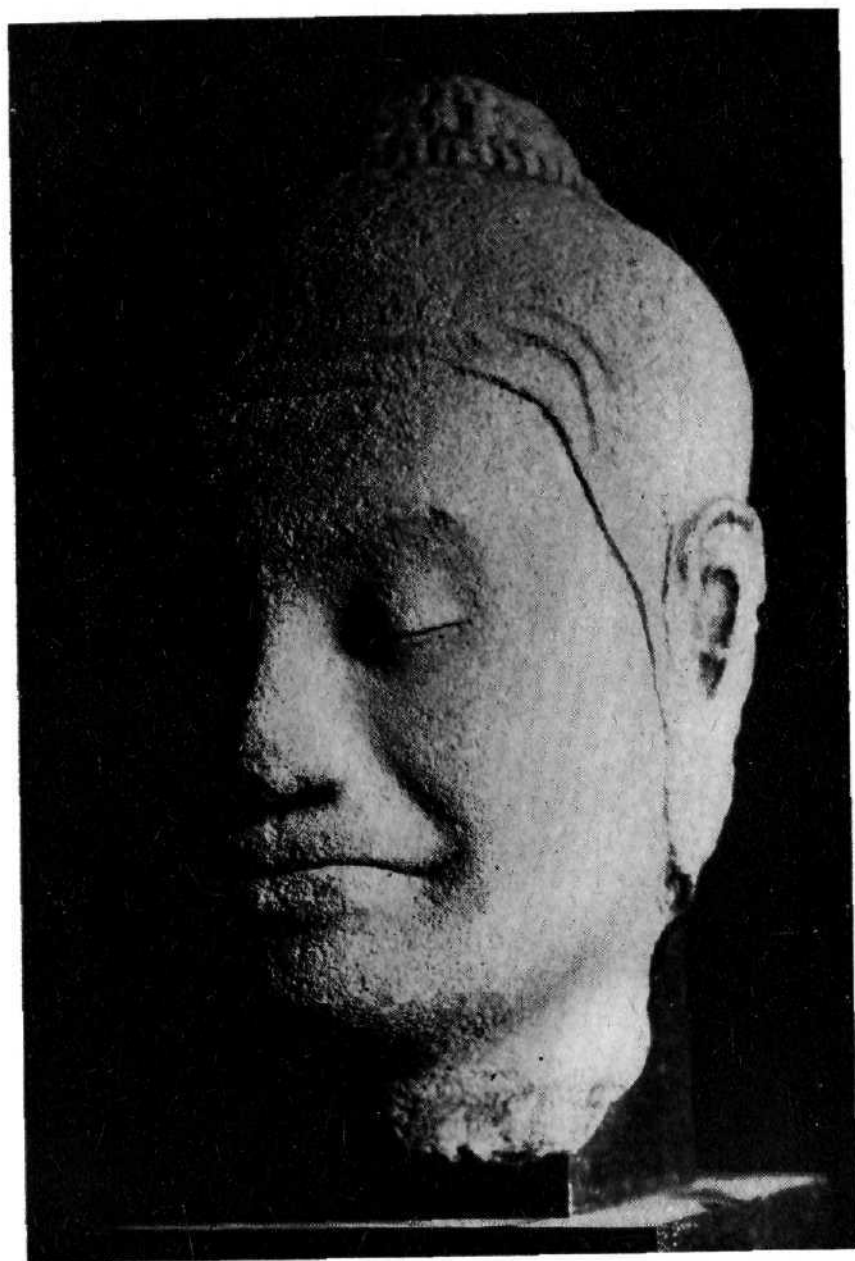
« En vérité quand le règne de l'ordre éternel se dévoile au brahmane plongé dans une ardente méditation, tous ses doutes sont dissipés, car il a compris la fin de toute chose. »

Pendant la troisième veille de la nuit, le Bienheureux



BOUDDHA

Art Gréco-bouddhique (Inde). Schiste (Musée Guimet).



TÊTE DE BOUDDHA
Art khmer (Musée Guimet).

fixa son esprit sur l'enchaînement mutuel des causes, etc.

Après avoir fait ces découvertes, le Bienheureux prononça à cette occasion la stance suivante :

« En vérité, quand le règne de l'ordre éternel se dévile au brahmane plongé dans une ardente méditation, il repousse les légions du Malin, tel le soleil qui illumine le ciel. »

Ici finit le récit concernant l'arbre de la Bodhi.

II

SOUS L'ARBRE ADJAPALA

Puis, après avoir passé sept jours dans la méditation sous l'arbre de la Bodhi (l'arbre de la Sagesse), le Bienheureux se rendit au pied du banian d'Adjapala. Et quand il fut arrivé, il s'assit les jambes croisées et durant sept jours il goûta la béatitude de la Délivrance.

Alors, survint un brahmane plein de suffisance qui se dirigea vers le Bienheureux ; s'étant approché il échangea avec lui des compliments ; ayant échangé des compliments et des paroles aimables il s'arrêta auprès de lui ; arrêté auprès de lui, le brahmane dit au Bienheureux : « Qu'est-ce qui fait d'un homme un brahmane, Gotama, et quelles sont les caractères distinctifs d'un brahmane ? »

Et le Bienheureux, à ces mots, prononça dans cette occasion cette stance :

« Le brahmane qui a repoussé le mal, qui n'est pas orgueilleux, qui n'est pas impur, qui a de l'empire sur lui-même, qui possède la science, qui a vécu dans la sainteté, ce brahmane peut à juste titre répandre la parole sainte, lui qui vit en dehors des choses du monde. »

Ici finit le récit concernant l'arbre Adjapala.

III

SOUS L'ARBRE MOUTCHALINDA

Puis, après avoir passé sept jours dans la méditation sous le banian Adjapala, le Bienheureux se rendit au pied de l'arbre Moutchalinda. Et quand il y fut arrivé, il s'assit les jambes croisées et durant sept jours consécutifs il demeura dans la béatitude de la Délivrance.

A cette époque de la mauvaise saison le ciel était couvert, et pendant sept jours régnèrent le vent, la pluie, le froid et l'obscurité. Et Mouchalinda, le roi des Nagas (serpents), sortit de sa demeure et entoura sept fois de ses replis le corps du Bienheureux et l'abrita de sa large crête pensant :

« Il ne faut pas que le Bienheureux soit incommodé par le froid, la chaleur, les taons et les moucherons, le vent, le soleil et les reptiles. »

Et, les sept jours écoulés, lorsque le roi des Nagas vit le ciel serein et sans nuages, il déroula ses anneaux du corps du Bienheureux, et changeant d'aspect se transforma en un jeune homme qui, debout devant le Bienheureux, les mains jointes, lui rendait hommage.

A cette vue, le Bienheureux, dans cette occasion, prononça cette sentence :

« Heureuse est la solitude de celui qui est rassasié, de celui qui a entendu la Vérité, de celui qui voit. Douces sont la mansuétude et la bienveillance envers tous les êtres vivants. Douce est ici-bas l'absence de passions ainsi que la victoire sur les péchés. Celui qui a dompté son égoïsme a atteint à la suprême félicité. »

Ici finit le récit concernant l'arbre Moutchalinda.

IV

SOUS L'ARBRE RADJAYATANA

Puis, après avoir passé sept jours dans la méditation

sous l'arbre Moutchalinda, le Bienheureux se rendit au pied de l'arbre Radjayatana. Et quand il y fut arrivé, il s'assit les jambes croisées et durant sept jours il demeura dans la béatitude de la Délivrance.

A ce moment, les deux marchands Tapoussa et Bhallika arrivaient à cet endroit par la route d'Oukkala (Orissa). Alors, un deva qui, (dans une existence antérieure), avait été parent des deux hommes leur parla en ces termes : « Ici, mes nobles amis, au pied de l'arbre Radjayatana, se trouve le Bienheureux, qui vient d'atteindre à l'état de Bouddha. Allez donc rendre hommage au Bienheureux par une offrande d'un gâteau de riz et d'un rayon de miel. Ce sera un bien et un avantage pour vous. »

Et les marchands prirent un gâteau de riz et un rayon de miel et se rendirent à l'endroit où se trouvait le Bienheureux. S'étant approchés de lui et l'ayant salué respectueusement, ils s'arrêtèrent et dirent : « Nous souhaitons, Seigneur, que le Bienheureux accepte de nous un gâteau de riz et du miel, ce qui serait pour nous un bien et un avantage. »

Alors, le Bienheureux pensa : « Les Tathagatas (Bouddhas accomplis et parfaits) ne reçoivent pas la nourriture dans leurs mains. Avec quoi prendrai-je le gâteau de riz et le rayon de miel ? » Alors les quatre dieux Maharadjas (du ciel) ayant compris, grâce à la puissance de leur esprit, la réflexion du Bienheureux lui apportèrent des quatre points (de l'horizon) quatre vases de pierre et les lui offrirent en disant : « Avec cela le Bienheureux peut prendre le gâteau de riz et le rayon de miel. » Le Bienheureux accepta les vases de pierre et reçut dans ceux-ci le gâteau de riz et le rayon de miel qu'il mangea ensuite.

Et quand les marchands Tapoussa et Bhallika virent que le Bienheureux avait lavé son bol et ses mains, ils se prosternèrent avec respect aux pieds du Bienheureux et lui dirent : « Nous mettons notre recours, Seigneur, dans le Bienheureux et dans le Dhamma (la Loi) ;

nous souhaitons que le Bienheureux nous accueille comme fidèles laïques de ce jour jusqu'à la fin de notre vie, nous qui avons mis notre recours (en lui). »

Ceux-ci furent en ce monde les premiers fidèles laïques qui confessèrent leur foi avec les deux paroles (1).

Ici finit le récit concernant l'arbre Radjayatana.

V

SOUS LE BANIAN ADJAPALA

Puis, après avoir passé sept jours dans la méditation sous l'arbre Radjayatana, le Bienheureux se rendit au pied du banian Adjapala. Et quand il fut arrivé le Bienheureux s'assit.

Alors, à l'esprit du Bienheureux qui s'était retiré dans la solitude et recueilli en lui-même, cette pensée se présenta :

« J'ai découvert ce dhamma qui est profond, difficile à voir, difficile à comprendre, qui apaise le cœur, qui est sublime, abstrus, échappe au raisonnement, ne doit être connu que des sages. L'humanité d'autre part vit dans le tourbillon du monde, s'agite dans le tourbillon du monde et vit dans le tourbillon du monde. Il sera, par suite, difficile à l'humanité de comprendre l'enchaînement des causes et des effets, et plus difficile encore de comprendre l'entrée dans le repos de tous les concepts (ou formations), le détachement des choses de la terre, l'extinction de la convoitise, la cessation du désir, l'anéantissement, le Nibbana (Nirvana). »

« Si j'enseigne aux autres ce dhamma et qu'ils ne le puisse comprendre, il en résultera pour moi de la fatigue et un inutile effort. »

Et alors, les stances suivantes, jusqu'alors inconnues, se présentèrent à l'esprit du Bienheureux : « C'est à grand'

(1) Bouddha, Dhamma ; le Sangha n'était pas encore fondé.

peine que j'ai obtenu (cette Loi). A quoi bon la faire connaître ? Cette doctrine est difficile à comprendre pour les êtres qu'aveuglent la passion et la haine. Sous l'empire du désir, enveloppés de ténèbres épaisses, ils ne verront pas (la Loi) qui remonte le courant, cachée, profonde, difficile à saisir et pleine de mystère. »

A la suite de ces réflexions, le Bienheureux fut porté à se désintéresser des êtres et à ne pas enseigner le dhamma.

Alors, Brahma Sahampati, comprenant, grâce à la puissance de son esprit, la pensée du Bienheureux, se dit : « Hélas, le monde va périr. Le monde sera détruit si le Tathagata, le saint, l'Illuminé parfait et accompli, incline à rester en repos et à ne pas enseigner le Dhamma. »

Alors, Brahma Sahampati quitta le monde de Brahma et apparut devant le Bienheureux aussi vite qu'un homme robuste étend son bras ployé ou replie son bras allongé.

Et Brahma Sahampati, ayant rejeté son manteau sur une épaule et mis le genou droit en terre, leva ses mains jointes vers le Bienheureux et lui dit : « Seigneur, daigne le Bienheureux enseigner le dhamma. Daigne le Parfait enseigner le dhamma. Il est des êtres dont la vue mentale est obscurcie par une taie légère, mais s'ils n'entendent pas la prédication du dhamma, ils ne pourront être sauvés : ceux-là comprendront le dhamma. »

Ainsi parla Brahma Sahampati. Et, après avoir ainsi parlé, il ajouta : « Le dhamma jusqu'ici répandu dans le pays de Magadha a été une loi impure, enseignée par des pécheurs. Mais ouvre-nous la porte de l'éternité, fais-nous entendre le dhamma du Bouddha sans tache. »

« Comme un homme debout sur un rocher, sur le sommet d'une montagne aperçoit tous ceux qui l'entourent, ô Omniscient, parvenu aux plus hauts sommets de la Vérité, toi qui vois tout, abaisse tes regards sur les créatures misérables qu'éprouvent la naissance et

la vieillesse, ô toi qui t'es délivré toi-même de la souffrance.

« Debout, héros, Victorieux. Parcoure le monde, guide de la caravane, qui t'es affranchi toi-même. Daigne le Bienheureux enseigner le dhamma. Il en est qui le comprendront. »

Après ces paroles, le Bienheureux dit à Brahma Sahampati : « Il m'est venu la pensée suivante, Brahma : J'ai découvert ce dhamma qui est profond, difficile à voir... (Et le Bienheureux expose à Brahma Sahampati le doute et les appréhensions exprimées au début du chapitre.)

J'ai réfléchi à tout cela, Brahma, et j'incline à rester en repos et à ne pas enseigner la Loi. »

(Deux fois, Brahma Sahampati renouvela sa prière.)

Alors à la (troisième) prière de Brahma, le Bienheureux, rempli de compassion pour l'humanité, de son regard de Bouddha considéra le monde. Et le Bienheureux, de son regard de Bouddha considérant le monde, vit des êtres dont la vue mentale était obscurcie, les uns par une taie légère, les autres par une taie épaisse ; des êtres à l'esprit vif et des êtres à l'esprit obtus, animés de bonnes dispositions et de mauvaises dispositions, de bons auditeurs et de mauvais auditeurs, quelques-uns d'entre eux appréhendant les dangers de la vie future et du péché.

De même que dans un étang de lotus bleus, de lotus rouges ou de lotus blancs, les uns nés et ayant crû dans l'eau n'émergent pas et restent cachés sous l'eau, les autres nés et ayant crû dans l'eau, s'élèvent jusqu'à la surface de l'eau, enfin les autres nés et ayant crû dans l'eau, émergent hors de l'eau sans être mouillés par elle, de même le Bienheureux de son regard de Bouddha considérant le monde vit des êtres dont la vue mentale était différente... Il dit alors à Brahma Sahampati : « Largement ouverte à tous les auditeurs est la porte de l'éternité ; que ceux qui ont des oreilles entendent et croient. Je n'enseignais pas aux hommes le

dhamma doux et bon, Brahma, parce que je craignais de me fatiguer inutilement. »

Alors, Brahma Sahampati comprit : « Le Bienheureux se rend à ma prière d'enseigner le dhamma. » Et il salua le Bienheureux et, ayant fait le tour du Bienheureux en le laissant à droite, il disparut.

Ici finit l'histoire de la requête de Brahma (1).

VI

LE PREMIER SERMON ET LES PREMIERS DISCIPLES. OBTENTION DE L'ÉTAT D'ARHAT

Alors le Bienheureux pensa : « A qui tout d'abord, enseignerai-je le dhamma ? Quel est celui qui comprendra facilement ce dhamma ? »

Et, le Bienheureux pensa : « C'est Alara Kalama ; il est intelligent, sage et instruit. Il y a longtemps que son esprit est obscurci par un léger voile. Si j'enseignais le dhamma tout d'abord à Alara Kalama ? Il comprendra facilement ce dhamma. »

Alors, un deva invisible dit au Bienheureux : « Alara Kalama, Seigneur, est mort il y a sept jours. » Et l'idée qu'Alara Kalama était mort depuis sept jours naquit dans l'esprit du Bienheureux. Et le Bienheureux se dit : « Alara Kalama était un être supérieur ; s'il eût entendu mon dhamma, il l'eût compris facilement. »

Alors le Bienheureux pensa : « A qui tout d'abord, enseignerai-je la Loi ? Quel est celui qui comprendra facilement ce dhamma ? »

Et le Bienheureux pensa : « C'est Ouddaka Ramapoutta ; il est intelligent, sage et instruit. Il y a longtemps

(1) Le récit de la requête de Brahma Sahampati et le récit suivant jusqu'au sermon du Bouddha se trouvent aussi dans le 26^e Soutta du Majjhima Nikaya. Les physiologistes disent que nous vivons parce que nous désirons vivre : dans le récit ci-dessus nous voyons un profond changement se produire dans le vie du Bouddha. Il a trouvé ce qu'il cherchait : désormais il vit pour témoigner sa compassion à l'humanité.

que son esprit est obscurci par un léger voile. Si j'enseignais le dhamma tout d'abord à Ouddaka Ramapoutta ? Il comprendra facilement ce dhamma. »

Mais un deva invisible avertit le Bouddha : « Ouddaka Ramapoutta est mort hier, Seigneur. » Et l'idée que Ouddaka Ramapoutta était mort la veille se forma dans l'esprit. Et le Bienheureux se dit : « Ouddaka Ramapoutta était un homme supérieur. S'il eût entendu ma doctrine, il l'eût comprise facilement. »

Alors le Bienheureux pensa : « A qui enseignerai-je tout d'abord le dhamma ? Quel est celui qui comprendra facilement le dhamma ? »

Et le Bienheureux pensa : « Les cinq moines m'ont rendu des services, ils m'ont entouré de soins pendant que je pratiquais mes austérités. Si j'enseignais le dhamma tout d'abord à ces cinq moines ? »

Alors le Bienheureux se demanda : « Où sont maintenant ces cinq moines ? » Et le Bienheureux vit, grâce au pouvoir de son œil divin, clair, surpassant celui de l'homme, que les cinq moines étaient à Bénarès, dans le bois des gazelles Isipatana. Et le Bienheureux, après avoir séjourné à Ourouvela le temps qu'il lui avait plu, se mit en route pour Bénarès.

Alors, Oupaka, de la secte des Adjivaka (secte des ascètes nus), vit le Bienheureux sur le chemin de Gaya à l'arbre de la Bodhi, et après l'avoir vu, il dit au Bienheureux : « Votre air est calme, ami, votre teint est pur et clair. Par qui avez-vous été initié à la vie religieuse ? Quel est votre maître ? Quel dhamma suivez-vous ? »

A ces paroles d'Oupaka, le Bienheureux répondit par les stances suivantes : « J'ai vaincu tous les ennemis : je suis le Sage par excellence, je suis pur de toute souillure, j'ai renoncé à tout et j'ai obtenu l'affranchissement des désirs. Ayant de moi-même acquis la science, qui pourrai-je reconnaître comme maître ? Je n'ai pas de maître ; personne n'est semblable à moi ; dans le monde des hommes et des devas, aucun ne m'égale. Je suis le saint de ce monde, je suis le maître suprême ; moi seul

suis le Bouddha accompli. Je suis arrivé à l'indifférence, j'ai atteint le Nibbanna (Nirvana). Je me rends dans la ville de Kasis (Bénarès) pour mettre en mouvement la Roue du Dhamma ; je battrai le tambour de l'immortalité dans les ténèbres de ce monde. »

« Prétendez-vous donc, ami (répliqua Oupaka), mériter d'être l'éternel Victorieux ? »

« Comme moi sont tous les Victorieux qui sont arrivés à la destruction des corruptions. J'ai vaincu tous les vices, c'est pourquoi, Oupaka, je suis le Victorieux. »

A ces paroles, Oupaka l'Adjivaka répondit : « C'est possible ami » ; puis, hochant la tête, il prit un autre chemin et s'éloigna.

Et le Bienheureux, voyageant par étapes, arriva à Bénarès au parc des gazelles Isipatana où se trouvaient les cinq moines. Et les cinq moines aperçurent de loin le Bienheureux. Dès qu'ils l'eurent vu, ils tinrent conseil, disant : « Amis, voici venir le samana Gotama, il est retourné dans le monde, il a renoncé aux mortifications (d'ascétisme) et vit dans l'abondance. Ne le saluons pas et ne nous levons pas à son arrivée : ne lui prenons des mains ni son bol (à aumônes) ni sa robe. Mais plaçons ici un siège pour qu'il s'asseye s'il le désire. »

Cependant, à mesure que le Bienheureux s'approchait, les cinq moines sentaient leur résolution faiblir. Ils s'avancèrent au devant du Bienheureux ; l'un prit son vase à aumônes et sa robe, un autre prépara un siège, un troisième apporta de l'eau pour qu'il lavât ses pieds, un tabouret et une serviette. Alors le Bienheureux prit place sur le siège qui lui avait été préparé, et lorsqu'il se fut assis le Bienheureux se lava les pieds. Dans la conversation, les cinq moines désignaient le Bienheureux par son nom et l'appelaient ami (1).

Quand ils lui eurent parlé en ces termes, le Bienheureux dit aux cinq moines : « Moines, ne vous adressez pas au Tathagata en l'appelant par son nom et ne le nommez

(1) *Avuso*, mot employé par les religieux quand ils s'adressent à un égal ou à un inférieur.

pas ami. Le Tathagata, moines, est le saint, le Bouddha parfait et accompli. Prêtez l'oreille moines. Je suis arrivé à la délivrance de la mort (Amata). Je vous instruirai ; je vous enseignerai le dhamma. Suivez la voie que je vous montre et avant peu, dans cette vie même, vous connaîtrez et verrez face à face la vérité qui est le but incomparable de la vie sainte pour lequel les fils de famille renoncent au monde et mènent la vie errante des religieux. »

Quand le Bienheureux eut ainsi parlé, les cinq moines lui dirent : « Ces observances, ami Gotama, ces pratiques, ces austérités (que vous avez suivies) ne vous ont procuré ni la perfection humaine, ni la science suprême, ni l'intuition. Comment maintenant que vous vivez dans l'abondance, que vous avez abandonnée tout effort et êtes adonné à la volupté, pourriez-vous obtenir la perfection humaine, la science suprême et l'intuition ? »

A ces paroles, le Bienheureux répondit : « Le Tathagata, ô moines, ne vit pas dans l'abondance, n'a pas abandonné tout effort et n'est pas adonné à la volupté. Le Tathagata, moines, est le saint, l'Illuminé parfait... » (comme ci-dessus... Les cinq moines répètent deux fois les mêmes remontrances auxquelles le Bienheureux fait les mêmes réponses).

Lorsque les cinq moines se turent, le Bienheureux leur dit : « Reconnaissez-vous, moines, que jusqu'à ce jour je ne vous ai jamais parlé de cette façon ? »

« Vous n'avez jamais parlé de cette façon, Seigneur. »

« Le Tathagata, moines, est le saint, le Bouddha parfait et accompli. Prêtez l'oreille, ô moines... » (comme ci-dessus).

Et le Bienheureux put convaincre les cinq moines, et les cinq moines écoutèrent avec empressement le Bienheureux, ils prêtèrent l'oreille et s'attachèrent à bien comprendre les enseignements (qui leur étaient donnés).

(La partie suivante du premier sermon du Bouddha est appelée Fondation du royaume de la droiture ou Mise en mouvement de la Roue du Dhamma.)

Le Mahavagga poursuit :

...Et le Bienheureux dit aux moines : « Il est deux extrêmes, moines, que doivent éviter ceux qui ont renoncé au monde. Lesquels deux ? Une vie vouée aux plaisirs, consacrée aux plaisirs et aux passions, avilissante, sensuelle, grossière, sans noblesse, sans profit, et une vie employée aux mortifications, douloureuse, sans noblesse, sans profit.

C'est en évitant ces deux extrêmes, moines, que le Tathagata est arrivé à la notion du chemin qui passe au milieu, le chemin qui ouvre les yeux et l'esprit, qui mène à la sagesse, à l'apaisement, à la science, au Sambodhi (l'Illumination suprême), au Nibbana.

Quel est, moines, ce chemin milieu dont le Tathagata a acquis la notion, qui ouvre les yeux et l'esprit, qui mène à la sagesse, à l'apaisement, à la science, au Sambodhi, au Nibbana ?

C'est la noble Voie aux huit embranchements, à savoir : la vue droite, la volonté droite, le langage droit, l'action droite, l'existence droite, l'application droite, la pensée droite, la méditation droite.

Tel est, moines, le chemin milieu dont le Tathagata a acquis la notion, qui ouvre les yeux et l'esprit, qui mène à la sagesse, à l'apaisement, à la science, à l'Illumination, au Nibbana.

Voici, moines, la Vérité sublime sur la douleur, la naissance est douleur, la vieillesse est douleur, la maladie est douleur, la mort est douleur ; la présence d'objets détestés est douleur, la séparation des objets de l'affection est douleur, l'impuissance à obtenir ce qu'on désire est douleur.

En un mot les cinq agrégats qui proviennent de l'attachement sont douleur.

Voici, moines, la Vérité sublime sur l'origine de la douleur. En vérité, elle provient de ce désir (de l'existence) qui conduit de renaissance en renaissance, est accompagnée du plaisir des sens et cherche sa satisfaction tantôt ici tantôt là ; c'est-à-dire, le désir du plaisir, le désir de l'existence, le désir de la puissance.

Voici, moines, la Vérité sublime sur la suppression de la douleur. En vérité c'est l'absence de passion, la destruction complète du désir (de l'existence), le détachement, l'abandon, l'annihilation du désir, le renoncement au désir.

Voici, moines, la Vérité sublime sur la voie qui conduit à la suppression de la douleur ? En vérité c'est la noble voie aux huit embranchements, à savoir : la vue droite, la volonté droite, etc... (comme plus haut).

Voici la Vérité sublime sur la douleur. Ainsi, moines, sur toutes ces idées jusqu'alors inconnues mes yeux et mon esprit se sont ouverts, et j'ai acquis la science, l'intelligence, la sagesse et l'intuition. Cette Vérité sublime sur la douleur, il faut la comprendre. Aussi, moines, sur toutes ces idées jusqu'alors inconnues mes yeux et mon esprit se sont ouverts et j'ai acquis l'intelligence, la science, la sagesse et l'intuition. Cette vérité sublime sur la douleur, je l'ai comprise. Aussi, moines, sur toutes ces idées jusqu'alors inconnues, mes yeux et mon esprit se sont ouverts et j'ai acquis la science, la connaissance, la sagesse, l'intuition.

Voici la Vérité sublime sur l'origine de la douleur. Ainsi, moines, sur toutes ces idées jusqu'alors inconnues, mes yeux et mon esprit se sont ouverts, et j'ai acquis la science, l'intelligence, la sagesse et l'intuition. Cette Vérité sublime sur l'origine de la douleur doit être supprimée... a été supprimée par moi. Ainsi, moines, sur toutes ces idées jusqu'alors inconnues mes yeux et mon esprit se sont ouverts, et j'ai acquis la science, l'intelligence, la sagesse et l'intuition.

Voici la Vérité sublime sur la suppression de la douleur. Ainsi, moines, sur toutes ces vérités jusqu'alors inconnues, mes yeux et mon esprit se sont ouverts, et j'ai acquis la science, l'intelligence, la sagesse et l'intuition. Cette Vérité sublime sur la suppression de la douleur doit être vue face à face... a été vue face à face par moi. Ainsi, moines, sur toutes ces idées jusqu'alors inconnues, mes yeux et mon esprit se sont ouverts, et,

j'ai acquis la science, l'intelligence, la sagesse et l'intuition.

Voici la Vérité sublime sur le chemin qui conduit à la suppression de la douleur. Ainsi, moines, sur toutes ces idées jusqu'alors inconnues, mes yeux et mon esprit se sont ouverts et j'ai acquis la science, l'intelligence, la sagesse et l'intuition. Cette Vérité sublime sur le chemin qui conduit à la suppression de la douleur doit être réalisée... a été réalisée par moi. Ainsi, moines, sur ces idées jusqu'alors inconnues, mes yeux et mon esprit se sont ouverts et j'ai acquis la science, l'intelligence, la sagesse et l'intuition.

Tant que je n'ai pas possédé avec une clarté parfaite cette vraie connaissance, cette intuition des quatre Vérités sublimes ainsi que leurs trois parties et leurs douze articles, moines, j'ai compris que je n'avais pas encore atteint à l'Illumination suprême dans le monde des hommes et des dieux, les mondes de Mara et de Brahma, parmi tous les êtres, les samanas et les brahmanes, les dieux et les hommes.

Mais dès que j'ai possédé avec une clarté parfaite (comme ci-dessus)... j'ai compris, moines, que j'avais acquis l'Illumination suprême... (comme ci-dessus).

Cette connaissance et cette intuition se présentèrent à mon esprit : « Mon esprit est à jamais délivré, voici ma dernière naissance, je ne renaîtrai plus. »

Ainsi parla le Bienheureux. Les cinq moines furent ravis, et louèrent les paroles du Bienheureux. Et, dès que cette exposition fut terminée, le vénérable Kondanna acquit l'œil pur et sans tache du Dhamma (c'est-à-dire comprit que) : « Tout ce qui est sujet à la naissance est sujet à la destruction. »

Et, comme le Bienheureux faisait tourner la Roue du Dhamma les devas habitant la terre s'écrièrent : « En vérité, à Bénarès, dans le parc des gazelles Isipatana, le Bienheureux a mis en mouvement la Roue du Dhamma que ne peut arrêter ni un samana, ni un brahmane, ni un deva, ni Mara, ni Brahma, ni aucun être du monde. »

Aux cris des devas habitant la terre, les devas des quatre cieux répondirent : « En vérité, à Bénarès (comme ci-dessus). A ces cris, les devas Tavatimsa... les devas Tousita... les devas Nimmanarati... les devas Yama... les devas Paranimitavasavati... les devas du monde de Brahma répondirent : « En vérité, à Bénarès, dans le parc des gazelles Isipatana, le Bienheureux a mis en mouvement la Roue du Dhamma que ne peut arrêter ni un samana, ni un bramane, ni un deva, ni Mara, ni Brahma, ni aucun être du monde. »

Alors à ce moment, à cet instant, à cette seconde, le cri parvint au monde de Brahma, et l'ensemble des dix-mille mondes frémit, trembla, s'agita, et une lumière infinie, d'une puissance surpassant celle que peut produire le pouvoir divin des devas, se répandit sur le monde.

Et, le Bienheureux prononça solennellement cette parole : « Vraiment Kondanna a compris (annasi) ; vraiment Kondanna a compris. » Et, dès ce moment le vénérable Kondanna reçut le nom de Annatakondanna (Kondanna qui a compris la doctrine).

Et le vénérable Annatakondanna, connaissant le dhamma, ayant pénétré le dhamma, possédant le dhamma, s'abîmant dans le dhamma, sans hésitations, domptant le doute, pénétré par la révélation, n'ayant besoin de rien autre chose dans sa croyance à la Doctrine du Maître, dit alors au Bienheureux : « Daignez Seigneur faire de moi un solitaire, daignez me donner l'ordination. » « Approchez, moine », répondit le Bienheureux, « bien enseignée est la Loi ; vivez dans la sainteté pour arriver à la suppression complète de la douleur. »

C'est ainsi que ce vénérable reçut l'ordination.

Et, le Bienheureux instruisit et exhorta les autres moines par un discours relatif au dhamma. Et le vénérable Vappa et le vénérable Bhaddiya, après avoir été instruits et exhortés par ce discours relatif au dhamma, obtinrent l'œil pur et sans tache du dhamma (c'est-à-

dire comprirent que) : « Tout ce qui est sujet à la naissance est sujet à la destruction. »

Et, connaissant le dhamma, ayant pénétré le dhamma, possédant le dhamma... (comme ci-dessus), ils dirent alors au Bienheureux : « Daignez, Seigneur, faire de nous des solitaires, daignez nous donner l'ordination. » « Approchez, moines », répondit le Bienheureux, « bien enseignée est la Loi ; vivez dans la sainteté pour arriver à la suppression complète de la douleur. »

C'est ainsi que ces vénérables reçurent l'ordination.

Et, vivant des aumônes rapportées par ces moines, le Bienheureux instruisait et exhortait les autres moines par des discours relatifs au dhamma : de cette façon les six personnes vivaient des aumônes rapportées par les trois moines.

Et le vénérable Mahanama et le vénérable Assadji, après avoir reçu ces conseils et ces instructions... (comme ci-dessus pour le vénérable Vappa et le vénérable Bhaddiya). C'est ainsi que ces vénérables reçurent l'ordination.

Anattalakkhana Sutta ou Entretien sur l'impermanence du Moi.

Et le Bienheureux parla ainsi aux cinq moines : « Le corps (rupa), moines, n'est pas le moi. Si le corps, moines, était le moi, le corps ne serait pas exposé à la maladie, et l'on pourrait dire : « (Je veux) que mon corps soit ainsi, (je veux) que mon corps ne soit pas ainsi. » Mais, comme le corps n'est pas le moi, moines, il s'ensuit que le corps est sujet à la maladie, et nous ne pouvons pas dire : « (Je veux) que mon corps soit ainsi, (je veux) que mon corps ne soit pas ainsi. »

« La sensation (vedana), moines, n'est pas le moi (comme ci-dessus), la perception ou l'idée (sanna) n'est pas le moi..., les concepts ou formations (sankharas) ne

sont pas le moi... la connaissance (vinnana) n'est pas le moi... (comme ci-dessus).

« Qu'en pensez-vous, moines, le corps est-il permanent ou périssable ? »

« Il est périssable, seigneur. »

« Et ce qui est périssable cause-t-il de la joie ou de la douleur ? »

« Cela cause de la douleur. »

« Et de ce qui est périssable, de ce qui cause de la douleur, de ce qui est sujet au changement, est-il possible de dire : Cela est mien, je suis cela, cela est mon Moi ? »

« C'est impossible, seigneur. »

(Le même dialogue se reproduit au sujet des sensations, des idées, des concepts ou formations et de la connaissance)...

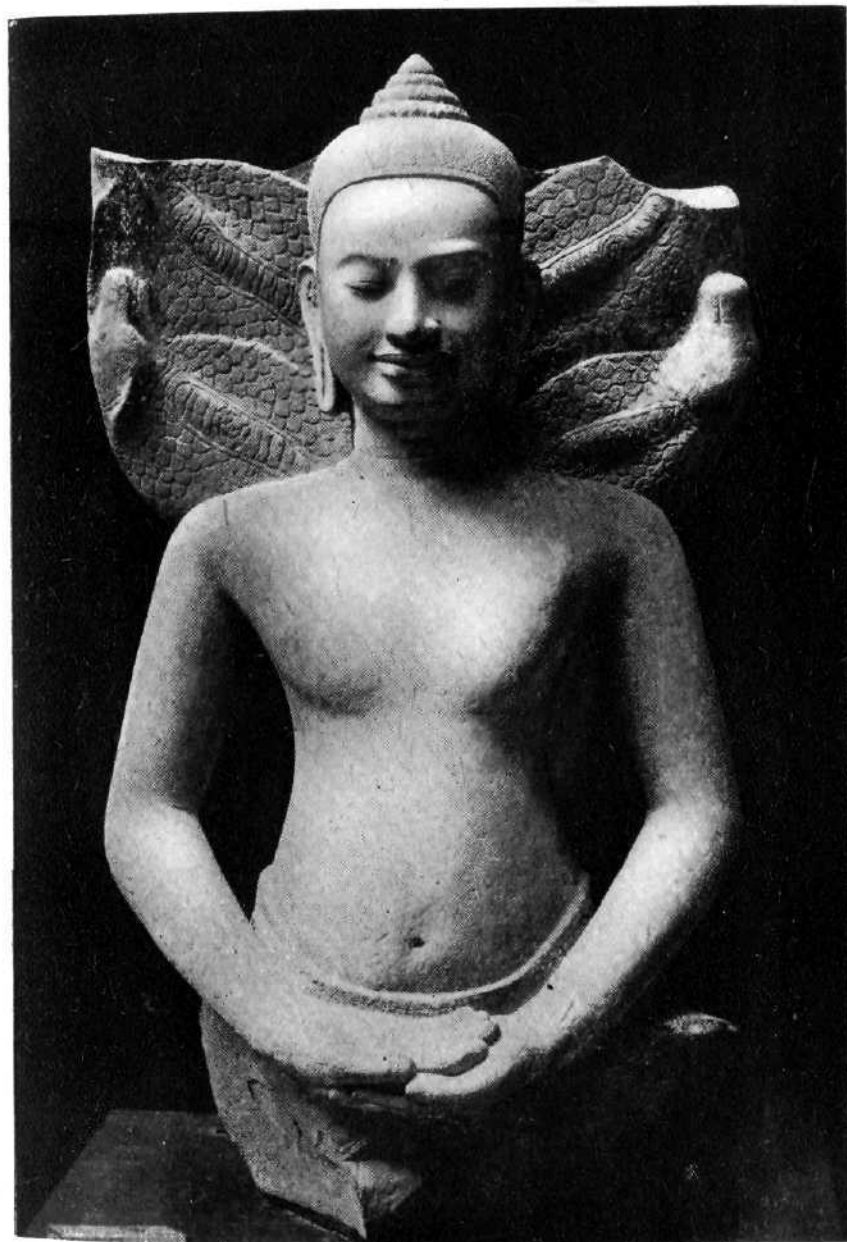
« Ainsi donc, moines, en ce qui concerne le corps, quoi qu'il en ait été, quoi qu'il en soit, quoi qu'il en advienne, que ce soit en nous ou dans le monde extérieur, que ce soit fort ou faible, haut ou bas, éloigné ou proche, tout ce corps n'est pas mien, je ne le suis pas, il n'est pas mon Moi ; telle est la vérité perçue par celui qui possède la vraie science. »

(Même conclusion pour les sensations, les idées, les concepts ou formations et la connaissance.)

« Celui qui voit ainsi, moines, le disciple sage et noble, éprouve de la répulsion pour (1) le corps, pour les sensations, pour l'idée, pour les concepts, pour la connaissance. Cette répulsion l'affranchit des passions, affranchi des passions il est délivré, étant délivré il acquiert la connaissance : « Je suis délivré » ; et il comprend qu'il

(1) J'ai traduit le pali nibbindati par se détourner ; ce sens est sanctionné par le dictionnaire pali-anglais de la société des Etudes palies. Et cependant Rhys Davids et Oldenberg traduisent nibbindati par : être dégoûté de, et Warren par : éprouver de l'aversion pour.

Puisque le bouddhiste cherche à arriver à l'indifférence vis-à-vis du dégoût et de l'aversion, j'ai choisi un mot qui me paraît plus en harmonie avec cet état d'esprit. Peut-être pourrait-on traduire se délivrer, échapper. Nibbindati dérive de nir (dehors, au loin) et de vindati (trouver, connaître). (Cf. Dictionnaire pali-anglais de la Société des Etudes palies ou Vocabulaire d'Andersen).



BOUDDHA SUR LE NAGA
Art khmer (Musée Guimet).



LA SOUMISSION DE L'ÉLÉPHANT FURIEUX
Amaravati (Inde). Bas-relief marbre.

Cliché Goloubov.

n'y aura plus pour lui de naissance ultérieure, qu'il est entré dans la vie de sainteté, que le devoir est accompli, qu'il n'y a plus pour lui de vie en ce monde. »

Ainsi parla le Bienheureux. Les cinq moines furent ravis et louèrent les paroles du Bienheureux. Et dès que cette exposition fut terminée, l'esprit de chacun des moines fut détaché du monde et délivré des corruptions (du péché).

A ce moment, il y eut dans le monde six arhats (personnes qui sous le rapport des connaissances sont parvenues au degré le plus élevé parmi les religieux).

Fin de la première partie du récit.

VII

HISTOIRE DE YASA

A cette époque vivait à Bénarès un jeune homme de bonne famille nommé Yasa qui, fils d'un bourgeois notable, menait une vie de plaisirs. Il possédait trois palais : un pour l'hiver, un pour l'été et un pour la saison des pluies. Il passait dans ce dernier les quatre mois pluvieux, au milieu des chanteuses, et n'en sortait jamais. Certain jour qu'il s'était livré aux plaisirs des sens, Yasa s'endormit plus tôt que d'habitude, et, peu après, les femmes s'endormirent à leur tour, éclairées... par une lampe à huile qui brûlait toute la nuit.

Et Yasa, le fils de famille, se réveilla plus tôt que d'habitude ; et vit les femmes endormies : l'une avait son luth appuyé contre l'aisselle ; l'autre, un tambourin appuyé contre le cou ; une autre avait un tambour contre l'aisselle ; une autre encore avait les cheveux défaits ; une autre, la bouche dégouttante de salive ; toutes parlaient indistinctement dans leur sommeil. On se serait cru au milieu d'un cimetière. A cette vue, Yasa comprit les maux (de la vie) ; il éprouva du dégoût et poussa cette exclamation : « Hélas, quelle misère ! Hélas, quel malheur ! »

Et Yasa, le fils de famille, chaussa ses sandales dorées et se dirigea vers la porte de sa demeure.

Des êtres n'appartenant pas à l'espèce humaine ouvrirent la porte, de sorte que nul être humain ne put empêcher Yasa de renoncer au monde pour mener la vie errante des religieux. Et Yasa se rendit au parc des gazelles Isipatana.

A ce moment, le Bienheureux, qui s'était levé pendant la nuit, se promenait à l'aube au grand air. Et le Bienheureux vit de loin arriver Yasa, le fils de famille. Et quand il l'eut aperçu, il quitta l'endroit où il se promenait et s'assit sur un siège disposé (d'avance). Et Yasa, pendant qu'il se dirigeait vers le Bienheureux, poussait cette exclamation : « Hélas, quelle misère ! Hélas, quel malheur ! ». Et le Bienheureux dit à Yasa : « La misère n'existe pas, Yasa, le malheur n'existe pas. Venez, Yasa : asseyez-vous. Je vais vous enseigner le dhamma. »

Et Yasa, le fils de famille, entendant dire que la misère n'existait pas et que le malheur n'existait pas, fut rempli de bonheur et de joie ; et il retira ses sandales dorées (1) et s'avança vers le Bienheureux : Après s'être approché et avoir salué respectueusement le Bienheureux, il s'assit près de lui. Et lorsque Yasa fut assis, le Bienheureux lui donna l'enseignement graduel, c'est-à-dire qu'il l'entretint sur la charité, la moralité, les récompenses célestes ; lui montra la misère, la vanité et la souillure des plaisirs et le bonheur que procure le renoncement aux désirs.

Quand le Bienheureux reconnut que l'esprit de Yasa était préparé, bien disposé, libre de toute entrave, élevé et tourné vers lui, il lui prêcha l'enseignement spécial aux Bouddhas, à savoir : la douleur, la cause de la douleur, la suppression de la douleur, la voie (qui conduit à la suppression de la douleur). De même qu'une étoffe propre et sans taches prend bien la teinture, de même Yasa obtint l'œil (la vue) du dhamma (c'est-à-dire qu'il

(1) Dans la version tibétaine, il traverse un cours d'eau. Cf. Rockhill's, *Life of the Buddha*, p. 38.

comprit que) « Tout ce qui est sujet à la naissance est sujet à la destruction. »

Alors, n'ayant pas trouvé Yasa dans son palais, la mère de Yasa se rendit auprès du maître de maison, son mari, et, après s'être approchée du maître de maison elle lui dit : « Votre fils Yasa, maître de maison, a disparu. » Alors le maître de maison envoya des courriers à cheval dans toutes les directions, et de sa personne se rendit au parc des gazelles Isipatana. Alors, le maître de maison vit sur le sol les empreintes laissées par les sandales dorées, et, lorsqu'il les eut vues, il les suivit jusqu'au bout.

Et le Bienheureux aperçut de loin le maître de la maison qui arrivait. A sa vue le Bienheureux pensa : « Si j'usais de mon pouvoir surnaturel pour que, une fois arrivé ici, le maître de maison ne voie pas Yasa qui s'y trouve également ? » Et le Bienheureux exerça son pouvoir surnaturel.

Et le maître de maison vint trouver le Bienheureux, et après s'être approché du Bienheureux, il lui dit : « Veuillez me dire, Seigneur, si le Bienheureux a vu ici Yasa, le fils de famille ? »

« Eh bien, Maître de maison, asseyez-vous. Peut-être qu'en vous asseyant ici vous verrez Yasa, le fils de famille, qui s'y trouve également. »

Et le maître de maison, pensant : « Certainement, en m'asseyant ici, je verrai Yasa qui s'y trouve également », éprouva joie et bonheur, et après avoir salué respectueusement le Bienheureux, il s'assit près de lui.

Lorsque le maître de maison fut assis près de lui, le Bienheureux lui donna l'enseignement graduel, c'est-à-dire qu'il l'instruisit sur la charité, sur la morale, sur les récompenses célestes, sur la misère, la vanité et la souillure des désirs et sur le bonheur que procure le renoncement aux désirs.

Et le maître de maison, connaissant le dhamma, pénétré du dhamma, possédant le dhamma, s'abîmant dans le dhamma, domptant le doute, sans hésitation, pénétré

par la révélation, n'ayant besoin de rien autre chose dans sa croyance au dhamma du maître, parla ainsi au Bienheureux : « Gloire à vous, Seigneur, Gloire à vous, Seigneur. De même que l'on redresse ce qui a été renversé, que l'on dévoile ce qui a été caché, que l'on indique le chemin à celui qui l'a perdu ou que l'on apporte une lampe dans les ténèbres pour que ceux qui ont des yeux puissent voir les objets visibles, de même le Bienheureux a enseigné le dhamma de plusieurs manières. Je mets mon recours, Seigneur, dans le Bienheureux, dans la Loi, dans la Communauté des moines. Daigne le Bienheureux me recevoir à partir d'aujourd'hui et jusqu'à la fin de mes jours, comme un fidèle laïque, moi qui ai mis mon recours en lui. »

Il fut le premier fidèle laïque de ce monde sous la triple invocation (Bouddha, Dhamma, Sangha).

Et Yasa, le fils de famille, pendant que son père recevait les enseignements (du Bouddha), méditait sur la science acquise et comprise par son esprit. Et son esprit fut délivré de l'attachement au monde et affranchi des corruptions du péché.

Alors le Bienheureux pensa : « Yasa, le fils de famille, pendant que son père recevait mes enseignements a médité sur la science acquise et comprise par son esprit, et son esprit a été délivré de l'attachement au monde et affranchi des corruptions du péché. Il est impossible que Yasa, le fils de famille, retourne dans le monde et se livre aux plaisirs comme il le faisait auparavant quand il vivait chez lui. Si je mets fin aux effets de mon pouvoir surnaturel ? » Et le Bienheureux mit fin aux effets de son pouvoir surnaturel.

Alors, le maître de maison vit Yasa assis (près de lui). A cette vue, il dit à Yasa : « Yasa, mon fils, ta mère est dans la peine et l'affliction : rends-lui la vie. »

Alors, Yasa regarda le Bienheureux. Et le Bienheureux dit au maître de maison : « Quelle est donc votre idée ? Croyez-vous que Yasa n'a qu'une connaissance et une intelligence du dhamma aussi imparfaites que

les vôtres ou bien qu'il a médité sur la science acquise et comprise par son esprit, et que son esprit a été délivré de l'attachement au monde et affranchi des corruptions du péché ? » Serait-il possible que Yasa retournât dans le monde et se livrât aux plaisirs comme il le faisait auparavant quand il vivait chez lui ? »

« Non, Seigneur. »

« Yasa, le fils de famille, a acquis, comme vous-même, une connaissance et une intelligence imparfaites de la Loi. Mais quand il a médité sur la science acquise et comprise par son esprit, son esprit a été libéré de l'attachement au monde et affranchi des corruptions du péché. Il est impossible, maître de maison, que Yasa retourne dans le monde et se livre aux plaisirs comme il le faisait auparavant quand il vivait chez lui. »

« C'est un grand avantage, Seigneur, pour Yasa ; c'est une haute félicité, Seigneur, pour Yasa, que l'esprit de Yasa soit libéré de l'attachement au monde et affranchi des corruptions. Daigne, seigneur, le Bienheureux, consentir à venir avec Yasa comme suivant prendre demain son repas avec moi ? »

Le Bienheureux témoigna son consentement par son silence. Alors, le maître de maison, ayant compris que le Bienheureux acceptait son invitation, se leva de son siège, salua respectueusement le Bienheureux, puis, après avoir tourné autour de lui en le laissant à sa droite, il s'éloigna.

Et, Yasa, peu après le départ du maître de maison, dit au Bienheureux : « Daigne mon maître, le Bienheureux, me recevoir comme solitaire, et me donner l'ordination ! »

« Approchez, moine », dit le Bienheureux, « bien enseignée est la Loi : menez une vie de sainteté pour mettre un terme à la douleur. »

C'est ainsi que ce vénérable reçut l'ordination Oupasampada.

Il y eut alors sept arhats dans le monde.

Fin de l'histoire du renoncement au monac de Yasa.

VIII

LES PREMIÈRES ZÉLATRICES

Et, dans la matinée, le Bienheureux ayant revêtu ses robes, prit son vase à aumônes, son manteau, et accompagné du vénérable Yasa comme suivant, se rendit à la demeure du maître de maison. Une fois arrivé, il s'assit sur un siège qui lui avait été préparé. Alors la mère, et celle qui avait été l'épouse du vénérable Yasa, se dirigèrent vers le Bienheureux et, quand elles furent près de lui, elles saluèrent respectueusement le Bienheureux et s'assirent à ses côtés.

Alors, le Bienheureux leur donna l'enseignement graduel, c'est-à-dire qu'il les entretint sur la charité, etc. (comme au chapitre VII) ; alors, pendant qu'elles étaient assises, elles obtinrent l'œil pur et sans tache du dhamma (c'est-à-dire la notion) : Tout ce qui est sujet à la naissance est sujet à la destruction.

Et, connaissant le dhamma, pénétrées du dhamma, possédant le dhamma, s'abîmant dans le dhamma, domptant le doute, sans hésitations, pénétrées par la révélation, n'ayant besoin de rien autre chose dans leur croyance au dhamma du Maître, elles parlèrent ainsi au Bienheureux : « Gloire à vous, Seigneur, Gloire à vous, Seigneur. De même que l'on redresse ce qui a été renversé, ou que l'on révèle ce qui a été caché, ou que l'on indique la route à celui qui l'avait perdue, ou que dans les ténèbres on apporte une lampe pour que ceux qui ont des yeux puissent voir les choses visibles, de même le Bienheureux a enseigné le dhamma de diverses manières. Nous nous réfugions, Seigneur, dans le Bienheureux, dans le dhamma, dans la Communauté des moines. Daigne le Bienheureux nous recevoir à partir d'aujourd'hui jusqu'à la fin de nos jours, comme fidèles, nous qui nous réfugions auprès de lui. »

Ces femmes furent dans le monde les premières zéla-

trices sous la triple invocation (Bouddha, Dhamma, Samgha).

Et la mère et le père et celle qui avait été la femme du vénérable Yasa servirent de leurs mains et offrirent des aliments délicats, tendres et durs, au Bienheureux et au vénérable Yasa ; et quand le Bienheureux eut terminé son repas, et eut lavé son vase (à aumônes) et ses mains, ils s'assirent près de lui. Alors, le Bienheureux instruisit, exhorta, encouragea et réjouit, par un sermon religieux, la mère, le père et celle qui avait été la femme du vénérable Yasa. Puis, il se leva de son siège et se retira.

IX

NOUVELLES ORDINATIONS ET OBTENTION DU
DEGRÉ D'ARHAT

A cette époque, quatre laïques, amis du vénérable Yasa et qui appartenaient à des familles de bourgeois notables de Bénarès et à des familles de la caste suivante, nommés Vimala, Soubahou, Pounnadj et Gavampati, entendirent rapporter : « Yasa, le fils de famille, a rasé ses cheveux et sa barbe, revêtu les robes jaunes, renoncé au monde et adopté la vie errante des religieux. » Quand ils eurent appris cette nouvelle, ils se dirent : « Sûrement, ce ne peuvent être une loi et une règle ordinaires, ce ne peut être un renoncement au monde ordinaire qui ont poussé Yasa, le fils de famille, à couper ses cheveux, sa barbe, à revêtir les robes jaunes, à renoncer au monde et à adopter la vie errante des religieux. »

Tous quatre se rendirent à l'endroit où se trouvait Yasa ; après s'être approchés de lui et avoir salué respectueusement le vénérable Yasa, ils se tinrent debout à ses côtés. Et le vénérable Yasa se rendit avec ses quatre amis laïques à l'endroit où se trouvait le Bienheureux. Quand il fut près du Bienheureux et après l'avoir salué respectueusement, il s'assit à ses côtés. Dans cette position, le vénérable Yasa dit au Bienheureux : « Seigneur,

voici quatre de mes amis laïques appartenant à des familles de bourgeois notables de Bénarès et à des familles de la caste suivante : ils se nomment Vimala, Soubahou, Pounnadji et Gavampati. Daigne le Bienheureux exhorter et instruire ces quatre amis. »

Alors, le Bienheureux leur donna l'enseignement graduel, c'est-à-dire qu'il les entretient sur la charité... (comme précédemment).

Il y eut alors onze arhats dans le monde.

Ici finit l'histoire de l'ordination des quatre laïques.

X

Bientôt cinquante laïques, amis du vénérable Yasa, appartenant aux familles éminentes du pays... (comme ci-dessus).

Pendant qu'ils écoutaient les exhortations et les instructions données par le Bienheureux dans un sermon sur le dhamma, leurs esprits furent délivrés de l'attachement au monde et affranchis des corruptions.

Il y eut alors soixante et un arhats dans le monde.

XI

PREMIERS MISSIONNAIRES ET HISTOIRE DE MARA

Et le Bienheureux dit aux moines : « Je suis délivré, moines, de toutes les chaînes humaines et divines. Vous aussi, ô moines, vous êtes délivrés de toutes les chaînes humaines et divines. Allez, moines, partez pour le salut de beaucoup, pour le bonheur de beaucoup, dans votre compassion pour le monde, pour le bien, pour le salut et pour le bonheur des dieux et des hommes. Ne suivez pas à deux le même chemin. Prêchez, moines, la doctrine qui est fortunée en son commencement, fortunée en son milieu, fortunée en sa fin, dans son esprit et dans sa

lettre ; prêchez la vie de sainteté pure, parfaite, exemplaire. Il est des êtres dont les yeux de l'esprit sont couverts d'une taie légère, mais, si le dhamma ne leur est pas enseigné, ils ne peuvent arriver au salut. Ils comprendront le dhamma. Et, j'irai, moines, à Ourouvela, au bourg du chef d'armée, pour enseigner le dhamma. »

Et, Mara, le Malin, se rendit à l'endroit où était le Bienheureux, et s'étant approché, il adressa au Bienheureux la stance suivante : « Tu es attaché par toutes les chaînes divines et humaines ; tu es attaché par des chaînes solides. Tu ne te délivreras pas de moi, ô Solitaire. »

Le Bouddha répondit : « Je suis délivré de toutes les chaînes divines et humaines. Je suis délivré des chaînes solides. Tu es vaincue, ô Mort. »

(Mara dit) : « La chaîne qui traverse les airs, qui enchaîne l'esprit est la chaîne dont je t'enchaînerai. Tu ne te délivreras pas de moi, ô Solitaire. »

(Le Bouddha répliqua) : « Quelque attrait qu'exercent sur les sens, la forme, le son, l'odeur, le goût ou le contact, j'ai détruit en moi tout désir. Tu es vaincue, O Mort. »

Alors Mara, le Malin, comprit : « Le Bienheureux me connaît, le Bienfaiteur me connaît. » Et, abattu et découragé il disparut.

Ici finit l'histoire de Mara.

XII

ORDINATION DU TRIPLE REFUGE

En ce temps-là les moines amenaient de toutes parts (au Bouddha) des personnes désirant renoncer au monde et recevoir l'ordination, et se disaient : « Le Bienheureux leur confèrera l'ordination inférieure et l'ordination supérieure. » Mais les moines étaient fatigués (par le voyage) ainsi que ceux qui désiraient recevoir l'ordination. Et, tandis que le Bienheureux méditait

dans sa solitude, la considération suivante se présenta à son esprit : « Les moines m'amènent de toutes parts des personnes désirant renoncer au monde et recevoir l'ordination en se disant : « Le Bienheureux leur confèrera l'une ou l'autre ordination. » Et, maintenant les moines et ceux qui désirent recevoir l'ordination sont fatigués par ces longs voyages. Si j'accordais aux moines une autorisation conçue en ces termes : « Désormais, moines, conférez vous-mêmes dans toutes les régions les ordinations inférieure et supérieure. »

Et le Bienheureux, étant sorti de sa retraite dans la soirée pour donner suite à son dessein, et ayant fait à cette occasion un discours religieux, dit aux moines :

« Tandis que, solitaire, je méditais dans la retraite, moines, la considération suivante s'est présentée à mon esprit : « Si j'accordais aux moines... (comme ci-dessus). »

« Je vous accorde cette permission, moines. Désormais, conférez vous-mêmes, dans les différentes régions, les deux ordinations inférieure et supérieure (à ceux qui désirent les recevoir). Et vous les leur confèrerez, moines, de la manière suivante : Que celui (qui désire recevoir l'ordination) d'abord rase sa chevelure et sa barbe, revête les trois robes jaunes, ajuste la robe extérieure de façon à la rejeter sur l'une des épaules, salue les pieds du moine (avec la tête), et s'asseye les jambes repliées ; puis, qu'il joigne les mains et vous dise : « Je me réfugie auprès du Bouddha, je me réfugie dans le Dhamma (la Loi), je me réfugie dans le Sangha (la Communauté des moines) », et qu'il répète cette formule une seconde puis une troisième fois.

J'ordonne, moines, que le renoncement au monde soit exprimé et l'ordination conférée par cette déclaration trois fois répétée. »

Fin du récit de l'ordination par la triple déclaration du refuge.

XIII

LE BOUDDHA SE DÉCLARE DÉLIVRÉ DES CHAINES

Et le Bienheureux, après s'être installé dans la résidence qu'il avait choisie pour la saison des pluies, dit aux moines : « C'est par une méditation soutenue, moines, par des efforts soutenus que j'ai obtenu la Délivrance suprême, que j'ai réalisé la Délivrance suprême. Obtenez, moines, la Délivrance suprême, réalisez la Délivrance suprême par une méditation soutenue et par des efforts soutenus. »

Et, Mara, le méchant, se rendit à l'endroit où était le Bienheureux, et quand il se fut approché, il adressa au Bienheureux la stance suivante : « Tu es attaché par les chaînes de Mara, humaines et divines. Tu es attaché par des chaînes solides. Tu ne te délivreras pas de moi, Solitaire. »

(Le Bouddha répliqua) : « Je suis délivré des chaînes de Mara, humaines et divines. Je suis délivré des chaînes solides. Tu es vaincue, ô Mort. »

Alors, Mara, le Malin, se dit : « Le Bienheureux me connaît, le Bienheureux me connaît. » Et abattu et découragé il disparut.

XIV

HISTOIRE DES TRENTE RICHES COMPAGNONS

Et le Bienheureux, après avoir séjourné à Bénarès autant qu'il lui avait plu, partit pour Ourouvela. Et le Bienheureux quitta la route et se dirigea vers un bosquet. Dès qu'il y fut arrivé, il y entra et s'assit au pied d'un arbre. Au même moment, une bande de trente amis, jeunes gens fortunés, se divertissaient dans le même bosquet avec leurs femmes. L'un d'eux n'ayant pas de femme, on lui avait procuré une courtisane. Alors, tan-

dis que, tout entiers à leur divertissement, ils ne s'occupaient pas d'autre chose, la courtisane s'empara d'objets qui leur appartenaient et s'enfuit.

Alors, ces compagnons, pour rendre service à leur ami, se mirent à la recherche de la femme ; et, en parcourant le bosquet, ils virent le Bienheureux assis au pied d'un arbre. A cette vue, ils se rendirent à l'endroit où était le Bienheureux ; et quand ils se furent approchés, ils dirent au Bienheureux : « Seigneur, le Bienheureux n'a-t-il pas vu passer une femme ? »

« En quoi, jeunes gens, cette femme vous intéresse-t-elle ? »

« Nous nous divertissions, Seigneur, dans ce bosquet, trente amis, jeunes gens fortunés avec nos femmes. L'un de nous n'ayant pas de femme, nous lui avions procuré une courtisane. Alors, Seigneur, tandis que, tout entiers à notre divertissement, nous ne nous occupions pas d'autre chose, la courtisane s'est emparée d'objets qui nous appartenaient et s'est enfuie. C'est pourquoi, Seigneur, pour rendre service à notre ami, nous recherchons tous cette femme et parcourons le bosquet. »

« Mais, qu'en pensez-vous, jeunes gens ? Quel est le plus avantageux pour vous ? Est-ce de vous livrer à la recherche de la femme, ou à la recherche de votre Moi (1) ? »

« Ce qu'il y aurait, Seigneur, de plus avantageux pour nous serait d'aller à la recherche de notre Moi. »

« S'il en est ainsi, jeunes gens, asseyez-vous ; je vous enseignerai le dhamma. » Et les jeunes compagnons fortunés répondirent : « Oui, Seigneur », et ils saluèrent respectueusement le Bienheureux et s'assirent près de lui.

Alors, le Bienheureux leur enseigna le dhamma (comme précédemment aux chapitres VIII ou IX).

Et, connaissant le dhamma, pénétrés du dhamma...

(1) Attānam gaveseyyātha. Dans l'Inde, Moi signifie aussi esprit et âme.

(comme précédemment au chapitre IX jusqu'à :) c'est ainsi que ces vénérables reçurent l'ordination.

*Ici prend fin l'histoire des trente riches compagnons.
Fin de la seconde partie du récit.*

XV

POUVOIR MAGIQUE ET DJATILAS (1)

Et, le Bienheureux, voyageant par étapes, arriva à Ourouvela. En ce temps-là demeuraient à Ourouvela trois Djatilas : Ourouvela Kassapa, Nadi Kassapa (Kassapa de la rivière Nerandjara) et Gaya Kassapa (Kassapa du village de Gaya). Parmi ceux-ci, le Djatila Ourouvela Kassapa était le chef, le guide, la tête, le premier et le plus noble de cinq cents Djatila ; Nadi Kassapa était le chef, le guide, la tête, le premier et le plus noble de trois cents Djatilas ; Gaya Kassapa était le chef, le guide, la tête, le premier et le plus noble de deux cents Djatilas.

Près de la rivière Nerandjara, le Bienheureux dit au Djatila Ourouvela Kassapa : « Si cela ne vous déplaît pas, Kassapa, je passerai la nuit auprès de votre foyer. »

« Cela ne me plaît guère, grand solitaire. Il y a là un farouche roi des serpents, doué de pouvoir magique, un serpent terriblement venimeux ; je crains qu'il ne vous fasse du mal. »

« Il ne me fera pas de mal : donnez-moi, Kassapa, une place près de votre foyer. »

Avec le consentement de Kassapa entra sans crainte celui qui avait surmonté toute crainte. Lorsqu'il vit entrer le Sage, le chef des serpents irrité lança un nuage de fumée. Alors, le chef des hommes, tranquille et heureux, lança également un nuage de fumée. Incapable de maîtriser sa rage, le chef des serpents lança des flammes

(1) Dans ce chapitre la même histoire est présentée sous deux formes, un peu différentes. J'ai omis la première :... 2-5.

brûlantes. Alors le chef des hommes (1), le maître suprême de l'élément du feu, lança également des flammes. Tandis que tous les deux étaient environnés de flammes, les Djatila les regardaient. « Certes », pensaient-ils, « le Bienheureux a une belle attitude, mais le Naga va lui faire du mal. »

Et, lorsque la nuit se fut écoulée, les flammes du naga étaient éteintes, mais les flammes aux multiples couleurs de celui qui était doué du pouvoir surnaturel brûlaient encore. Noires, bleues, rouges, roses, jaunes, blanches comme le cristal, des flammes apparaissaient sur le corps du (représentant de la tribu) des Angirasa (2). Ayant mis le chef des serpents dans son vase à aumônes, il le montra au brahmane (et dit) : « Voyez-vous le naga, Kassapa ; son feu a été vaincu par mon feu. »

Et, le Djatila Ourouvela Kassapa, éprouvant une grande confiance pour le Bienheureux à la suite de ce prodige, dit au Bienheureux : « Restez avec moi, grand solitaire, j'assurerai chaque jour votre subsistance. »

Fin du premier prodige.

XVI

(suite)

Et le Bienheureux se trouvait dans un bosquet près de l'ermitage du Djatila Ourouvela Kassapa. Et par une nuit splendide, les devas des quatre cieux, illuminant de l'éclat de leurs corps tout le bosquet, vinrent à l'endroit où était le Bienheureux ; après s'être approchés et avoir salué respectueusement le Bienheureux, ils se tinrent aux quatre points cardinaux tels de grands flambeaux.

Et quand la nuit se fut écoulée, le Djatila Ourouvela Kassapa se rendit à l'endroit où était le Bienheureux ;

(1) Manussanāgo signifie le serpent des hommes, mais aussi l'éléphant des hommes.

(2) Les Gotamas appartenaient, d'après la tradition védique, à la tribu Angirasa.

et quand il se fut approché il dit au Bienheureux. « C'est le moment, grand samana, le repas est prêt. Qui étaient-ils, grand samana (1), ceux qui sont venus par cette nuit splendide, illuminant de l'éclat de leurs corps le bosquet tout entier, à l'endroit où vous étiez, et qui, après s'être approchés et vous avoir salué respectueusement, se sont tenus aux quatre points cardinaux tels de grands flambeaux ? »

« C'étaient les devas des quatre cieux, Kassapa, qui venaient écouter mes enseignements. »

Alors, le Djatila Ourouvela Kassapa pensa : « Vraiment le grand samana possède un pouvoir surnaturel supérieur et un grand talent, puisque les devas des quatre cieux viennent écouter ses enseignements. Il n'a toutefois pas acquis les mérites que je possède (2). »

Et, le Bienheureux prit le repas offert par le Djatila Ourouvela Kassapa et continua à demeurer dans le même bosquet.

Fin du second prodige.

(Les chapitres XVII et XVIII contiennent exposés dans les mêmes termes le récit de l'apparition de Sakka, roi des devas, et de celle de Brahma Sahampati.)

XIX

(suite)

En ce temps-là, le moment du grand sacrifice que le Djatila Ourouvela Kassapa avait coutume de célébrer approchait, et toutes les populations d'Anga et de Magadha qui désiraient assister à ce sacrifice apportaient offrandes en grand nombre. Alors, le Djatila Ourouvela pensa : « Mon grand sacrifice va avoir lieu et toutes les populations d'Anga et de Magadha vont m'apporter des offrandes en grand nombre. Si le grand samana accomplit

(1) Prononcez sāmānā = solitaire.

(2) Traduction littérale : Il n'est pas un arhat comme moi, c'est-à-dire digne de recevoir des offrandes en rapport avec ses mérites.

un prodige devant cette grande foule, le profit et l'honneur qu'il en retirera diminueront les miens. Oh, si le grand samana ne venait pas ici demain. »

Alors, le Bienheureux, ayant compris grâce au pouvoir de son esprit la réflexion du Djatila Ourouvela Kassapa, se rendit à Outtarakourou. Après avoir mendié en cet endroit, il emporta les aliments (qu'il avait recueillis) au lac Anotta, prit son repas en cet endroit et s'y reposa durant la chaleur du jour.

Et lorsque la nuit se fut écoulée, le Djatila Ourouvela Kassapa se rendit à l'endroit où était le Bienheureux, et, après s'être approché, il dit au Bienheureux : « C'est le moment, grand samana, le repas est prêt. Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier, grand samana ? Nous avons pensé à vous et nous sommes demandé : « Pourquoi le grand samana ne vient-il pas ? » et votre part de nourriture vous attendait. »

(Le Bouddha répondit :) « N'avez-vous pas pensé, Kassapa : Mon grand sacrifice va avoir lieu... (comme ci-dessus jusqu'à :) Oh, si le grand samana ne venait pas ici demain. »

« Alors, j'ai compris, Kassapa, grâce au pouvoir de mon esprit, la réflexion qui était venue à votre esprit et je me suis rendu à Outtarakourou ; après avoir mendié en cet endroit, j'ai emporté les aliments recueillis au lac Anotta, où j'ai pris mon repas et me suis reposé pendant la chaleur du jour. »

Alors, le Djatila Ourouvela Kassapa pensa : « Vraiment, le grand samana possède un pouvoir surnaturel supérieur et un grand talent puisqu'il comprend par la puissance de son esprit les pensées des autres. Il n'a toutefois pas acquis les mérites que je possède. »

Et le Bienheureux mangea les aliments offerts par le Djatila Ourouvela Kassapa et demeura dans le même bosquet.

Fin du cinquième prodige.

XX

(suite)

En ce temps-là, le Bienheureux avait ramassé sur un tas d'ordures des guenilles (dont il voulait faire une robe). Alors le Bienheureux pensa : « Où vais-je laver ces guenilles ? Alors, Sakka, roi des devas, comprenant la pensée qui était venue à l'esprit du Bienheureux, creusa de sa main un bassin et dit au Bienheureux : « Seigneur, daigne le Bienheureux laver ici ses guenilles. »

Et le Bienheureux pensa : « Sur quoi vais-je frotter ces guenilles ? » Alors Sakka, roi des devas, comprenant la pensée qui était venue à l'esprit du Bienheureux, plaça là une grande pierre et dit : « Seigneur, daigne le Bienheureux frotter ses guenilles sur cette pierre. »

(Le Bienheureux fut aidé, dans cette circonstance, de plusieurs façons analogues qu'il raconte à Kassapa.)

Alors, le Djatila Ourouvela Kassapa pensa : « Vraiment le grand samana possède un pouvoir surnaturel supérieur et un grand talent puisque Sakka, roi des devas, apporte son concours. Il n'a, toutefois, pas acquis les mérites que je possède. »

Et le Bienheureux mangea la nourriture offerte par le Djatila Ourouvela Kassapa et continua à demeurer dans le même bosquet.

Et lorsque la nuit fut écoulée, le Djatila Ourouvela Kassapa se rendit à l'endroit où était le Bienheureux et s'étant approché, il annonça au Bienheureux que le moment (du repas) était arrivé en disant : « C'est le moment, grand samana, le repas est prêt. »

(Le Bouddha répondit) « Allez, Kassapa, je vous suis ». Après avoir renvoyé le Djatila Ourouvela Kassapa il alla cueillir le fruit d'un pommier rose. Puis, arrivé avant Kassapa (à sa demeure), il s'assit dans la pièce où était entretenu le feu (sacré) de Kassapa.

Alors, quand le Djatila Ourouvela Kassapa (arriva et)

vit le Bienheureux assis dans la pièce où était le feu, il dit au Bienheureux : « Par quel chemin êtes-vous venu, grand samana ? Je suis parti avant vous, vous êtes arrivé avant moi et vous voilà assis dans la pièce où est le feu. »

« Après vous avoir renvoyé, Kassapa, je suis allé cueillir un fruit de pommier rose, puis je suis arrivé (ici) avant vous et me suis assis dans la pièce où est le feu. Voici le fruit (appelé) djambou, il est beau, parfumé et plein de saveur : mangez-le si vous le désirez. »

« Eh ! grand samana, vous seul êtes digne de le manger ; mangez-le donc. »

Et le Djalila Ourouvela Kassapa pensa : « Vraiment, le grand samana possède un pouvoir surnaturel supérieur et un grand talent puisqu'il peut, après m'avoir fait partir avant lui, aller cueillir un fruit là-bas, puis arriver ici avant moi et s'asseoir dans la pièce où est le feu. Il n'a toutefois pas acquis les mérites que je possède. »

Et le Bienheureux mangea la nourriture qui lui était offerte.

Et quand la nuit se fut écoulée, (comme ci-dessus). Ayant renvoyé le Djalila Ourouvela Kassapa, le Bienheureux alla cueillir le fruit d'un manguier qui croissait près du pommier-rose (comme ci-dessus)... d'un myrobolam jaune... Il se rendit ensuite dans le monde voisin et y cueillit une fleur de paricchattaka ; puis, arrivé avant Kassapa, il s'assit dans la pièce où était le feu. Alors quand le Djalila Kassapa vit... (comme ci-dessus)...

En ce temps-là, un jour que les Djalilas voulaient préparer les feux sacrés, ils n'arrivaient pas à fendre le bois. Les Djalilas pensaient : « C'est sans doute le pouvoir surnaturel du grand samana qui nous empêche de fendre le bois. » Alors, le Bienheureux dit au Djalila Ourouvela Kassapa : « Faut-il fendre le bois, Kassapa ? »

« Faites qu'il soit fendu, grand samana. »

Et en un instant les cinq cents morceaux de bois furent fendus. Et le Djalila Ourouvela Kassapa pensa :

« Vraiment... puisque le bois à brûler se fend de lui-même (sur l'ordre du Bienheureux). Il n'a, toutefois pas acquis les mérites que je possède. »

En ce temps-là, les Djalilas désirant préparer les feux sacrés ne parvenaient pas à les allumer... (comme dans l'histoire précédente.)

En ce temps-là, les Djalilas ayant allumé les feux sacrés ne parvenaient pas à les éteindre (comme ci-dessus).

En ce temps-là, pendant les froides nuits d'hiver, au moment des fêtes Achṭaka, quand la neige tombe, les Djalilas plongeaient dans la rivière Nerandjara et en sortaient, et recommençaient plusieurs fois. Et le Bienheureux fit apparaître cinq cents jarres remplies de charbons ardents auxquels les Djalilas sortant de la rivière allaient se réchauffer. Et les Djalilas pensaient :

« C'est sans doute le grand pouvoir surnaturel du grand samana qui a fait apparaître ici ces jarres. » Alors le Bienheureux dit à Kassapa : « Chauffez-vous Kassapa ». (Et Kassapa reprit) : « Chauffez-vous, grand solitaire. » Et, le Djalila Ourouvela Kassapa pensa : « Vraiment le grand samana possède un pouvoir surnaturel supérieur et un grand talent puisqu'il peut faire apparaître ces grandes jarres remplies de feu. Il n'a pas acquis, toutefois, les mérites que je possède. »

En ce temps-là, il tomba une grande pluie hors de saison, et il s'ensuivit une grande inondation. L'endroit où demeurait le Bienheureux était recouvert par les eaux. Alors, le Bienheureux pensa : « Si je faisais retirer les eaux aux alentours, et si je parcourais la surface des eaux monté sur une parcelle de terre. » Et le Bienheureux fit retirer les eaux aux alentours et il parcourut la surface des eaux, monté sur une parcelle de terre.

Et le Djalila Ourouvela Kassapa, qui craignait que les eaux n'eussent emporté le grand samana, se rendit dans une barque avec d'autres Djalilas à l'endroit où était le Bienheureux. Alors le Djalila Ourouvela Kassapa vit le Bienheureux qui faisait retirer les eaux et parcourait la surface des eaux monté sur une parcelle de terre.

A cette vue, il dit au Bienheureux : « Est-ce vous, grand samana ? »

« C'est moi, Kassapa », répondit le Bienheureux, et il s'éleva dans les airs et vint se poser dans la barque.

Et le Djatila Ourouvela Kassapa pensa : « Vraiment le grand samana possède un grand pouvoir surnaturel et une grande influence puisque les eaux ne l'ont pas emporté. Il n'a pas acquis, toutefois, les mérites que je possède. »

Alors, le Bienheureux pensa : « Cet homme insensé va penser encore longtemps : Vraiment, le grand samana... (comme ci-dessus.) Si je touchais le cœur de ce Djatila. »

Et le Bienheureux dit au Djatila Ourouvela Kassapa : « Vous n'êtes pas un saint (arhat), Kassapa ; vous n'êtes même pas encore entré dans la voie qui conduit à la sainteté ; votre genre de vie n'est pas celui qui permet de devenir un saint, d'entrer dans la voie qui conduit à la sainteté. »

Alors, le Djatila Ourouvela Kassapa se jeta à terre, salua de la tête les pieds du Bienheureux et dit au Bienheureux : « Seigneur, faites que je reçoive du Bienheureux l'ordination. »

(Le Bouddha répondit :) « Vous, Kassapa, vous êtes le chef, le guide, la tête, le premier et le plus noble de cinq cents Djatilas, allez d'abord leur faire connaître votre intention et laissez-les agir comme ils l'entendront. »

Alors, le Djatila Ourouvela Kassapa se rendit auprès des Djatilas et quand il fut arrivé auprès d'eux, il dit à ces Djatilas : « Je veux mener la vie religieuse sous la direction du grand samana ; vous ferez, seigneurs, comme vous l'entendrez. »

(Les Djatilas répondirent :) « Nous avons foi depuis longtemps, seigneur, dans le grand samana. Si vous menez, seigneur, la vie religieuse sous la direction du grand samana, nous mènerons tous la vie religieuse sous la direction du grand samana. »

Alors, les Djatilas jetèrent dans la rivière leurs che-

velures, leurs tresses, leurs provisions et tout ce qui était destiné au sacrifice agnihotra, et se rendirent à l'endroit où était le Bienheureux. Après s'être approchés et prosternés en saluant de la tête les pieds du Bienheureux, ils dirent au Bienheureux : « Seigneur, nous désirons recevoir l'ordination du Bienheureux. »

« Approchez, moines », dit le Bienheureux. « Bien enseignée est la Loi. Menez une vie de sainteté pour arriver à la suppression de la douleur. »

Et ainsi, ces vénérables reçurent l'ordination oupa-sampada.

Et le Djatila Nadi Kassapa vit les chevelures, les tresses, les provisions et tout ce qui était destiné au sacrifice agnihotra emportés par la rivière. A cette vue, il craignit qu'un malheur n'eût frappé son frère. Il envoya quelques Djatilas à la recherche de son frère, et lui-même avec ses trois cents Djatilas se rendit à l'endroit où était le vénérable Ourouvela Kassapa. Après s'être approché, il dit au vénérable Ourouvela Kassapa : « Eh bien, Kassapa, est-ce que cela va mieux ? »

(Ourouvela Kassapa répondit :) « Oui, ami, cela va mieux. »

... (Les conversions de Nadi Kassapa, de Gaya Kassapa et des Djatilas sous leurs ordres sont racontées dans les mêmes termes.)

Sur l'intervention du Bienheureux, les cinq cents morceaux de bois de chauffage qui ne pouvaient être fendus furent fendus, les feux que l'on ne pouvait allumer furent allumés, et les feux que l'on ne pouvait éteindre furent éteints ; de plus, il fit apparaître cinq cents jarres à feu. Le nombre de ces prodiges s'éleva à trois mille cinq cents.

XXI

LE SERMON DU FEU

Et, le Bienheureux, après avoir séjourné à Ourouvela le temps qu'il avait jugé convenable, partit pour Gayasisa,

accompagné par un grand nombre de moines, par les mille moines anciens Djatilas. Près de Gaya, sur le sommet de la montagne du même nom, le Bienheureux s'établit avec ces mille moines.

Là, le Bienheureux dit aux moines : « Toute chose, ô moines, est une flamme dévorante.

« Et, comment, moines, toute chose est-elle une flamme dévorante ?

« L'œil, ô moines, est une flamme dévorante, les objets visibles sont une flamme dévorante, la vue de ces objets est une flamme dévorante, les relations avec ces objets sont une flamme dévorante ; tout sentiment né de ces relations, qu'il soit agréable, qu'il soit pénible, qu'il ne soit ni agréable ni pénible, est aussi une flamme dévorante. Et, comment est produite cette flamme dévorante ? Je vous le déclare, moines, cette flamme dévorante est produite par le feu du désir, par le feu de la haine, par le feu de l'aveuglement, par la naissance, la vieillesse, la mort, les peines, les lamentations, la douleur, le chagrin et le désespoir.

« L'oreille est une flamme dévorante, les sons sont une flamme dévorante... (1)

« La langue est une flamme dévorante, le goût est une flamme dévorante...

« Le nez est une flamme dévorante, l'odorat est une flamme dévorante...

« Le corps est une flamme dévorante, le toucher est une flamme dévorante...

« L'esprit (sens intime) est une flamme dévorante, les pensées sont une flamme dévorante...

« En conséquence, moines, le disciple instruit dans la doctrine, qui suit la Noble Voie, se détourne de l'œil, se détourne des objets visibles, se détourne de la connaissance des objets visibles, se détourne des relations avec les objets visibles, se détourne de tout sentiment

(1) Les points de suspension indiquent ici que chacun des cinq autres organes des sens est l'objet d'un développement identique à celui qui concerne l'œil.

né de ces relations, qu'il soit agréable, qu'il soit pénible, qu'il ne soit ni agréable ni pénible.

...(Et il se détourne de même de tous les sens.)

Ainsi détourné, il s'affranchit du désir ; affranchi du désir, il est sauvé ; sauvé, il a conscience de sa délivrance, il comprend qu'il n'y aura plus pour lui de nouvelles naissances, qu'il est parvenu à la sainteté, qu'il a rempli son devoir et qu'il ne reviendra plus en ce monde. »

A la suite de cet entretien, les mille moines furent délivrés de tout attachement au monde et affranchis de toute entrave.

XXII

CONVERSION DU ROI BIMBISARA ET DES BRAHMANES DU MAGADHA

Et le Bienheureux, après être resté sur la montagne de Gaya aussi longtemps qu'il lui avait plu, partit pour Radjagaha en compagnie d'un grand nombre de moines, des mille moines anciens Djatila. Et le Bienheureux, voyageant par étapes, arriva à Radjagaha. Le Bienheureux s'établit près de Radjagaha, dans le jardin de plaisance de Latthivana, voisin du sanctuaire de Soupattittha.

Alors le roi du Magadha, Seniya Bimbisara, entendit dire : « Le samana Gotama, fils des Sakya, ascète de la tribu des Sakya, vient d'arriver à Radjagaha et s'est établi près de Radjagaha, dans le jardin de plaisance de Latthivana, voisin du sanctuaire sacré de Soupattittha. La glorieuse renommée du Bienheureux Gotama s'est répandue au loin. Il est véritablement le Bouddha parfait et accompli, le Saint, doué de science et de conduite, le dispensateur du bonheur qui comprend tous les mondes ; le Bouddha suprême qui guide les hommes capables de recevoir sa doctrine, précepteur des dieux et des hommes, le Bienheureux Bouddha. Il enseigne la vérité qu'il a lui-même comprise et vue face à face à cet ensemble de mondes avec ses devas, ses Maras

et ses Brahmas, à tous les êtres, samanas et brahmanes, dieux et hommes ; il prêche ce dhamma, qui est bon en son commencement, bon en son milieu, bon en sa fin, dans son esprit et dans sa lettre ; il recommande la vie de sainteté pure et absolument parfaite. » C'est un bonheur de voir un saint (arhat) tel que lui.

Et, le roi du Magadha, Seniya Bimbisara, entouré de douze myriades de brahmanes et de chefs de maison du Magadha, se rendit à l'endroit où était le Bienheureux. Après s'être approché et avoir salué respectueusement le Bienheureux, il s'assit près de lui. Et, de ces douze myriades de brahmanes et de chefs de maison du Magadha, les uns saluèrent également avec respect le Bienheureux et s'assirent près de lui ; les autres échangèrent des compliments et des paroles aimables avec le Bienheureux, et, après avoir échangé avec lui des compliments et paroles aimables, ils s'assirent près de lui ; d'autres s'inclinèrent les mains jointes vers le Bienheureux et s'assirent près de lui ; d'autres déclinerent leur propre nom et leur nom de famille au Bienheureux et s'assirent près de lui ; d'autres s'assirent près de lui en silence.

Alors ces douze myriades de brahmanes et de maîtres de maison du Magadha pensèrent : « Que va-t-il advenir ? Sera-ce le grand samana qui mènera la vie de sainteté sous la direction de Ourouvela Kassapa, ou sera-ce Ourouvela Kassapa qui mènera la vie de sainteté sous la direction du Bienheureux ? »

Et, le Bienheureux, comprenant dans son esprit la réflexion qui était venue à l'esprit de ces douze myriades de brahmanes et de chefs de maison du Magadha, parla en vers au vénérable Ourouvela Kassapa : « Qu'as-tu donc vu, ô habitant d'Ourouvela surnommé le Maigre, pour avoir renoncé au sacrifice du feu ? Je te le demande, Kassapa, pourquoi as-tu renoncé au sacrifice du feu ? »

(Kassapa répondit :) « Ce sont la vue et l'ouïe, et, aussi, le goût et les désirs des sens qui trouvent leur satisfaction dans les sacrifices ; ayant compris que tout ce qui

concourt à produire une nouvelle naissance est impur, je n'éprouve plus de plaisir ni aux sacrifices ni aux offrandes. »

« Mais », reprit le Bienheureux, « si votre esprit, Kassapa, ne trouve plus de plaisir à ce qui est agréable à la vue, à l'oreille, au goût et satisfait les sens, à quoi donc, dans le monde des dieux et des hommes, votre esprit, Kassapa, trouve-t-il du plaisir ? Dites-le moi. »

(Kassapa répondit :) « J'ai vu l'heureux état dans lequel il n'y a plus de cause de nouvelle vie ni d'obstacle, qui ne s'attache pas à la vie sensuelle, qui ne change pas, duquel on ne s'éloigne plus ; c'est pourquoi je ne prends plus plaisir aux sacrifices et aux offrandes. »

Puis, le vénérable Kassapa se leva de son siège, ajusta sa robe de façon qu'elle couvrit une épaule, se prosterna en saluant de la tête les pieds du Bienheureux et dit au Bienheureux : « Mon maître, Seigneur, est le Bienheureux et je suis son élève ; mon maître, Seigneur, est le Bienheureux, et je suis son élève. » Alors, ces douze myriades de brahmanes et de chefs de maison du Magadha pensèrent : « Ourouvela Kassapa mène la vie de sainteté sous la direction du grand samana. »

Et, le Bienheureux, ayant compris dans son esprit la réflexion qui était venue à l'esprit de ces douze myriades de brahmanes et de maîtres de maison du Magadha, leur fit connaître l'enseignement graduel (comme au chapitre VII) (1). De même qu'une étoffe propre et sans tache s'imprègne convenablement de teinture, de même onze myriades de brahmanes et de maîtres de maison du Magadha, avec Bimbisara à leur tête, obtinrent, à ce moment, l'œil pur et sans tache du dhamma (c'est-à-dire comprirent que) : « Tout ce qui est sujet à la naissance est sujet à la destruction. » Une myriade d'assistants firent la profession de foi laïque.

Alors le roi du Magadha, Seniya Bimbisara, connaissant le dhamma, pénétré du dhamma, possédant le

(1) Cf. p. 69.

dhamma, s'abîmant dans le dhamma, domptant le doute, sans hésitations, pénétré par la révélation, n'ayant besoin de rien autre chose dans sa croyance à la Doctrine du Maître, dit au Bienheureux : « Jadis, Seigneur, alors que j'étais prince, je nourrissais cinq désirs : ils sont aujourd'hui accomplis. Jadis, alors que j'étais prince, il m'est venu cette pensée : « Oh ! que je voudrais être roi ! » Tel fut mon premier désir, Seigneur, il est aujourd'hui accompli. Et : « Puisse un saint, un Bouddha parfait et accompli venir dans mon royaume ! » Tel fut mon second désir, Seigneur, il est aujourd'hui accompli. Et : « Puisse-je servir ce Bienheureux ! » Tel fut mon troisième désir, Seigneur ; il est aujourd'hui accompli. Et : « Puisse le Bienheureux m'enseigner le dhamma ! » Tel fut mon quatrième désir, Seigneur ; il est aujourd'hui accompli. Et : « Puisse-je comprendre le dhamma de ce Bienheureux ! » Tel fut mon cinquième désir, Seigneur ; il est aujourd'hui accompli. Tels sont les cinq désirs, Seigneur, que je nourrissais jadis alors que j'étais prince ; ils sont aujourd'hui accomplis. »

« Merveilleux, Seigneur ! Merveilleux, Seigneur ! De même que l'on redresse ce qui a été renversé, Seigneur, que l'on dévoile ce qui a été caché... (comme au chapitre VII).—Je mets mon recours dans le Bienheureux, dans le dhamma, dans la communauté des moines. Daigne le Bienheureux me recevoir aujourd'hui et pour toute ma vie, comme fidèle laïque, moi qui ai mis mon recours en lui. Et, daigne le Bienheureux consentir à prendre demain son repas avec moi et avec la communauté des moines. »

Le Bienheureux témoigna son consentement par son silence.

Alors, le roi du Magadha, Seniya Bimbisara, lorsqu'il eut compris que le Bienheureux acceptait son invitation, se leva de son siège, salua respectueusement le Bienheureux, et tournant autour de lui en le laissant à droite, se retira. Et lorsque la nuit se fut écoulée, le roi du Magadha, Seniya Bimbisara, fit préparer d'excellents aliments

tendres et fermes et, quand le repas fut prêt, il s'adressa en ces termes au Bienheureux : « C'est le moment, Seigneur, le repas est prêt. » Et, dans la matinée, le Bienheureux, ayant revêtu ses robes, prit son vase à aumônes, se couvrit de son manteau et entra dans la ville de Radjagaha, suivi d'une foule de moines, des mille moines anciens Djatilas.

A ce moment, Sakka, roi des devas, qui avait pris l'apparence d'un jeune brahmane, marchait devant la communauté des moines conduite par le Bouddha, et chantait les stances suivantes : « Celui qui s'est dompté lui-même, accompagné des anciens Djatilas qui se sont domptés eux-mêmes. Celui qui s'est affranchi lui-même et ceux qui se sont affranchis, le Bienheureux au teint pur comme l'or fondu est entré à Radjagaha.

« Celui qui s'est délivré, accompagné des anciens Djatilas qui se sont délivrés... (comme ci-dessus) ;

« Celui qui a passé sur l'autre rive, accompagné des anciens Djatilas qui ont passé sur l'autre rive. Celui qui a vaincu les passions, accompagné des anciens Djatilas qui ont vaincu les passions, le Bienheureux, au teint couleur d'or pur fondu, est entré à Radjagaha. »

« Celui qui possède les dix états nobles et les dix forces, qui comprend le dhamma en dix articles et qui a atteint (son but) de dix manières, le Bienheureux accompagné de dix fois cent fidèles est entré à Radjagaha. »

La population, à la vue de Sakka, roi des devas, dit : « Ce jeune homme est beau, ce jeune homme a un air aimable, ce jeune homme plaît. De qui ce jeune homme peut-il être le suivant ? » — A ces réflexions de la population, Sakka, roi des devas, répondit par ces stances : « De ce sage entièrement soumis, du Bouddha sans égal, le saint, le bienfaiteur de ce monde, je suis le suivant. »

Et le Bienheureux se rendit au palais du roi du Magadha, Seniya Bimbisara. Quand il y fut arrivé, il s'assit ainsi que les moines qui l'accompagnaient sur les sièges qui leur avaient été préparés. Alors, le roi du Magadha,

Seniya Bimbisara, servit de sa main et offrit des aliments tendres et fermes à la Communauté des moines conduite par le Bouddha ; et lorsque le Bienheureux eut terminé son repas et lavé son vase (à aumônes) et ses mains, il s'assit près de lui.

Assis près de lui, le roi du Magadha, Seniya Bimbisara, pensait : « Où trouverai-je pour le Bienheureux une résidence qui ne soit ni trop proche ni trop éloignée du village, où il soit facile d'aller et venir, d'accès aisé pour ceux qui désirent le voir, pas trop mouvementée le jour, peu bruyante la nuit, écartée, dissimulée aux gens, convenant à la vie retirée ? »

Et le roi de Magadha, Seniya Bimbisara, pensa : « Velouvana, mon jardin de plaisance, n'est ni trop loin ni trop près de la ville... si j'offrais le jardin de plaisance de Velouvana à la communauté des moines dont le Bouddha est le chef. »

Et le roi du Magadha, Seniya Bimbisara, prit un vase d'or (contenant l'eau destinée aux ablutions du Bouddha) et fit un don pur au Bienheureux en disant : « Je fais don, Seigneur, de Velouvana, mon jardin de plaisance, à la Communauté des moines dont le Bouddha est le chef ». Le Bienheureux accepta le parc. Alors, le Bienheureux, après avoir instruit, exhorté, encouragé et réjoui par un entretien sur la religion le roi du Magadha, Seniya Bimbisara, se leva de son siège et s'éloigna.

Et, en conséquence de cet événement, le Bienheureux, après un entretien sur la religion, dit aux moines : « Je vous permets, moines, d'accepter le don du parc. »

XXIII

CONVERSION DES DEUX PRINCIPAUX DISCIPLES SARIPOUTTA ET MOGGALLANA

En ce temps-là, l'ascète errant Sandjaya demeurait à Radjagaha avec une suite nombreuse d'ascètes errants, avec deux cent cinquante ascètes errants. En ce temps-là

Saripoutta et Moggallana (deux jeunes brahmanes) menaient la vie religieuse sous la direction de Sandjaya, l'ascète errant, et s'étaient juré l'un à l'autre : « Le premier de nous deux qui atteindra à l'immortalité prévendra l'autre. »

Alors, un jour dans l'après-midi le vénérable Assadji, ayant revêtu ses robes, et pris son vase à aumônes et son manteau, entra dans la ville de Radjagaha pour recueillir des aumônes. Son allure, ses gestes, son attitude, sa façon d'étendre et de plier (les bras) étaient pleins de décence ; il tenait les yeux baissés vers le sol et son maintien était empreint de dignité. Alors l'ascète errant Saripoutta aperçut le vénérable Assadji qui parcourait Radjagaha pour recueillir des aumônes et dont l'allure, les gestes... (comme ci-dessus). En le voyant il pensa : « Voici certainement un de ces moines qui sont les saints (Arhat) de ce monde ou qui sont entrés dans la voie qui conduit à la sainteté. Si je m'approchais de ce moine et lui demandais : « Au nom de qui, ami, avez-vous renoncé au monde ? Quel est votre maître ? De qui professez-vous le dhamma ? »

Alors, l'ascète errant Saripoutta pensa : « Ce n'est pas le moment d'interroger ce moine : il est entré dans la cour intérieure d'une maison pour mendier. Si je suivais ce moine pas à pas comme le fait celui qui désire quelque chose ? »

Et le vénérable Assadji ayant terminé sa quête dans Radjagaha s'en retourna avec la nourriture qu'il avait recueillie. Alors l'ascète errant Saripoutta se rendit à l'endroit où était le vénérable Assadji ; s'étant approché, il échangea des compliments avec le vénérable Assadji ; après cet échange de compliments et de paroles aimables, il se tint près de lui ; et debout près de lui, l'ascète errant Saripoutta dit au vénérable Assadji : « Votre physiologie, ami, est sereine, votre teint est clair et pur. Au nom de qui avez-vous renoncé au monde ? Quel est votre maître ? De qui professez-vous le dhamma ? »

(Assadji répondit :) « Le grand solitaire fils des Sakyas,

qui a renoncé au monde, qui est issu de la tribu des Sakyas, est le Bienheureux au nom duquel j'ai renoncé au monde. Ce Bienheureux est mon maître, et c'est le dhamma de ce Bienheureux que je professe. »

« Et, vénérable, quelle est la doctrine de votre maître ? Et, que vous enseigne-t-il ? »

« Je ne suis qu'un novice, ami ; j'ai reçu l'ordination tout récemment, et j'ai embrassé ce dhamma et cette discipline depuis peu. Je ne puis vous expliquer le dhamma en détail, mais je vous dirai brièvement quel en est l'esprit. »

Alors, l'ascète errant Saripoutta dit au vénérable Assadji : « Bien, ami, parlez-moi autant ou aussi peu qu'il vous plaira de cette doctrine, mais dites-m'en l'esprit. Je ne demande que l'esprit. Que ferais-je de la lettre ? »

Alors le vénérable Assadji dit à l'ascète errant Saripoutta ce précepte du dhamma : « De tous les objets qui procèdent d'une cause, le Tathagata a expliqué la cause, et il a expliqué aussi leur fin : telle est la doctrine du grand samana. »

Et, dès que Saripoutta, l'ascète errant, eut entendu ce précepte du dhamma, il comprit la vérité pure et sans tache (c'est-à-dire que) : « Tout ce qui est sujet à la naissance est sujet à la destruction. » (Et, il dit :) « Si le dhamma n'est que cela, vous n'en avez pas moins atteint à l'état exempt de douleurs oublié et inconnu depuis des myriades d'années. »

Alors, l'ascète errant Saripoutta se rendit à l'endroit où était l'ascète errant Moggallana. Et, l'ascète errant Moggallana vit de loin arriver l'ascète errant Saripoutta ; il dit alors à l'ascète errant Saripoutta : « Votre physiologie, ami, est calme ; votre teint est clair et pur. Avez-vous donc réellement trouvé la délivrance de la mort. »

« Oui, ami, j'ai trouvé la délivrance de la mort. »

« Et, comment ami, avez-vous fait ? »

...(Alors Saripoutta fit le récit de sa rencontre avec Assadji.)

Et, l'ascète errant Moggallana, ayant entendu ce précepte du dhamma, comprit la vérité pure et sans tache du dhamma (c'est-à-dire que) : « Tout ce qui est sujet à la naissance est sujet à la destruction. » Et, il dit : « Si la doctrine n'est que cela, vous n'en avez pas moins atteint l'état exempt de douleur oublié et inconnu depuis des myriades d'années. »

XXIV

(suite)

Alors, l'ascète errant Moggallana dit à l'ascète errant Saripoutta : « Allons, ami, rejoindre le Bienheureux ; que le Bienheureux soit notre maître. »

(Saripoutta répondit :) « C'est à cause de nous, ami, que ces deux cent cinquante ascètes errants sont ici, allons d'abord prendre congé d'eux, ils agiront ensuite comme ils l'entendront. »

Alors, Saripoutta et Moggallana se rendirent à l'endroit où se trouvaient ces ascètes errants ; dès qu'ils se furent approchés, ils dirent aux ascètes errants : « Amis, nous allons rejoindre le Bienheureux ; c'est lui, le Bienheureux, qui est notre maître. »

(Les ascètes errants répliquèrent :) « C'est à cause de vous, Seigneurs, que nous sommes ici ; si, seigneurs, vous allez mener la vie sainte sous la direction du grand samana, nous irons tous mener la vie sainte sous le grand samana. »

Alors, Saripoutta et Moggallana se rendirent à l'endroit où se trouvait l'ascète errant Sandjaya, et, quand ils se furent approchés, ils dirent à l'ascète errant Sandjaya : « Ami, nous allons rejoindre le Bienheureux, c'est lui, le Bienheureux, qui est notre maître. »

(Sandjaya répondit :) « Eh, amis, ne partez pas ; nous prendrons soin tous les trois de cette réunion (d'ascètes). »

(Et, Saripoutta et Moggallana renouvellent une se-

conde et une troisième fois leur déclaration à laquelle Sandjaya répond comme ci-dessus.)

Cependant que Saripoutta et Moggallana emmenaient ces deux cent cinquante ascètes errants et se rendaient à Velouvana, l'ascète errant Sandjaya succombait à une hémorragie.

Et le Bienheureux aperçut de loin Saripoutta et Moggallana qui venaient vers lui ; en les voyant, il dit aux moines : « Voici venir, moines, deux compagnons, Kolita et Oupatissa (1) ; ce seront mes disciples principaux, les plus nobles. »

Lorsqu'ils furent arrivés au bosquet de bambous, eux dont la profondeur et l'étendue de la science n'ont pas été surpassées, et qui sont arrivés à l'affranchissement par la suppression des causes de l'existence, le Maître déclara : « Voici venir deux compagnons Kolita et Oupatissa, ce seront mes deux disciples principaux, les deux plus nobles. »

Alors Saripoutta et Moggallana se rendirent à l'endroit où se trouvait le Bienheureux, et, après s'être approchés, ils se prosternèrent, touchèrent de la tête les pieds du Bienheureux et dirent au Bienheureux : « Seigneur, daigne le Bienheureux nous conférer l'ordination. »

« Approchez, moines », dit le Bienheureux, « bien enseignée est la Loi ; vivez en état de sainteté dans le but de mettre complètement fin à la souffrance. » C'est ainsi que ces vénérables personnes reçurent l'ordination oupa-sampada.

En ce temps-là, beaucoup de jeunes gens distingués appartenant aux plus nobles familles du Magadha menaient la vie sainte sous la direction du Bienheureux. Le peuple se fâchait, murmurait et s'irritait (disant) : « Le samana Gotama prive d'enfants les parents : le samana Gotama rend veuves les femmes ; le samana Gotama détruit les familles. C'est ainsi qu'il a conféré l'ordination à mille Djatilas et a conféré l'ordination à ces

(1) Ce sont les noms de famille des deux ascètes.

deux cent cinquante ascètes errants qui étaient les disciples de Sandjaya, et tous ces jeunes gens, fils de famille distingués du Magadha, vivent aujourd'hui en état de sainteté sous la direction du samana Gotama. » Et, en outre, quand les gens rencontraient les moines, ils les injuriaient avec la stance suivante : « Le grand samana est venu du Magadha à Djiribbadja (c'est-à-dire Radjagaha) suivi de tous les fidèles de Sadjaya ; qui convertira-t-il maintenant ? »

Les moines entendaient que les gens se fâchaient, murmuraient et s'irritaient ; ces moines avisèrent de la chose le Bienheureux. (Celui-ci leur répondit :) « Ces bruits, moines, ne dureront pas longtemps ; ils dureront seulement sept jours, et au bout de sept jours ils auront cessé. Si les gens vous injurient, moines, avec cette stance : « Le grand samana est venu, etc. », vous leur répondrez par la suivante : « C'est réellement par un dhamma de vérité que les grands héros, les Tathagatas, convertissent (les hommes). Qui murmurerait contre les sages, pourquoi se plaindre des sages qui conduisent les hommes à la vérité. »

En ce temps-là, lorsque les gens du peuple injuriaient les moines qu'ils voyaient en récitant la stance suivante : (« Le grand samana etc... »), les moines répondaient aux insulteurs (dans les termes indiqués par le Bienheureux).

Alors le peuple comprit : « C'est par le dhamma et non pas contrairement à la vérité que les samanas Sakya-pouttiya convertissent les hommes. » Et, les rumeurs durèrent seulement sept jours, et à la fin de ces sept jours, elles cessèrent.

QUATRIÈME PARTIE

RELATIONS DU BOUDDHA AVEC SES DISCIPLES ET AVEC LES AUTRES PERSONNES

ORDINATION DE RAHOULA

(VINAYA, I, p. 207)

(Adaptation de la traduction de Rhys Davids et Oldenberg)

Alors, après être resté à Radjagaha le temps qu'il lui avait plu, le Bienheureux partit pour Kapilavatthou où il arriva après avoir voyagé par étapes. Le Bienheureux s'établit dans le pays des Sakyas, dans le Nigrodharama (le bosquet des banians) près de Kapilavatthou.

Et avant midi, après avoir revêtu ses robes, le Bienheureux prit son vase à aumônes, son manteau et se rendit à la demeure du Sakya Souddhodana (son père). Arrivé là, il s'assit sur un siège qui lui avait été préparé.

Alors, la princesse, mère de Rahoula, dit au jeune Rahoula : « C'est votre père, Rahoula ; allez lui demander votre héritage. »

Alors, le jeune Rahoula se rendit à l'endroit où était le Bienheureux, et après s'être approché du Bienheureux, il s'arrêta devant lui et dit : « Votre ombre, Samana, procure la félicité. »

Alors, le Bienheureux se leva de son siège et s'éloigna et le jeune Rahoula le suivit disant : « Donnez-moi mon héritage, Samana ; donnez-moi mon héritage, Samana. »

Alors, le Bienheureux dit au vénérable Saripoutta :

« Eh bien, Saripoutta, confère l'ordination au jeune Rahoula. »

(Saripoutta répondit :) « De quelle façon, Seigneur, conférerai-je l'ordination au jeune Rahoula ? »

Dans cette circonstance et à cette occasion, le Bienheureux, après avoir prononcé un discours religieux, dit aux moines : « J'ordonne, moines, que l'ordination des novices soit faite par la triple déclaration du refuge. »

« Et, moines, vous conférerez l'ordination (au novice) de la manière suivante : vous lui ferez d'abord raser les cheveux et la barbe ; revêtir les robes jaunes ; ajuster la robe extérieure de façon qu'elle couvre une épaule ; saluer (de la tête) les pieds des moines et s'asseoir les jambes repliées sous le corps ; puis, élever les mains jointes et dire : « Je me réfugie auprès du Bouddha, je me réfugie dans le Dhamma (la Loi), je me réfugie dans le Samgha (la Communauté). Et (cette formule sera répétée) une seconde et une troisième fois.

« J'ordonne, moines, que l'ordination soit conférée aux novices quand ils auront prononcé la triple déclaration du refuge. »

C'est ainsi que le vénérable Saripoutta conféra l'ordination au jeune Rahoula.

Alors le Sakya Souddhodana se rendit à l'endroit où se trouvait le Bienheureux ; après s'être approché et avoir salué respectueusement le Bienheureux, il s'assit près de lui. Assis près de lui, le Sakya Souddhodana dit au Bienheureux : « Seigneur, je demanderai une faveur au Bienheureux. » (Le Bouddha répondit :) « Ceux qui ont atteint à la perfection, Gotama, sont trop élevés pour accorder des faveurs. » (Souddhodana reprit :) « Seigneur, c'est une faveur juste et irréprochable. » (Le Bouddha lui dit :) « Parlez, Gotama. »

« Seigneur, lorsque le Bienheureux a renoncé au monde, j'en ai ressenti une grande douleur ; il en a été de même quand Nanda l'a imité ; ma douleur a été extrême quand Rahoula les a suivis. L'amour (d'un père) pour son fils, Seigneur, pénètre dans la peau, ayant pénétré

dans la peau, il pénètre dans la chair, ayant pénétré dans la chair, il pénètre dans les muscles ; ayant pénétré dans les muscles, il pénètre dans les os ; ayant pénétré dans les os, il atteint la moelle et reste dans la moelle. Je vous demande, Seigneur, que les révérends (religieux) ne confèrent pas l'ordination à un fils sans l'autorisation du père et de la mère. »

Alors, le Bienheureux instruisit le Sakya Souddhodana (etc. cf. Chap. VII). « Qu'aucun fils, moines, ne reçoive l'ordination sans la permission de son père et de sa mère. Celui qui confère l'ordination (à un fils sans cette permission) se rend coupable d'une mauvaise action. »

LE LUTH ACCORDÉ

Parabole du chemin milieu

(VINAYA, MAHAVAGGA V, p. 194)

Le vénérable Sona (Sona Kolivisa), aussitôt après avoir reçu l'ordination supérieure, s'était établi dans le bosquet de Sitavana.

Tandis que, dans sa détermination pleine de zèle, il allait et venait, il se blessa les pieds et l'endroit où il se promenait fut bientôt couvert de sang comme un abattoir de bœufs. Puis, tandis que, retiré dans la solitude, le vénérable Sona se livrait à la méditation profonde, cette pensée lui vint à l'esprit : « Quoique je sois un de ces disciples du Bienheureux qui vivent dans la pratique des efforts soutenus, mon esprit n'est cependant pas arrivé à la délivrance des corruptions qui résulte de la suppression des désirs. Et ma maison est remplie de richesses qui m'attendent. Il est possible à la fois de profiter de ces richesses et d'accomplir des actes méritoires. Eh bien ! je rentre dans la condition inférieure, pour profiter de mes richesses et faire de bonnes actions. »

Alors, le Bienheureux comprit la pensée du vénérable

Sona ; et, aussi rapidement qu'un homme vigoureux peut étendre le bras ou le replier après l'avoir étendu, il disparut de la colline du Pic du Vautour et apparut dans le bosquet de Sitavana. Alors le Bienheureux étant passé par les dortoirs, arriva avec d'autres moines à l'endroit où le vénérable Sona s'était promené.

Lorsque le Bienheureux vit que l'endroit où le vénérable Sona s'était promené était couvert de sang, il dit aux moines : « A qui donc, moines, est ce lieu de promenade couvert de sang comme un abattoir de bœufs ? »

« Seigneur, tandis que, dans sa détermination pleine de zèle, le vénérable Sona se promenait ici, il s'est blessé les pieds et c'est pourquoi cet endroit est couvert de sang... »

Alors, le Bienheureux se rendit à la maison où demeurait le vénérable Sona, et là, il s'assit sur un siège préparé pour lui. Et le vénérable Sona s'inclina devant le Bienheureux et s'assit à son côté. Alors, le Bienheureux dit au vénérable Sona : « N'est-il pas vrai, Sona, que, lorsque retiré dans la solitude vous vous livriez à la méditation profonde, cette pensée vous est venue à l'esprit : « Quoique je sois un de ces disciples du Bienheureux qui vivent dans la pratique des efforts soutenus, mon esprit n'est cependant pas encore parvenu à la délivrance des corruptions qui résulte de la suppression des désirs. Et ma maison est remplie de richesses qui m'attendent. Il est possible, à la fois, de jouir de ces richesses et d'accomplir des actes méritoires. Eh bien ! je rentre dans la condition inférieure (qui était la mienne auparavant) pour profiter de mes richesses et accomplir des actes méritoires ? »

« Oui, Seigneur. »

« Qu'en pensez-vous, Sona ? Vous étiez un habile joueur de luth, n'est-ce pas, quand vous apparteniez au monde ? »

« C'est vrai, Seigneur. »

« Qu'en pensez-vous, Sona ? Lorsque les cordes de votre luth étaient trop tendues, votre luth donnait-il

le ton juste ? Était-il dans de bonnes conditions pour que vous en jouiez ? »

« Non, Seigneur. »

« Qu'en pensez-vous, Sona ? Lorsque les cordes de votre luth étaient trop lâches, votre luth donnait-il le ton juste ? Était-il dans de bonnes conditions pour que vous en jouiez ? »

« Non, Seigneur. »

« Qu'en dites-vous, Sona ? Lorsque les cordes de votre luth n'étaient ni trop tendues ni trop lâches, mais avaient été fixées comme il convenait, votre luth donnait-il le ton juste ? Était-il dans de bonnes conditions pour que vous en jouiez ? »

« Oui, Seigneur. »

« De même, Sona, l'effort excessif aboutit à une agitation stérile et l'effort insuffisant conduit à l'indolence. En conséquence, ô Sona, astreignez-vous à obtenir l'équilibre de vos forces, cherchez sans cesse l'équilibre de vos facultés mentales. Que cela soit l'objet de vos pensées. »

« Il en sera ainsi, Seigneur », dit le vénérable Sona ; et il suivit le conseil du Bienheureux.

RETRAITE PENDANT LA SAISON DES PLUIES (VASSA)

(VINAYA, I, p. 298)

(D'après la traduction de Rhys Davids et Oldenberg)

En ce temps-là, le Bienheureux séjournait au Pâturage des écurieils, dans le Bosquet des Bambous, à Radjagaha. En ce temps-là, la retraite des moines pendant la saison des pluies n'avait pas encore été instituée par le Bienheureux. Et les moines continuaient leurs voyages pendant l'hiver, l'été et la saison des pluies.

La population en était ennuyée, murmurait et s'irritait, disant : « Comment se fait-il que les samanas des Sakyas continuent à voyager durant l'été et l'hiver et

même pendant la saison des pluies ? Ils foulent aux pieds les jeunes herbes, ils nuisent à la vie des plantes et détruisent beaucoup de petits êtres vivants. Alors que les ascètes appartenant à d'autres écoles dont la doctrine est pernicieuse se retirent en certains endroits qu'ils ont organisés pour y vivre pendant la saison des pluies ; alors que les oiseaux font leurs nids sur le faite des arbres et les disposent pour y vivre pendant la saison des pluies, les samanas des Sakyas continueraient à voyager durant l'été, l'hiver et la saison des pluies, foulant aux pieds les jeunes herbes, nuisant à la vie des plantes et détruisant beaucoup de petits êtres vivants ? »

Alors, ayant appris que la population était ennuyée, murmurait et était irritée, certains moines en avisèrent le Bienheureux. En conséquence (de ce fait) et à cette occasion, le Bienheureux, après avoir prononcé un sermon, dit aux moines :

« Je décide, moines, que vous entrerez en retraite pendant la saison des pluies. »

CONSEILS A PROPOS DU VASSA

(VINAYA, I, p. 325)

(Adaptation de la traduction de Rhys Davids et Oldenberg)

En ce temps-là, le Bienheureux Bouddha séjournait à Savatthi dans le Djetavana, jardin d'Anathapindika. En ce temps-là, un certain nombre de moines, compagnons et amis les uns des autres, entrèrent en retraite dans un district de la région de Kosala. Alors les moines pensèrent : « Comment ferons-nous pour bien passer la retraite dans l'union et la concorde, sans discussions et sans manquer d'aliments ? »

Alors, ces moines pensèrent : « Nous ne parlerons pas et ne converserons pas l'un avec l'autre. Le premier qui reviendra du village après avoir terminé sa tournée d'aumônes disposera les sièges, préparera l'eau pour

laver les pieds, le tabouret et la serviette, nettoiera le bol pour rincer (la bouche) et apportera l'eau de boisson et la nourriture.

« Et le dernier qui reviendra du village après avoir terminé sa tournée d'aumônes mangera, s'il le désire, ce qui restera du repas (des autres moines), et s'il ne désire pas (manger), il jettera (ces restes) dans un endroit dépourvu d'herbe, ou les répandra dans une eau qui ne contient pas d'êtres vivants ; il mettra de côté l'eau pour laver les pieds, le tabouret et la serviette ; il nettoiera le bol pour rincer (la bouche) et le mettra de côté, ainsi que l'eau (de boisson) et les aliments, et balayera le réfectoire.

« Et celui qui verra un pot à eau ou un bol à nourriture... vide et laissé là, le mettra à sa place, et s'il ne peut porter à lui seul un objet, il appellera quelqu'un pour l'aider sans prononcer un mot dans la circonstance. C'est de cette façon que nous passerons bien la retraite dans l'union et la concorde, sans discussion, et sans manquer d'aliments. »

Et ces moines ne parlèrent pas ou ne s'entretenaient pas l'un avec l'autre. Celui qui rentrait du village le premier, après avoir terminé sa tournée d'aumônes, préparait les sièges (etc., comme ci-dessus)... sans prononcer un mot dans la circonstance.

Il est dans la coutume des moines qui ont terminé la retraite des pluies d'aller rendre visite au Bienheureux. Aussi, ces moines, la retraite terminée, et les trois mois écoulés, replacèrent tout en ordre (dans leur résidence), prirent leurs vases à aumônes et leurs robes et se mirent en route pour Savatthi. Voyageant d'étape en étape, ils arrivèrent à Savatthi, au Djetavana, jardin d'Anathapindika où se trouvait le Bienheureux ; après s'être approchés du Bienheureux et l'avoir salué respectueusement, ils s'assirent près de lui.

Il est dans la coutume des bienheureux Bouddhas d'échanger des paroles de politesse avec les moines qui lui rendent visite. Et le Bienheureux dit aux moines :

« Tout s'est-il bien passé, moines ? Aviez-vous tout ce qu'il fallait ? Avez-vous bien passé la retraite dans l'union et la concorde, sans discussion, et n'avez-vous pas manqué de nourriture ? »

« Tout s'est bien passé, Seigneur. Nous avions tout ce qu'il fallait ; nous avons bien passé la retraite dans l'union et la concorde, sans discussion ; et nous n'avons pas manqué de nourriture. »

Les Tathagatas quelquefois interrogent sur des faits qu'ils connaissent (déjà) ; quelquefois ils n'interrogent pas sur des faits qu'ils connaissent (déjà). Ils ont la notion du moment précis auquel il convient de poser des questions, et ils ont la notion du moment précis auquel il convient de ne pas poser de question. Les Tathagatas posent des questions pleines de sens et non vides de sens ; pour ce qui est vide de sens les Tathagatas l'ignorent. Les bienheureux Bouddhas posent des questions aux moines dans deux occasions : lorsqu'ils veulent les instruire sur la doctrine ou lorsqu'ils veulent instituer une règle de conduite pour leurs disciples.

Et le Bienheureux dit aux moines : « De quelle façon, moines, avez-vous bien passé la retraite dans l'union et la concorde, sans discussion et sans manquer de nourriture ? »

« Nous sommes entrés en retraite, Seigneur, un certain nombre de moines compagnons et amis, dans un district de la région de Kosala. Alors, Seigneur, nous avons pensé : « Comment ferons-nous pour bien passer la retraite » (etc., comme p. 112).

Alors, le Bienheureux dit aux moines : « En vérité, moines, ces insensés qui prétendent avoir bien passé la retraite l'ont bien mal passée ; en vérité, moines, ces insensés qui prétendent avoir bien passé la retraite, l'ont passée comme un troupeau de bétail ; en vérité, ils l'ont passée comme un troupeau de bœufs ; en vérité, ils l'ont passée comme une bande de gens indolents. Comment, moines, ces insensés peuvent-ils s'imposer le vœu de silence comme le font certaines autres sectes ? »

« Ce n'est pas ainsi, moines, que vous convertirez les incrédules ; ceux-ci seront éloignés, et les convertis seront détournés. »

Et, à la suite de ce blâme, il donna aux moines les instructions suivantes :

« Que personne, moines, ne prenne sur lui de faire vœu de silence comme le font certaines autres sectes ; en le faisant, on commettrait une faute.

Je prescris, moines, que, la retraite des pluies une fois terminée, les moines se réuniront en une assemblée solennelle (1) au cours de laquelle seront exposés ce qui a été vu ou entendu de chacun d'eux ou les soupçons portés contre lui.

« C'est ainsi que vous parviendrez à vivre en plein accord les uns avec les autres, à expier les fautes que vous avez commises et à avoir les règles de la discipline devant les yeux.

« Et voici, moines, la façon dont vous tiendrez l'assemblée solennelle. Un moine expérimenté et qualifié prévient le Sangha (la communauté) en ces termes :

« Que le Sangha m'entende, ô révérends seigneurs. Aujourd'hui est jour d'assemblée générale. Si le Sangha est prêt, puisse le Sangha tenir l'assemblée générale. »

« Ensuite, le doyen des moines rejette sa robe sur l'épaule, s'assied les jambes ramenées sous lui, élève ses mains jointes et dit :

« J'invite, révérends seigneurs, la Communauté ; si vous avez vu ou entendu de moi quelque chose, si vous avez quelque soupçon contre moi, dites-le moi, seigneurs, par compassion pour moi. Si je reconnais (la faute), je veux l'expier. » Cette formule est répétée une seconde et une troisième fois.

« Ensuite, (chacun) des moines plus jeunes... (fait la même déclaration).

(1) Pavarana ou invitation. C'est une cérémonie au cours de laquelle chacun des moines invite les autres à lui adresser publiquement les reproches auxquels sa conduite a pu donner lieu pendant le Vassa.

LE BIENHEUREUX REND VISITE A UN MOINE DÉLAISSÉ

(VINAYA, II, p. 240)

Un jour, un moine souffrant de douleurs d'entrailles gisait parmi ses excréments. Le Bienheureux, accompagné du vénérable Ananda, passant devant les dortoirs, arriva à la cellule du moine et vit celui-ci dans cet état. A cette vue, il alla à lui et dit : « Qu'y a-t-il, moine, êtes-vous malade ? »

« J'ai des douleurs d'entrailles. »

« N'avez-vous personne pour vous soigner ? »

« Non, Seigneur. »

« Pourquoi donc les moines ne vous soignent-ils pas ? »

« Parce que je ne peux rendre aucun service aux moines, Seigneur. »

Là-dessus, le Bienheureux dit au vénérable Ananda :

« Va chercher de l'eau, Ananda, pour laver ce moine. »

« Oui, Seigneur », répondit le vénérable Ananda au Bienheureux, et il apporta l'eau (demandée). Alors le Bienheureux versa l'eau pendant que le vénérable Ananda lavait (le moine). Et le Bienheureux ayant pris le moine par la tête et le vénérable Ananda l'ayant pris par les pieds, ils le soulevèrent et le déposèrent sur son lit.

Alors, à cette occasion le Bienheureux réunit la communauté et questionna les moines : « Moines, il y a bien un moine malade en tel endroit ? »

« Oui, Seigneur. »

« Et, moines, qu'a donc ce moine ? »

« Il a une maladie d'entrailles, Seigneur. »

« Et n'y a-t-il personne qui le soigne ? »

« Non, Seigneur. »

« Mais pourquoi les moines ne le soignent-ils pas ? »

« Ce moine, Seigneur, ne rend aucun service aux autres, c'est pourquoi ceux-ci ne le soignent pas. »

« Moines, vous n'avez ni père ni mère qui puissent

s'occuper de vous. Si donc, moines, vous ne vous soignez pas les uns les autres, qui donc, en vérité, vous soignera ? Tous ceux qui me soigneraient, moines, doivent donner des soins aux malades.

« S'il avait un précepteur, son précepteur le soignerait durant sa vie jusqu'à guérison complète ; il en serait de même s'il avait un maître, un condisciple du même vihara ou un disciple logeant avec son maître. Et s'il n'avait personne, la Communauté le soignerait : et celui qui n'agirait pas ainsi commettrait une faute. »

L'AUXILIAIRE DE L'INDIVIDU

(MAJJHIMANIKAYA, II, p. 197)

(Traduction de Mme Rhys Davids)

Alors, le jeune brahmane Soubha alla rendre visite au Bienheureux. Il lui présenta ses compliments, et prit place à ses côtés et lui dit : « Les brahmanes, Maître Gotama, déclarent ceci : « L'homme qui vit dans le monde peut mener une vie toute de droiture, de justice et de moralité ; l'homme qui renonce au monde ne le peut pas. Qu'en pense le Maître Gotama ? »

« Je fais ici une distinction, jeune brahmane : je ne généralise pas. Que les mauvaises habitudes soient celles d'un laïque ou d'un solitaire, je ne les loue pas. Ni le laïque ni le solitaire s'ils ont une mauvaise conduite ne peuvent vivre selon la droiture, selon la justice, selon la morale, par suite de leurs mauvaises habitudes. Que les bonnes habitudes soient celles d'un laïque ou d'un solitaire, je les loue. Si le laïque et le solitaire ont une bonne conduite, tous deux peuvent vivre selon la droiture, selon la justice, selon la morale. »

« Les brahmanes, Maître Gotama, déclarent ceci : « La vie domestique, qui est absorbante, laborieuse, remplie de soucis et de fatigues, rapporte de grands profits. La vie hors du monde (vie religieuse) qui est facile comporte

peu de labeurs, de soucis et de fatigues, rapporte peu de fruits. Qu'en pensez-vous, maître Gotama ? »

« Ici encore, jeune brahmane, je ferai des distinctions, je ne généraliserai pas. Il est une occupation de l'homme, absorbante, laborieuse, remplie de soucis et de fatigues, qui (en cas d'insuccès) rapporte peu de fruits, mais qui (en cas de réussite) rapporte de grands profits. Il est une (autre) occupation de l'homme qui est facile, comporte peu de labeurs, de soucis et de fatigues et qui (en cas d'insuccès) rapporte peu de fruits, mais qui (en cas de réussite) rapporte de grands profits. La première est l'agriculture, la seconde est le commerce. La vie domestique est comparable à l'agriculture ; la vie religieuse est comparable au commerce. »

TISSA

(SAMYUTTA NIKAYA, III)

(Traduction de F. L. Woodward dans *Kindred Sayings*, vol. III)

A Savatthi... dans le jardin...

En ce temps-là, le vénérable Tissa, neveu du père du Bienheureux, s'adressa en ces termes à un grand nombre de moines :

« En vérité, amis, mon corps est comme intoxiqué. Les quatre régions sont devenues indistinctes à ma vue et l'enseignement (de la Loi) n'est plus compris par moi. La paresse et l'indolence ont envahi mon cœur ; pour moi la vie religieuse est sans joie et les enseignements sont incertains. »

Là-dessus, les moines se rendirent auprès du Bienheureux, le saluèrent et s'assirent d'un (même) côté.

Une fois assis, ces frères dirent au Bienheureux : « Seigneur, le vénérable Tissa, neveu du père du Bienheureux, s'est adressé en ces termes à un grand nombre de moines : (comme ci-dessus).

Le Bienheureux appela un frère : « Venez, frère ; et

allez dire, en mon nom, à Tissa : « Ami Tissa, le Maître désire vous parler. »

« Bien, Seigneur », dit le frère, répondant au Bienheureux. Et il alla trouver Tissa et lui dit :

« Ami Tissa, le Maître désire vous parler. »

« Bien, frère », dit le vénérable Tissa répondant à ce moine. Et il se rendit auprès du Bienheureux, le salua et s'assit de côté.

Quand le vénérable Tissa se fut assis, le Bienheureux lui dit : « Est-il vrai, comme on le prétend, Tissa, que vous avez dit à un grand nombre de frères : « En vérité, amis... ? » (comme ci-dessus).

« C'est vrai, Seigneur. »

« Alors, qu'en pensez-vous, Tissa ? Le corps qui n'est pas délivré des désirs, qui se plaît dans le désir, se nourrit de désir, s'enivre de désir, est altéré de désir, est consumé de désir, ce corps est-il sujet au changement et à l'instabilité ? Est-il sujet à la douleur, au chagrin, aux peines, aux lamentations et au désespoir ? »

« Oui, Seigneur. »

« Bien dit, bien dit, Tissa. Et n'en est-il pas de même de la sensation, de la perception, des conformations et de la connaissance (ou cognition) ? »

« Oui, Seigneur. »

« Bien dit, bien dit, Tissa. Il en est de même de l'esprit qui n'est pas délivré des désirs, se plaît dans le désir, se nourrit de désir, s'enivre de désir, est altéré de désir, est consumé de désir. Cet esprit est sujet à la douleur, au chagrin, aux peines, aux lamentations et au désespoir ? Qu'en pensez-vous, Tissa ? Le corps qui est délivré de tout cela, ce corps est-il sujet à la douleur, au chagrin, aux peines, aux lamentations et au désespoir ? »

« Sûrement non, Seigneur. »

« Bien dit, bien dit, Tissa. Et, placées dans les mêmes conditions que le corps, la sensation, la perception, les conformations et la connaissance (ou cognition) sont-elles sujettes à ces maux ? »

« Sûrement non, Seigneur. »

« Bien dit, bien dit, Tissa. Ainsi en est-il de l'esprit délivré des désirs. Maintenant, qu'en pensez-vous, Tissa ? Le corps est-il permanent ou impermanent ? »

« (Il est) impermanent, Seigneur. »

« La sensation, la perception, les conformations et la conscience (ou cognition) sont-elles permanentes ou impermanentes ? »

« (Elles sont) impermanentes, Seigneur. »

« Par conséquent, celui qui comprend cela sait... que pour la vie dans ces conditions il n'est pas de vie future. »

« Supposez maintenant deux voyageurs, Tissa, l'un habitué à la route, l'autre ne la connaissant pas. Ce dernier demande son chemin à l'autre qui lui répond : « Voilà le chemin, brave homme. Continuez à marcher un moment et vous verrez une bifurcation. Laissez alors le chemin de gauche et prenez celui de droite. Un peu plus loin vous verrez une épaisse forêt. En marchant encore vous verrez un grand marécage ; puis, plus loin un précipice profond. Enfin, en allant encore un peu plus loin, vous apercevrez une large plaine charmante. »

« Ma parabole, Tissa, renferme une idée : la voici. L'homme qui ne connaît pas la route personnifie les gens du monde. L'homme habitué à la route personnifie un Tathagata, un arhat, un Illuminé parfait et accompli. La bifurcation représente l'état d'indécision. Le chemin de gauche représente la fausse voie aux huit embranchements, c'est-à-dire : la vue fausse, la volonté fausse, etc... Le chemin de droite, Tissa, représente la Noble Voie aux huit embranchements, c'est-à-dire, la vue droite, etc... L'épaisse forêt, Tissa, représente l'ignorance. Le grand marécage, Tissa, représente les désirs des sens. Le précipice profond, Tissa, représente les tourments et le désespoir. La large plaine charmante, Tissa, représente le Nibbana. »

« Courage, Tissa ! Courage, Tissa ! Je suis là pour te conseiller ! Je suis là pour te soutenir ! Je suis là pour t'instruire ! »

Ainsi parla le Bienheureux, et le vénérable Tissa fut réconforté et réjouï par les paroles du Bienheureux.

INSTITUTION D'UN ORDRE DE RELIGIEUSES

(EXTRAIT DU 10^e KHANDHAKA DU
CHULLAVAGGA DU VINAYA)

(D'après la traduction de Rhys Davids et Oldenberg)

I

En ce temps-là, le Bienheureux Bouddha résidait dans le Nigrodharama chez les Sakyas de Kapilavatthou. Et Mahapadjapati la Gotamide se rendit à l'endroit où se trouvait le Bienheureux, et une fois arrivée, elle s'inclina devant le Bienheureux et resta debout de côté. Et, dans cette position, elle s'adressa au Bienheureux en ces termes :

« Il serait bon, Seigneur, que les femmes fussent autorisées à renoncer à leur maison et à mener la vie errante (des religieux) pour suivre la doctrine et la discipline établies par le Tathagata. »

« Cela suffit, la Gotamide. Ne cherche pas à obtenir cette autorisation pour les femmes. »

(Mahapadjapati renouvelle sa demande dans les mêmes termes une seconde, puis une troisième fois, et reçoit la même réponse.)

Alors, Mahapadjapati la Gotamide, triste et affligée parce que le Bienheureux ne voulait pas autoriser les femmes à embrasser la vie religieuse, s'inclina devant le Bienheureux, tourna autour de lui en le laissant à sa droite et s'éloigna tout en larmes.

Ensuite, après être resté à Kapilavatthou tout le temps qu'il lui avait plu, le Bienheureux se mit en route pour Vesali où il arriva tout droit peu de temps après.

(1) Mahapadjapati était la sœur de la mère du Bouddha. Après la mort de cette dernière elle fut épousée par le père du Bouddha et devint la mère nourricière de l'enfant divin.

Et, à Vesali, le Bienheureux s'arrêta dans la salle Koutagara située dans le bois de Mahavana.

Et Mahapadjapati la Gotamide, les cheveux coupés, vêtue d'une robe de couleur orange, se mit en route pour Vesali, suivie d'un grand nombre de femmes du clan des Sakyas ; et elle arriva peu après à Vesali, devant la salle Koutagara située dans le bois de Mahavana. Et Mahapadjapati la Gotamide, les pieds meurtris et couverts de poussière, triste et affligée, toute en larmes, s'arrêta devant la porte d'entrée.

Et le vénérable Ananda aperçut Mahapadjapati arrêtée là et aussitôt il lui dit : « Pourquoi restes-tu là, devant la porte, les pieds meurtris et couverts de poussières, triste et affligée, tout en larmes ? »

« C'est, ô Ananda, parce que le Seigneur le Bienheureux ne permet pas aux femmes de renoncer à leur maison et de mener la vie errante (des religieux) pour suivre la doctrine et la discipline établies par le Tathagata. »

Alors, le vénérable Ananda se rendit à l'endroit où se trouvait le Bienheureux et s'inclina devant le Bienheureux et prit place sur un côté. Et dès qu'il fut assis, le vénérable Ananda dit au Bienheureux :

« Seigneur, voici que Mahapadjapati la Gotamide se tient devant la porte d'entrée, les pieds meurtris et couverts de poussière, triste et affligée, tout en larmes, parce que le Bienheureux ne permet pas aux femmes de renoncer à leur maison et de mener la vie errante (des religieux) pour suivre la doctrine et la discipline établies par le Bienheureux.

« Il serait bon, Seigneur, que les femmes obtinssent la permission de faire ce qu'elle le demande. »

« Cela suffit, Ananda. Ne cherchez pas à obtenir cette permission pour les femmes. »

(Deux et trois fois la même requête reçut la même réponse.)

Alors, le vénérable Ananda pensa : « Puisque le Bienheureux ne donne pas son assentiment, posons-lui la question sur un autre sujet. »

Et le vénérable Ananda dit au Bienheureux : « Les femmes, Seigneur, qui ont renoncé à leur maison et mènent la vie errante (des religieux) pour suivre la doctrine et la discipline établies par le Bienheureux, peuvent-elles recueillir le fruit de la conversion, ou de la seconde Voie, ou de la troisième Voie, ou de l'état d'Arhat ? »

« Elles le peuvent, Ananda. »

« S'il en est ainsi, Seigneur, puisque Mahapadjapati la Gotamide s'est montrée d'un dévouement absolu envers le Bienheureux lorsque, comme tante et nourrice, elle l'a nourri et lui a donné le lait, et, à la mort de sa mère, a allaité de son sein le Bienheureux, il serait bon, Seigneur, que les femmes obtinssent la permission de renoncer à la vie de famille et de mener la vie errante (des religieux) pour suivre la doctrine et la discipline établies par le Tathagata. »

« Si Mahapadjapati la Gotamide, Ananda, se conforme aux Huit règles principales, cette observance lui sera comptée comme ordination.

(Voici ces règles :) « Une religieuse, fût-elle depuis cent ans dans l'ordre, doit saluer un moine, se lever devant lui, s'incliner devant lui et lui rendre les honneurs qui lui sont dus, même si celui-ci a été ordonné à l'instant même. Cette règle, elle doit la respecter, la regarder comme sainte, l'observer, l'honorer et ne pas la transgresser de toute sa vie.

« Une religieuse ne peut passer la saison des pluies dans une région où il ne se trouve pas de moine. Cette règle, elle doit la respecter, etc...

« Chaque quinzaine, la religieuse doit s'enquérir auprès de la Communauté des moines de la date de la cérémonie de l'Ouposatha et du moment de l'arrivée du moine chargé de la prédication. Cette règle, elle doit la respecter, etc...

« A la fin de la saison des pluies la religieuse doit faire le Pavarana pour qu'on l'accuse de péché devant les deux communautés — celle des moines et celle des religieuses — si l'on a vu ou entendu dire quelque chose

d'elle ou si l'on a quelque soupçon contre elle. Cette règle elle doit la respecter, etc...

« La religieuse coupable d'une faute grave doit se soumettre à une pénitence devant les deux communautés (des moines et des religieuses). Cette règle elle doit la respecter, etc...

« Lorsqu'elle a, comme novice, observé pendant deux ans les six ordonnances, une religieuse peut solliciter des deux communautés l'ordination *oupasampada*. Cette règle elle doit la respecter, etc...

« Une religieuse ne doit, sous aucun prétexte, injurier ou reprendre un moine. Cette règle, elle doit la respecter, etc...

« Désormais, la réprimande officielle des moines par les religieuses est interdite, tandis que la réprimande officielle des religieuses par les moines ne l'est pas. Cette règle, elle doit la respecter, etc...

« Si Mahapadjapati la Gotamida, Ananda, se conforme à ces huit règles principales, cette observance lui sera comptée comme ordination. »

Alors, le vénérable Ananda, après que le Bienheureux eut formulé ces huit règles principales, alla trouver Mahapadjapati la Gotamida et (la mit au courant de la décision du Bienheureux. Elle répondit) :

« De même, Ananda, qu'un jeune homme ou une jeune femme dans la fleur de l'âge, accoutumés à se parer, après s'être baigné la tête, reçoivent des deux mains une guirlande de fleurs de lotus et de fleurs de jasmin ou de fleurs d'*atimuttaka* et s'en couronnent le front, de même, Ananda, je reçois ces huit règles principales et m'engage à m'y conformer pendant toute ma vie. »

Alors, le vénérable Ananda retourna vers le Bienheureux, s'inclina devant lui et prit place de côté. Et, dès qu'il fut assis, le vénérable Ananda dit au Bienheureux :

« Mahapadjapati la Gotamida, Seigneur, s'est engagée à observer les huit règles principales ; la tante du Bienheureux a reçu l'ordination *oupasampada*. »

« Si, Ananda, » répondit le Bienheureux, « les femmes n'avaient pas été autorisées à renoncer à la vie de famille et à mener la vie errante (des moines) pour suivre la doctrine et la discipline du Tathagata, alors, Ananda, la pure religion aurait eu une longue durée, la bonne loi aurait été observée d'une façon immuable pendant mille ans. Mais, Ananda, puisque les femmes ont obtenu cette permission, la pure religion, Ananda, n'aura plus une longue durée, la bonne loi ne sera plus observée que pendant cinq cents ans. De même que les maisons où les femmes sont plus nombreuses que les hommes sont aisément visitées par les voleurs et les malfaiteurs, de même, Ananda, quelles que soient la doctrine et la discipline suivies par les femmes qui ont été autorisées à quitter leur foyer pour mener la vie errante (des religieux), cette religion n'aura pas une longue durée. »

« Et, Ananda, de même que si la maladie qu'on appelle la rouille envahit un champ de riz de belle venue, ce champ de riz ne se conservera pas longtemps, et que, si la maladie qu'on appelle la moisissure envahit une plantation de cannes à sucre, cette plantation de cannes à sucre ne résistera pas longtemps, de même, Ananda, quelles que soient la doctrine et la discipline suivies par les femmes qui ont été autorisées à quitter leur foyer pour mener la vie errante (des religieux), cette religion n'aura pas une longue durée. Et Ananda, de même que par mesure de précaution, on élève devant un réservoir un remblai qui doit empêcher les eaux de s'étendre plus loin, de même, Ananda, par mesure de précaution, j'ai prescrit aux religieuses ces huit règles principales qu'elles ne doivent pas enfreindre leur vie durant. »

Fin des huit règles principales des religieuses.

II

Alors, Mahapadjapati la Gotamida se rendit à l'en-

droit où se trouvait le Bienheureux et s'inclina devant lui et se tint respectueusement de côté.

Et toujours debout, Mahapadjapati la Gotamida dit au Bienheureux : « Quelle instruction, Seigneur, dois-je donner aux femmes du clan des Sakyas ? » Alors, le Bienheureux instruisit Mahapadjapati la Gotamida, l'exhorta, l'exalta et la ravit par un discours religieux. Et, elle, ainsi instruite, exhortée, exaltée, ravie, s'inclina devant le Bienheureux et tournant autour de lui en le laissant à sa droite, elle se retira. Alors, le Bienheureux, à cette occasion prononça un discours religieux et dit aux moines :

« J'autorise les religieuses, ô moines, à recevoir des moines l'ordination oupasampada. »

Alors, ces religieuses dirent à Mahapadjapati la Gotamida : « Vous n'avez, pas plus que nous, reçu l'ordination oupasampada ; car il a été prescrit par le Bienheureux que « les religieuses seront ordonnées par les moines ».

Alors, Mahapadjapati la Gotamida alla trouver le vénérable Ananda (et lui répéta ces paroles). Et le vénérable Ananda s'étant rendu auprès du Bienheureux reçut de lui cette réponse :

« L'acceptation des huit règles principales par Mahapadjapati la Gotamida a été pour elle l'ordination oupasampada. »

Alors, Mahapadjapati la Gotamida se rendit à l'endroit où se trouvait le Bienheureux et s'inclina devant lui et se tint respectueusement de côté. Et, restant debout, elle dit : « Daigne le Bienheureux m'enseigner les grandes lignes de la Loi, pour que, après avoir entendu la doctrine du Bienheureux, je puisse vivre dans la solitude, à l'abri de toute distraction, ardente, zélée, résolue. »

« Quelles que soient les doctrines que vous suiviez, la Gotamida, si elles conduisent aux passions et non à la paix, à l'orgueil et non à la vénération, à l'ambition et non à la modestie, au désir du monde et non à la retraite, à la paresse et non au zèle, aux exigences et non à la

modération, en vérité, soyez convaincue, la Gotamida, que ces doctrines ne sont point le dhamma, ne sont point la discipline, ne sont point l'enseignement du Maître. Mais, quelles que soient les doctrines que vous suiviez, la Gotamida, si elles conduisent à la paix et non aux passions, à la vénération et non à l'orgueil, à la modestie et non à l'ambition, à la retraite et non au désir du monde, au zèle et non à la paresse, à la modération et non aux exigences, en vérité, soyez convaincue que ces doctrines sont bien le dhamma, qu'elles sont bien la discipline, qu'elles sont bien l'enseignement du Maître. »

NAKULAPITAR

(EXTRAIT DU SAMYUTTA NIKAYA, III)

(Traduction de F. L. Woodward, *Kindred Sayings*, vol. III)

J'ai entendu dire ceci : Le Bienheureux s'était arrêté, une fois, chez les Bhaggi, au rendez-vous des crocodiles, dans le bosquet de Bhesakala du parc des cerfs. Alors le père de famille Nakulapitar vint trouver le Bienheureux, le salua et s'assit de côté.

Dans cette position, le père de famille Nakulapitar s'adressa au Bienheureux, disant : « Maître, je suis un vieillard dans la décrépitude, âgé, bien près de la mort ; j'ai atteint le terme de ma vie, je suis malade et souffre toujours. En outre, Maître, il m'arrive rarement de voir le Bienheureux et les honorables frères. Que le Bienheureux me donne courage et santé et ce sera pour moi un avantage et un bienfait durant de nombreux jours. »

« Véritablement, véritablement, père de famille, votre corps est faible et épuisé. Avec un corps comme le vôtre, père de famille, c'est pure sottise de demander la santé ne serait-ce que pour un instant. C'est pourquoi, père de famille, il faut vous exercer (à cette pensée) : « Bien que mon corps soit malade, mon esprit ne le sera pas. » C'est à cette pensée, père de famille, qu'il faut vous exercer. »

MEGHIYA

(EXTRAIT DU UDANA IV)

(Adaptation de la traduction du Maj. D. M. Strong)

J'ai entendu dire ceci. Dans une certaine occasion, le Bienheureux demeurait à Tchalaka sur la montagne du même nom.

En ce temps-là, le vénérable Meghiya était le moine servant du Bienheureux. Et le vénérable Meghiya se rendit à l'endroit où était le Bienheureux, et s'étant approché, il le salua et s'arrêta respectueusement à distance. Puis, se tenant debout, le vénérable Meghiya dit au Bienheureux : « Je désire, Seigneur, aller recueillir des aumônes au village de Djantou. »

« Très bien, Meghiya, faites comme bon vous semble. »

Et le vénérable Meghiya, qui s'était habillé dans la matinée, prit son vase à aumônes et son manteau et alla recueillir des aumônes au village de Djantou. Quand il eut terminé sa tournée et pris son repas, il se rendit sur les bords de la rivière Kimikala, et au cours de sa promenade le long de la rivière il aperçut un bosquet de manguiers charmant et agréable. A cette vue, il s'écria : « Que ce bosquet de manguiers est charmant, qu'il est agréable ! Voici, véritablement, un endroit qui convient bien à un fils de bonne famille qui veut lutter et s'efforcer d'atteindre (à la sainteté). Si le bienheureux y consent, je reviendrai dans ce bosquet de manguiers pour lutter et m'efforcer d'atteindre (à la sainteté) ». Et le vénérable Meghiya se rendit à l'endroit où se trouvait le Bienheureux, et, s'étant approché, il salua le Bienheureux et s'assit respectueusement à distance. Et dans cette position, il dit au Bienheureux : « Avant midi, Seigneur, après m'être habillé et avoir pris mon vase à aumônes et mon manteau, je suis allé recueillir des aumônes dans le village de Djantou, et lorsque j'eus terminé ma tournée

et pris mon repas, je me rendis sur les bords de la rivière Kimikala et au cours de ma promenade à pied d'un endroit à l'autre j'aperçus un bosquet de manguiers charmant et agréable. A cette vue, je m'écriai : « Que ce bosquet de manguiers est charmant, qu'il est agréable ! Voici, véritablement, un endroit qui convient bien à un fils de bonne famille qui veut lutter et s'efforcer d'atteindre (à la sainteté). Si le Bienheureux y consent, je reviendrai dans ce bosquet de manguiers pour lutter et m'efforcer d'atteindre à la (sainteté). »

Lorsque le vénérable Meghiya eut ainsi parlé, le Bienheureux lui dit : « Attendez un moment, Meghiya, nous sommes seuls ; attendez au moins que d'autres moines arrivent. »

Et, une fois encore, le vénérable Meghiya s'adressa au Bienheureux disant : « Seigneur, le Bienheureux n'a plus de devoir à remplir, ni de tâche à terminer. Mais, moi, Seigneur, j'ai encore des devoirs à remplir et une tâche à terminer. Si, Seigneur, le Bienheureux y consent, je retournerai dans ce bosquet de manguiers pour lutter et m'efforcer d'arriver à la sainteté. »

Et, une fois encore, le Bienheureux dit au vénérable : « Attendez un moment, Meghiya, nous sommes seuls ; attendez au moins que d'autres moines arrivent. »

Une troisième fois le vénérable Meghiya dit au Bienheureux (comme ci-dessus) :

« En ce qui concerne la lutte (contre les passions), Meghiya, que pouvons-nous en dire ? Faites donc comme vous l'entendez. »

Et le vénérable Meghiya se leva de son siège, salua le Bienheureux et tournant autour de lui en le laissant à droite, il se rendit au bosquet de manguiers dans lequel il entra et s'assit sous un arbre pendant la chaleur du jour.

Et, au cours de son séjour dans ce bosquet de manguiers, le vénérable Meghiya fut constamment assailli par trois sortes de pensées mauvaises et contraires à la Loi : des pensées impures, des pensées méchantes, des pensées cruelles.

Et le vénérable Meghiya se dit : « Il est vraiment étrange, il est vraiment étonnant que, poussé par la foi à abandonner ma maison pour mener la vie errante, je sois assailli par ces pensées mauvaises et contraires à la Loi : des pensées impures, des pensées méchantes, des pensées cruelles. »

Et le vénérable Meghiya abandonna sa retraite et se rendit à l'endroit où se trouvait le Bienheureux, et, après avoir salué le Bienheureux, il s'assit respectueusement de côté, et, de sa place, dit au Bienheureux : « Pendant mon séjour dans ce bosquet de manguiers, j'ai été assailli par trois sortes de pensées mauvaises et contraires à la loi, etc... » (comme ci-dessus).

(Le Bienheureux répondit :) « Un cœur prématurément délivré, ô Meghiya, arrive à la maturité à cinq conditions. Quelles sont ces cinq ?

1^o En ce monde, ô Meghiya, un moine doit avoir un ami vertueux, un compagnon vertueux. Telle est la première condition.

2^o Ensuite, ô Meghiya, un moine doit être pieux, et doit mener une vie de contrainte conformément aux préceptes de la doctrine. Il doit avoir une conduite vertueuse et sans le moindre péché, il doit s'exercer à l'application des principes moraux qu'il a reçus. Telle est la seconde condition.

3^o Ensuite, ô Meghiya, par les sermons qui tendent à l'extirpation du mal, à la révélation du but, au profond dégoût du monde, à la destruction des passions, au détachement (de l'existence), à la tranquillité, à la science supérieure, à l'illumination suprême, au Nibbana, autrement dit, par les sermons sur la sobriété, sur le contentement, la solitude, les efforts, la piété, la méditation, la sagesse et la délivrance résultant de l'illumination intérieure, par ces sermons satisfaction est obtenue, et les difficultés et les peines sont surmontées. Telle est la troisième condition.

4^o Ensuite, ô Meghiya, le moine doit faire durant sa vie de vigoureux efforts (en vue de son salut) ; il doit

renoncer aux pratiques défendues pour celles qui sont recommandées par la doctrine ; il doit être résolu, énergique dans l'accomplissement de ce que lui commande la doctrine, sans éprouver ni découragement ni lassitude. Telle est la quatrième condition.

5^o Ensuite, ô Meghiya, le moine doit posséder la sagesse, connaître l'origine et la fin des choses, être doué de l'intelligence supérieure et de ce qui conduit à la suppression complète de la douleur. Telle est la cinquième condition.

Telles sont, ô Meghiya, les cinq conditions auxquelles un cœur prématurément délivré arrive à la maturité.

C'est ainsi, Meghiya, que le moine qui possède un ami vertueux, un compagnon vertueux, un frère vertueux deviendra pieux, mènera une vie modeste conformément aux principes de la doctrine, et se conduira suivant la vertu, etc. (et remplira les conditions qui viennent d'être exposées plus haut).

En outre, ô Meghiya, le moine qui remplit ces cinq conditions doit en observer avec soin quatre autres. Pour vaincre le désir, il doit arrêter sa pensée sur l'impureté (du corps) ; pour renoncer à la méchanceté il doit arrêter sa pensée sur la bienveillance ; pour chasser les pensées coupables, il doit se livrer à la méditation par aspiration et expiration ; pour détruire l'orgueil résultant de la croyance en la personnalité, il doit penser à l'impermanence. La notion de l'impermanence engendre celle du non-moi, et le moine qui possède la notion du non-moi parvient à détruire la croyance en la personnalité et arrive ainsi, dans cette existence, au Nibbana. »

Et, dans cette circonstance et à cette occasion, le Bienheureux prononça cette stance :

Celui qui juge mal ces pensées basses et subtiles

Par lesquelles l'esprit est gonflé d'orgueil

Erre à l'aventure de naissance en naissance.

Mais l'illuminé ardent et doué de mémoire qui maîtrise ces pensées

Est délivré des pensées qui gonflent d'orgueil l'esprit.

SONA-KOTIKANNA

(EXTRAIT DU OUDANĀ V, 6)

(Adapté d'après la traduction du Maj. Strong)

J'ai entendu dire ceci. Dans une certaine occasion, le Bienheureux séjournait à Savatthi, dans le Djetavana, jardin d'Anathapindika.

En ce temps-là, le vénérable Mahakaccana demeurait dans le pays d'Avanti, sur une colline appelée le Précipice, à Kouraraghara. Et, en ce temps-là, le fidèle laïque Sona-Kotikanna était le serviteur du vénérable Mahakaccana.

Tandis que le fidèle laïque Sona-Kotikanna goûtait la béatitude de la solitude, il sentit s'éveiller en lui cette pensée : « D'après la doctrine enseignée par le vénérable Mahakaccana, il n'est pas facile à l'homme qui reste dans sa maison de mener la vie sainte comme elle doit l'être, dans toute sa pureté, dans sa perfection absolue : « Si je rasais mes cheveux et ma barbe, revêtais la robe jaune et abandonnais ma maison pour mener la vie errante ? »

Et le fidèle laïque Sona-Kotikanna se rendit à l'endroit où se trouvait le vénérable Mahakaccana, et, après s'être approché, il salua le vénérable Mahakaccana et s'assit de côté ; et de sa place il dit au vénérable Mahakaccana : « Je goûtais à l'instant la béatitude de la solitude quand cette pensée s'est éveillée en moi : D'après la doctrine enseignée, etc. (comme ci-dessus). Daigne le seigneur Mahakaccana m'admettre dans la communauté de ceux qui ont renoncé au monde. »

Répondant à ces paroles, le vénérable Mahakaccana dit au disciple laïque Sona-Kotikanna : « Il est difficile, ô Sona, de mener la vie sainte durant une existence, de prendre un repas par jour et de coucher seul. Je vous conseille, Sona, pour le présent, de rester dans votre

condition de fils de famille, en appliquant les préceptes des Bouddhas, en prenant un repas par jour et en couchant seul. »

Et le goût du fidèle laïque Sona-Kotikanna pour la vie d'ascète persista.

Et une seconde fois, puis une troisième fois, le disciple retiré dans la solitude, ayant senti s'éveiller en lui la même pensée, renouvela sa demande.

Et le vénérable Mahakaccana admit le disciple laïque Sona-Kotikanna dans la communauté de ceux qui ont renoncé au monde.

En ce temps-là, les moines étaient peu nombreux dans les districts méridionaux du pays d'Avanti. Ce n'est qu'au bout de trois ans, après avoir pris des moines tant tôt ici, tantôt là, que le vénérable Mahakaccana réussit, après bien des difficultés et des ennuis, à constituer un chapitre de dix moines. Et le vénérable Sona fut admis aux plus hautes dignités de la Communauté.

Et le vénérable Sona passait la saison des pluies dans la solitude quand cette pensée lui vint à l'esprit : « Je n'ai jamais vu le Bienheureux face à face, mais j'ai entendu dire qu'il est comme ceci, qu'il est comme cela. Si mon maître le permet, j'irai voir le Bienheureux, le Saint, le Bouddha suprême. »

Et le vénérable Sona, ayant quitté dans la soirée le lieu où il se livrait à la méditation, se rendit à l'endroit où se trouvait le vénérable Mahakaccana, et s'étant approché, il le salua et s'assit de côté. Et dans cette position, le vénérable Sona dit à Mahakaccana : « Je passais la saison des pluies dans la solitude quand cette pensée m'est venue à l'esprit : (comme ci-dessus) ».

(Le vénérable Mahakaccana lui répondit) : « Bien, Sona, bien ; allez voir le Bienheureux, le Saint, le Bouddha suprême. Vous verrez le sublime, le Vertueux, dispensateur de la joie, dont les sens sont calmes, dont l'esprit est en paix, le suprême vainqueur de soi-même, le héros qui s'est maîtrisé, qui veille sur lui-même, qui a dompté ses sens. Et quand vous le verrez, saluez-le en

mon nom en touchant ses pieds de la tête et dites-lui :

« Mon maître, Seigneur, le vénérable Mahakaccana salue le Bienheureux en touchant ses pieds de la tête et s'informe si le Bienheureux n'éprouve ni douleur ni fatigue, s'il est fort, vigoureux et en bonne santé ? »

« Bien », dit le vénérable Sona, et après avoir loué le vénérable Mahakaccana des paroles qu'il avait prononcées et l'avoir remercié, il mit de l'ordre à l'endroit où il avait dormi, prit son vase à aumônes et sa robe et se mit en route pour Savatthi. Et, d'étape en étape, il arriva au Djetavana, jardin d'Anathapindika, à Savatthi où séjournait le Bienheureux, et après s'être approché, il salua le Bienheureux et s'assit à distance. Et, dans cette position, il dit au Bienheureux : « Mon maître s'informe si le Bienheureux, etc. (comme ci-dessus). »

« Je pense, moine, (dit le Bienheureux) que vous avez bien supporté le voyage, que vous êtes en état de le poursuivre, que vous avez éprouvé peu de fatigue et que vous avez sans difficulté recueilli des aumônes. »

« J'ai bien supporté le voyage, Bienheureux ; je pense le continuer, j'ai éprouvé peu de fatigue et j'ai sans difficulté recueilli des aumônes. »

Et le Bienheureux appela le vénérable Ananda et lui dit : « Prépare, Ananda, un lit pour le moine qui vient d'arriver. Le Bienheureux désire partager sa cellule avec le vénérable Sona. » Et il prépara un lit pour le vénérable Sona dans la cellule occupée par le Bienheureux. Et le Bienheureux, après avoir passé une grande partie de la nuit assis en plein air, se lava les pieds et entra dans la cellule. Et le vénérable Sona, après avoir passé une grande partie de la nuit assis en plein air, se lava les pieds et entra dans la cellule.

Et le matin, quand le Bienheureux se fut levé, il appela le vénérable Sona et lui dit : « Avez-vous compris la doctrine assez clairement pour pouvoir la réciter aux moines ? »

« Certes », affirma le vénérable Sona en réponse au

Bienheureux, et il déclama les seize chapitres de l'Atthaka (1).

Et quand la récitation fut terminée, le Bienheureux manifesta sa satisfaction, disant : « Excellent, moine, excellent. Ces seize chapitres de l'Atthaka ont été bien saisis, complètement pénétrés, entièrement compris. Vous êtes doué d'une voix douce, claire et juste, et vous pouvez expliquer le sens des choses. Combien y a-t-il de temps que vous avez été ordonné. »

« Une année, Seigneur. »

« Pourquoi, moine, avez-vous attendu si longtemps ? »

« Il y a longtemps, Seigneur, que j'ai compris la bassesse des désirs des sens ; de plus la vie de maître de maison est remplie de soucis et de préoccupations. »

Et le Bienheureux, à ce propos et dans cette circonstance, prononça la stance suivante :

Celui qui a vu les dangers du monde
A compris la Norme et ne renaîtra plus.
Le sage ne trouve plus de joie dans le mal ;
Dans le mal il n'est plus de plaisir pour le pur.

EXHORTATION

(SAMYUTTA-NIKAYA XVI, § 7)

(Traduction de Mme Rhys Davids)

Dans le bosquet de bambous de Radjagaha, le vénérable Maha-Kassapa se présenta devant le Bienheureux... Il s'assit et le Bienheureux lui dit : « Exhorte les frères, Kassapa. Prêche-leur la doctrine, Kassapa. Il faut que toi ou moi les exhortions. Il faut que toi ou moi leur prêchions la doctrine. »

« En ce moment, Seigneur, il est difficile de parler aux frères. Ils sont dans un état qui ne permet guère de leur parler. Ils sont intraitables et n'écoutent rien. Par

(1) La quatrième section du livre canonique Soutta Nipata.

exemple, j'ai vu le frère Bhandā, compagnon d'Ananda, et le frère Abhindjika, compagnon d'Anourouddha, se défier l'un l'autre en ces termes : « Voyons, frère, lequel de nous deux parlera plus, parlera mieux, parlera plus longtemps (que l'autre). »

Alors, le Bienheureux dit à un des frères : « Approche, frère, va dire de ma part à Bhandā, le frère qui demeure avec Ananda, et à Abhindjika, le frère qui demeure avec Anourouddha : « Le Maître veut vous parler. »

« Bien, Seigneur », répondit le frère ; et il alla transmettre l'ordre.

« Bien, frère », lui répondirent les deux frères. Et ils se présentèrent devant le Bienheureux, le saluèrent et s'assirent de côté. Le Bienheureux leur dit, dès qu'ils furent assis : « Est-il vrai, comme on le dit, frères, que vous vous êtes défiés l'un l'autre en ces termes :

« Quel est celui de nous deux qui parlera plus, parlera mieux, parlera plus longtemps (que l'autre). »

« Oui, Seigneur. »

« Prétendez-vous, frères, que je vous ai enseigné à vous défier l'un l'autre en ces termes : « Voyons, frère, lequel de nous deux parlera plus, parlera mieux, parlera plus longtemps que l'autre ? »

« Non, Seigneur. »

« Si, comme vous le dites, vous n'affirmez pas avoir agi d'après mes instructions, qu'avez-vous donc vu, hommes légers, qu'avez-vous donc saisi dans une doctrine et une discipline si bien exposées et auxquelles vous obéissez, que vous vous défiez l'un l'autre à propos de ce que vous avez appris en ces termes : « Voyons, frères, lequel de nous deux parlera plus, parlera mieux, parlera plus longtemps (que l'autre) ? »

Alors, les deux frères, tombant la face contre terre aux pieds du Bienheureux, s'écrièrent : « Nous avons transgressé la règle, Seigneur, follement, stupidement, indignement, nous qui observons une discipline et une doctrine si bien exposées, en nous défiant l'un l'autre en ces termes : « Voyons, frère, lequel de nous deux

parlera plus, parlera mieux, parlera plus longtemps que l'autre ? » Daigne le Bienheureux accepter la confession (de notre faute) pour que nous l'évitons à l'avenir. »

« En vérité, frères, vous avez transgressé la règle, follement, stupidement, indignement, vous qui observez une discipline et une doctrine si bien exposées, en vous défiant de cette façon. Mais, puisque vous avez reconnu avoir transgressé la règle et en avez fait la confession, comme cela se doit, nous l'acceptons. Car, mes frères, on fait un grand progrès dans la discipline des saints quand, après avoir vu une faute dans la faute commise, on en fait la confession et s'en préserve à l'avenir. »

CHATEAUX DE SABLE

(*SAMYUTTA NIKAYA III*)

(Traduction de F. L. Woodward)

A Savatthi (le vénérable Radha se rendit auprès du Bienheureux). Après s'être assis de côté, il dit au Bienheureux :

« J'entends toujours parler de l'être. Daigne le Bienheureux m'expliquer ce qu'est l'être. »

« Ce désir, cette soif, cette envie, cette convoitise qui a pour objet le corps, qui est enchevêtré dans le corps, solidement enchevêtré en lui, constitue l'être.

« Ce désir, cette soif, cette envie, cette convoitise qui a pour objet les sensations, les idées (représentations), les concepts (formations), la connaissance, enchevêtrés dans ceux-ci, solidement enchevêtrés dans ceux-ci, constitue l'être.

« Imaginez, Radha, des garçons ou des filles qui s'amuse à élever des châteaux de sable. Tant qu'ils ne cessent pas d'éprouver du désir, de l'envie, de la convoitise, une soif ou une passion ardentes pour ces petits châteaux de sable, ils les aiment, ils s'en amusent, ils y attachent du prix, ils en sont jaloux.

« Mais, Radha, dès que ces garçons et ces filles cessent d'éprouver du désir, de l'envie, de la convoitise, une soif et une passion ardentes pour ces petits châteaux de sable, sur-le-champ, ils les bouleversent des pieds et des mains, les démolissent, les jettent bas et ne leur trouvent plus aucun attrait.

« De même, Radha, mettez en pièces le corps, brisez-le, cessez d'y trouver de l'attrait, appliquez-vous à détruire tout désir à son endroit. Et, de la même façon, agissez avec les sensations, les idées (représentations), les concepts (formations), la connaissance.

« En vérité, Radha, la destruction du désir est le Nibbana. »

LE BIENHEUREUX RECHERCHE LA SOLITUDE

(EXTRAIT DU UDANA IV, 5)

(Traduction littérale du Major Strong)

Voici ce que j'ai entendu. Dans une certaine occasion, le Bienheureux séjournait à Kosambi, dans le monastère Ghosita.

En ce temps-là, le Bienheureux était accompagné d'une foule de moines et de religieuses, de fidèles laïques des deux sexes, de rois et de leurs ministres ainsi que d'adeptes de sectes hérétiques, et il en était gêné et ennuyé.

Et cette pensée s'éveilla en lui : « Accompagné d'une foule de moines et de religieuses, de fidèles laïques des deux sexes, de rois et de leurs ministres, ainsi que d'adeptes de sectes hérétiques, je suis gêné et ennuyé. Si je me retirais dans la solitude, loin de la foule ? »

Et le Bienheureux qui s'était habillé avant midi prit son vase à aumônes et son manteau et entra dans Kosambi pour recueillir des aumônes. Quand il eut parcouru Kosambi et recueilli des aumônes, il s'en retourna. Puis, son repas terminé, après avoir mis de l'ordre à l'endroit

où il avait couché, il prit son vase à aumônes et son manteau, et, sans prévenir ni son serviteur ni les frères, il s'éloigna seul, sans compagnon, vers Palileyyaka où, après avoir voyagé d'étape en étape, il arriva et s'établit.

Et le Bienheureux séjourna dans l'épais bosquet de Rakkhila, proche de Palileyyaka, au pied d'un arbre bhadda sal.

Or, un noble éléphant était en butte aux tracasseries d'un troupeau d'éléphants mâles et femelles, de jeunes éléphants et de vieux éléphants. Il se nourrissait d'herbes foulées par les éléphants tandis que ceux-ci mangeaient les jeunes rameaux qu'il avait brisés. Il ne buvait que de l'eau polluée (par les autres) et quand il entrait dans la rivière les femelles se frottaient contre lui. Ce troupeau le gênait et l'ennuyait.

Et cette pensée vint à l'esprit du noble éléphant : « Au milieu de ce troupeau d'éléphants mâles, d'éléphants femelles, de jeunes éléphants, de vieux éléphants, je me nourris d'herbes foulées par eux alors qu'ils mangent les jeunes rameaux que j'ai brisés. Je bois de l'eau polluée et quand j'entre dans la rivière les femelles se frottent contre moi. Ce troupeau me gêne et m'ennuie. Si je me retirais dans la solitude loin du troupeau ? »

Et le noble éléphant s'éloigna du troupeau et se rendit dans l'épais bosquet de Rakkhila, proche de Palileyyaka, au pied de l'arbre où se trouvait le Bienheureux. Et, dès qu'il y fut arrivé, il arracha l'herbe à l'endroit occupé par le Bienheureux et apporta dans sa trompe de l'eau au Bienheureux.

Et pendant que le Bienheureux goûtait le calme de la solitude, cette pensée s'éveilla en lui : « J'ai vécu dans la gêne et l'ennui au milieu d'une foule de moines et de religieuses... Maintenant que je ne suis plus accompagné d'une foule de moines et de religieuses... je suis à l'aise et tranquille. »

Et cette pensée vint à l'esprit du noble éléphant : « J'ai vécu dans l'ennui et la gêne au milieu d'un troupeau d'éléphants... Maintenant que je ne suis plus accom-

pagné de ce troupeau d'éléphants, je suis à l'aise et tranquille. »

Et le Bienheureux, qui avait compris l'idée venue à l'esprit du noble éléphant, prononça au sujet de sa solitude la stance suivante :

Le cœur du noble éléphant
Est à l'unisson de celui du Bienheureux
En ce qu'il se plaît dans la solitude de la forêt.

REPROCHE DE CRUAUTÉ

(EXTRAIT DU UDANA V, 4)
(Traduction littérale du Major Strong)

Voici ce que j'ai entendu : Dans une certaine occasion, le Bienheureux séjournait à Savatthi, dans le Djetavana, jardin d'Anathapindika.

En ce temps-là, entre Savatthi et le Djetavana, des jeunes gens faisaient souffrir des poissons.

Et le Bienheureux qui s'était habillé avant midi prit son vase à aumônes et son manteau, et entra dans Savatthi pour recueillir des aumônes. Et le Bienheureux aperçut, entre Savatthi et le Djetavana, ces jeunes gens qui faisaient souffrir des poissons et dès qu'il les eut vus il se rendit à l'endroit où ils étaient, s'approcha et leur dit : « Jeunes gens, redoutez-vous la douleur ? la douleur vous est-elle odieuse ? »

« Oui, Seigneur, nous redoutons la douleur, la douleur nous est odieuse. »

Et le Bienheureux, dans cette circonstance et à cette occasion, prononça la stance suivante :

Si la douleur vous est odieuse, ne commettez de mauvaises actions ni ouvertement ni en secret.

(Car), si vous avez fait ou si vous faites aujourd'hui une mauvaise action,

Vous n'échapperez pas à la douleur si loin que vous fuyiez.

MARA TENTE LE BOUDDHA PAR L'OFFRE DU POUVOIR DU MONDE

(EXTRAIT DU SAMYUTTA-NIKAYA I-IV, § 10)
(Traduction de Mme Rhys Davids, Kindred Sayings II)

L'Exalté demeurait alors dans le pays de Kosala, sur l'Himalaya, dans une hutte en branchages.

Tandis que l'Exalté méditait dans la solitude, cette pensée lui vint à l'esprit : « N'est-il pas possible d'exercer le pouvoir souverain avec équité, sans tuer ni faire tuer, sans asservir ni faire asservir, sans souffrir ni faire souffrir ? »

Et Mara le Malin, percevant la pensée qui était venue à l'esprit de l'Exalté, s'approcha et dit : « Puisse l'Exalté, Seigneur, exercer le pouvoir souverain avec équité, puisse le Bienheureux régner sans tuer ni faire tuer, sans asservir ni faire asservir, sans souffrir ni faire souffrir. »

« Quelle est donc ton dessein, ô Malin, en me disant : « Puisse l'Exalté exercer le pouvoir souverain, puisse le Bienheureux régner avec équité ? »

« Seigneur, l'Exalté possède les quatre fondements de la puissance surnaturelle qu'il a recherchés, compris, répandus, appliqués, exercés avec persévérance, avec persistance. Si donc, l'Exalté le voulait, il pourrait décider que l'Himalaya, le roi des montagnes, devint une montagne d'or, et la montagne deviendrait une masse d'or. »

Alors, l'Exalté prononça la stance suivante :

Si la montagne était entièrement d'or étincelant
Même une masse double laisserait indifférent
L'homme sage. Sachons-le bien,
Et vivons en conséquence.
Celui qui connaît la douleur et son origine
Comment peut-il être porté vers le désir ?
S'il comprend la cause des naissances successives
Il sait qu'elle est le lien qui l'enchaîne à ce monde,
Et il doit s'en délivrer.

Alors, Mara le Malin pensa : « L'Exalté me connaît, le Bienheureux me connaît. » Et déçu et abattu, il disparut.

LE BOUDDHA EST CRITIQUÉ ET CONSEILLE UN NOUVEAU CONVERTI

(MAHAVAGGA VI, 31)

(Résumé)

Un jour, des Licchavis notables réunis dans leur salle du conseil faisaient l'éloge du Bouddha, du Dhamma et du Sangha. Siha, leur général en chef et adepte de la secte des Niganthas, était parmi eux. Et il pensait : « Sûrement le Bienheureux est un Bouddha parfait et accompli puisque ces Licchavis notables réunis dans leur salle du conseil louent de cette façon le Bouddha, le Dhamma et le Sangha. Si j'allais faire une visite au Bouddha parfait et accompli ? »

Alors, le général Siha alla dire à Natapoutta (de la secte) des Niganthas : « Je désire, Seigneur, aller rendre visite au samana Gotama. »

« Pourquoi iriez-vous, Siha, vous qui croyez à l'efficacité des actes, rendre visite au samana Gotama qui nie l'efficacité des actes ?... Il enseigne une doctrine qui la nie et y exerce ses disciples. » Le général n'éprouva plus, dès lors, le désir d'aller rendre visite au Bienheureux.

(Les mêmes circonstances se reproduisirent une seconde et une troisième fois. Alors, Siha se dit) : « En quoi m'importe-t-il que les Niganthas m'approuvent ou non ? Si j'allais sans consulter les Niganthas rendre visite au Bienheureux, au Bouddha parfait et accompli ? »

...Et Siha se rendit chez le Bienheureux, et, après l'avoir respectueusement salué, il s'assit près de lui et dit : « J'ai entendu dire, Seigneur, que le samana

Gotama nie l'action, enseigne la doctrine de l'inaction et exerce ses disciples à l'appliquer. Ceux qui parlent ainsi rapportent-ils les paroles du Bienheureux ou ne le calomnient-ils pas à tort ; exposent-ils une doctrine conforme à celle du Bienheureux ? Comme nous désirons éviter de porter une fausse accusation contre le Bienheureux, la présente discussion sur ce sujet ne saurait être blâmable. »

« A un certain point de vue, Siha, on peut en toute vérité dire de moi : « Le Samana Gotama nie l'action, il enseigne la doctrine de l'inaction et exerce ses disciples à l'appliquer. » « Mais, Siha, à un autre point de vue, on peut dire de moi : « Le samana Gotama affirme l'action, il enseigne la doctrine de l'action et exerce ses disciples à l'appliquer. »

« On peut encore, Siha, à un autre point de vue, dire de moi en toute vérité : « Le samana Gotama prêche l'annihilation, le dégoût, la suppression, l'ardeur ascétique, la non renaissance et le courage. »

« Pourquoi, Siha, pourrait-on en toute vérité dire de moi (tout cela) ?... J'enseigne, Siha, à éviter de faire le mal par actions, par paroles et par pensées. J'enseigne à éviter le péché. C'est pourquoi, Siha, on pourrait dire de moi en toute vérité : « Le samana Gotama enseigne l'inaction ». Et pourquoi Siha, pourrait-on dire aussi de moi en toute vérité : « Le samana Gotama enseigne l'action et y exerce ses disciples ? » J'enseigne, Siha, à faire le bien, par actions, par paroles et par pensées, j'enseigne l'application d'une infinité de dhammas qui sont bons...

« Et pourquoi, Siha, pourrait-on en toute vérité dire de moi : « Le samana Gotama enseigne l'annihilation ? » J'enseigne l'annihilation des innombrables dhammas qui sont mauvais et contraires à la droiture.

« Et pourquoi, Siha, pourrait-on en toute vérité dire de moi : « Le samana Gotama enseigne l'aversion ? » En vérité, j'éprouve de l'aversion pour tout ce qui est contraire à la droiture, actions, paroles ou pensées. J'en-

seigne un dhamma d'aversion pour tous les dhammas mauvais et contraires à la droiture.

« Et pourquoi, Siha, pourrait-on en toute vérité dire de moi : « Le samana Gotama enseigne la suppression ? » En vérité, Siha, j'enseigne un dhamma qui a pour but la suppression du désir, de la haine et de l'aveuglement. J'enseigne un dhamma qui a pour but de supprimer de nombreux dhammas pernicieux.

« Et pourquoi, Siha, pourrait-on dire en toute vérité de moi : « Le samana Gotama enseigne les pratiques ascétiques ? » En vérité, Siha, j'enseigne un dhamma qui consume les dhammas pernicieux et tous les péchés du corps par action, par parole et par pensée. Celui par qui les dhammas pernicieux ont été repoussés, écartés, arrachés comme un palmier déraciné de telle sorte qu'ils n'existent plus et ne puissent renaître dans l'avenir, celui-là je l'appelle ascète.

« Et, Siha, tel est le Tathagata.

« Et pourquoi, Siha, pourrait-on dire de moi en toute vérité : « Le samana Gotama ne renaîtra plus ? »

« ...Celui qui s'est affranchi de l'obligation d'entrer désormais dans le sein d'une mère et de renaître dans de nouvelles existences, qui a supprimé la renaissance comme on déracine un palmier pour qu'il ne puisse jamais plus reprendre vie, c'est de celui-là que je dis qu'il ne renaîtra plus. Et le Tathagata, Siha, est ainsi.

« Et pourquoi, Siha, pourrait-on dire de moi en toute vérité : « Le samana Gotama est courageux ? » En vérité, Siha, je suis courageux, doué du courage suprême ; c'est pourquoi j'enseigne le courage et y exerce mes disciples. »

Alors, quand le Bienheureux eut ainsi parlé, Siha lui dit : « Gloire à vous, Seigneur ; gloire à vous. Comme l'on relève ce qui est renversé, comme on indique son chemin à celui qui s'est égaré, comme on apporte une lampe dans les ténèbres pour que ceux qui ont des yeux voient les objets qui les entourent, le Bienheureux m'a enseigné le dhamma de diverses manières.

« Je mets mon recours, Seigneur, dans le Bienheu-

reux, dans le Dhamma et dans le Sangha (Communauté des moines). Daigne le Bienheureux me recevoir comme disciple à partir d'aujourd'hui et pour toute ma vie, moi qui ai mis mon recours en lui. »

« Réfléchissez d'abord, Siha, à ce que vous allez faire. Il est bon qu'une personne de votre renom réfléchisse (avant de prendre une décision). »

« Seigneur, votre conseil me comble de joie et de satisfaction... Si les maîtres des autres sectes, les Tittiya, avaient fait de moi leurs disciples, ils l'annonceraient à tout Vesali par des bannières portant l'inscription : « Siha le général est notre disciple. » Tandis que le Bienheureux me dit : « Réfléchissez d'abord... » Pour la seconde fois, je mets mon recours dans le Bienheureux... (comme ci-dessus).

« Depuis longtemps, Siha, votre famille soutient de ses ressources les Niganthas. Il serait juste, par suite, que vous leur veniez en aide dans l'avenir. »

« On m'a prévenu, Seigneur : Le samana Gotama dit : « Les dons (des fidèles) sont pour moi seul ; les dons sont pour mes disciples seuls ; ils ne doivent aller à aucun autre. Seul ce qui m'est donné procure un grand profit, ce qui est donné à autrui ne procure pas un grand profit. Seul ce qui est donné à mes disciples procure un grand profit ; ce qui est donné aux disciples des autres ne procure pas un grand profit. » Et voilà que le Bienheureux me presse de faire aussi des dons aux Niganthas. Eh bien ! Seigneur, nous verrons ce qu'il conviendra de faire à l'occasion. Pour la troisième fois, je mets mon recours dans le Bienheureux, le Dhamma et le Sangha... »

RESPECT A LA DOCTRINE

(*SAMYUTTA NIKAYA I, IV, § 2*)

(Traduction de Mme Rhys Davids)

J'ai entendu ceci : Le Bienheureux se trouvait une

fois à Ourouvela, sur les bords de la rivière Nerandjara, près du banian des chevriers, alors qu'il venait d'atteindre à l'Illumination parfaite.

Et pendant qu'il méditait dans la solitude, cette pensée s'éveilla dans l'esprit du Bienheureux : « Il est pénible de n'avoir personne à qui témoigner l'obéissance et le respect dus à un supérieur. A quel solitaire ou brahmane pourrais-je, après l'avoir reconnu comme maître, témoigner déférence et respect ? »

Alors, le Bienheureux pensa : « Pour arriver à la perfection, si j'ai imparfaitement mis en pratique la loi morale, il faut que je reconnaisse comme maître un autre brahmane ou solitaire et lui témoigne déférence et respect. Mais, je ne vois nulle part dans les mondes des devas de Mara, de Brahma, ni parmi les solitaires et les brahmanes, ni dans toutes les races humaine ou divine, un autre solitaire ou un autre brahmane dont la conduite morale soit plus parfaite que la mienne, que je puisse reconnaître comme maître, auquel je témoignerais déférence et respect.

« Et aussi, pour arriver à la méditation parfaite, à l'intuition parfaite, à la délivrance totale, à la connaissance parfaite de ma délivrance, si je ne les ai pas encore atteintes, il faudrait que je reconnaisse comme maître un autre brahmane ou solitaire et lui témoigne déférence et respect. Mais je ne vois nulle part, etc... un autre solitaire ou brahmane plus accompli que moi dans ces exercices, que je puisse reconnaître comme maître et auquel je témoignerais déférence et respect.

« Mais, cette Norme dont je possède la science suprême si je la prenais comme maître et lui témoignais déférence et respect ? »

Là-dessus, Brahma Sahampati, comprenant les pensées du Bienheureux, quitta le ciel de Brahma aussi rapidement qu'un homme vigoureux étend son bras ployé et reploie son bras étendu, et apparut devant le Bienheureux. Et Brahma Sahampati, drapant de sa

robe une de ses épaules, éleva ses mains jointes vers le Bienheureux et lui parla en ces termes :

« C'est bien ainsi, Parfait, c'est bien ainsi, ô Bienheureux, que les saints des temps passés, les Bouddhas suprêmes, ces Bienheureux, prenaient comme maître la Norme, lui témoignaient déférence et respect. Et ceux qui, Seigneur, dans l'avenir, seront les saints, les Bouddhas suprêmes, prendront comme maître la norme, lui témoigneront déférence et respect. Que le Bienheureux aussi, Seigneur, qui aujourd'hui est le Saint, le Bouddha prenne comme seul maître la Norme et lui témoigne déférence et respect. »

Ainsi parla Brahma Sahampati. Puis, il ajouta :

Les Bouddhas du passé
Les Bouddhas de l'avenir
Et le Bouddha actuel,
Apaisant les souffrances de beaucoup,
Ont vécu, vivront et vit
En vénérant la Norme sainte.
Que celui qui désire faire son salut,
Et être compté parmi les élus
Vénère toujours la Norme sainte
En souvenir de l'ordonnance du Bouddha.

LE MAÎTRE EST L'INDICATEUR DU CHEMIN

(MAJJHIMA NIKAYA II, p. 4)
(Traduction de Mme Rhys Davids)

Alors le brahmane Moggallana dit :

« Comment se fait-il, maître Gotama, puisque le Nibbana existe, puisqu'il y a un chemin pour y arriver et un guide (pour l'indiquer) qui est Gotama, que, parmi les disciples suivant son enseignement, les uns parviennent au Nibbana après avoir atteint au plus haut degré de sainteté, tandis que les autres n'y parviennent pas ? »

« A ce propos, brahmane, c'est toi que je veux questionner. Tu répondras comme il te conviendra.

Qu'en penses-tu ? Connais-tu bien la route qui mène à Radjagaha ? »

« Oui, maître, je la connais bien ? »

« Supposons qu'un homme désirant se rendre à Radjagaha te demande de lui indiquer la route. Tu lui diras : « Bien, mon ami. Voici la route de Radjagaha. Suis-la un moment, puis, tu verras un village. Continue à marcher, tu rencontreras une certaine ville. Puis, un moment après, tu verras un parc charmant, un bosquet charmant, une plaine charmante, un étang charmant. » En suivant tes indications, l'homme peut prendre une mauvaise route et aller dans une direction opposée. Vienne ensuite pour le même motif un autre homme qui reçoive les mêmes indications et arrive à Radjagaha. Comment se fait-il, puisque Radjagaha existe, puisqu'il y a une route pour y arriver et un guide comme toi (pour indiquer celle-ci), que l'un des hommes se trompe de route et que l'autre arrive à destination ? »

« Qu'y puis-je, maître Gotama ? Suis-je donc l'indicateur de chemin. »

« Et moi, brahmane, qu'y puis-je également. Suis-je donc l'indicateur de chemin. »

« Brahmane », dit Ananda, « le Bienheureux découvre ce qui est caché, révèle ce qui est inconnu, expose ce qui est ignoré ; il sait le chemin, il connaît bien le chemin, il a l'habitude du chemin. »

DISSENSIONS DANS LA COMMUNAUTÉ

(EXTRAIT VINAYA, SEPTIÈME KHANDHAKA
DU CHULLAVAGA)

(Traduction de Rhys Davids et Oldenberg)

En ce temps-là, le Bienheureux se trouvait à Anoupiya, ville du pays des Mallas. Les jeunes gens les plus distingués des Sakyas avaient alors renoncé au monde à l'exemple du Bienheureux.

Il y avait parmi eux deux frères : Anourouddha, qui avait été élevé dans le luxe, et Mahanama.

Et Mahanama alla trouver Anourouddha et lui dit : « Est-ce vous qui renoncez au monde ou est-ce moi ? » Et Anourouddha répondit : « Ma santé délicate ne me permet pas d'abandonner la vie de famille pour mener la vie errante. Mais, vous, renoncez au monde. »

« Avant tout, mon cher Anourouddha, je vais vous expliquer certaines obligations de la vie de famille. Tout d'abord, il faut labourer les terres. Cela fait, il faut ensemençer. Cela fait, il faut y amener les eaux. Cela fait, il faut faire écouler les eaux. Cela fait, il faut arracher les mauvaises herbes. Cela fait, il faut faire la récolte. Cela fait, il faut enlever la récolte. Cela fait, il faut la mettre en bottes. Cela fait, il faut la battre. Cela fait, il faut ramasser la paille. Cela fait, il faut jeter la balle. Cela fait, il faut vanner le grain. Cela fait, il faut mettre le grain au grenier. Cela fait, il faut recommencer (les mêmes travaux) l'année suivante, il en sera de même chaque année.

« L'ouvrage n'est jamais terminé ; on ne voit pas la fin de ses travaux. Oh ! quand notre ouvrage sera-t-il terminé ? Quand verrons-nous la fin de nos travaux ? Quand prendrons-nous enfin du repos pour jouir des plaisirs de nos cinq sens ? Oui, cher Anourouddha, l'ouvrage n'est jamais terminé ; il n'y a point de fin à nos travaux. Et, quand nos pères et nos aïeux eux-mêmes arrivaient au terme de leur vie, leurs travaux n'étaient pas terminés.

« Ainsi donc, pensez aux obligations de la vie à la maison. Quant à moi, je renoncerai à cette vie pour mener la vie errante. »

Et Anourouddha le Sakya alla trouver sa mère et lui dit :

« Je désire, mère, renoncer à la vie de famille pour mener la vie errante. Veuillez m'en donner la permission. »

Et lorsque Anourouddha le Sakya eut prononcé ces

mots, sa mère lui répondit : « Vous êtes tous deux, mon cher Anourouddha, mes fils chéris et bien-aimés, et je ne vous trouve pas de défauts. La mort, contre ma volonté, me séparera de vous un jour ; mais, comment pourrais-je consentir, de votre vivant, à ce que vous quittiez la maison pour mener la vie errante ? »

(Une seconde demande n'ayant pas eu plus de succès, Anourouddha sollicita sa mère une troisième fois.)

Or, en ce temps-là, Bhaddiya, radjah des Sakyas, gouvernait le pays et était lié d'amitié avec Anourouddha le Sakya. Et la mère d'Anourouddha le Sakya, pensant que, dans sa situation, le radjah ne pouvait renoncer au monde, dit à son fils : « Cher Anourouddha, si Bhaddiya, radjah des Sakyas, renonce au monde, vous aussi pourrez mener la vie errante. »

Alors, Anourouddha le Sakya alla trouver Bhaddiya, radjah des Sakyas, et lui dit : « Ma renonciation au monde, cher ami, rencontre en vous un obstacle. »

« Supprimons cet obstacle, cher ami. Je suis avec vous pour la renonciation au monde suivant votre désir. »

« Venez alors, cher ami, renonçons au monde tous les deux. »

« Je ne peux, cher ami, abandonner la vie de famille. A toute autre demande je souscrirai. Partez donc seul. »

« Ma mère, cher ami, m'a dit que si vous renonciez au monde je pourrais (faire de même). Et vous venez de déclarer : « Si votre renonciation au monde rencontre en moi un obstacle, supprimons cet obstacle. Je suis avec vous pour la renonciation au monde suivant votre désir ». Allons, cher ami, renonçons tous deux au monde. »

En ce temps-là, les hommes étaient sincères et respectueux de la parole donnée. Et Bhaddiya, radjah des Sakyas, dit à Anourouddha le Sakya : « Patientez sept ans, mon ami, et, passé ce laps de temps, nous renoncerons tous deux au monde. »

« Sept ans sont un délai trop long, cher ami. Je ne peux attendre sept ans. »

(Anourouddha trouve trop longs les délais successifs

de sept ans à un an, puis de sept mois à un mois, puis de quinze jours. Alors, le radjah lui dit) :

« Attendez sept jours, mon ami, pour me laisser le temps de remettre le pouvoir à mes fils et à mes frères. »

« Sept jours ne sont pas longs. J'attendrai jusque-là » (répondit Anourouddha).

C'est ainsi que le radjah des Sakyas et Anourouddha et Ananda et Bhagou et Kimbila et Devadatta, qui, auparavant, avaient si souvent partagé les mêmes plaisirs, quittèrent en même temps leurs maisons. Et Oupali le barbier, qui se joignit à eux, porta leur nombre à sept.

Et, arrivés à une certaine distance, ils renvoyèrent leur suite et passèrent dans le district voisin ; puis, ils enlevèrent les objets de valeur qu'ils portaient, les enveloppèrent dans leurs robes dont ils firent un paquet et dirent à Oupali le barbier : « Retournez sur vos pas, bon Oupali : ces objets vous suffiront pour vivre. »

Mais, sur le chemin du retour, Oupali le barbier se dit : « Les Sakyas sont violents. Ils croiront que j'ai mis à mort ces jeunes gens et ils me tueront. Mais, puisque ces jeunes Sakyas quittent leurs maisons pour mener la vie errante, pourquoi ne ferais-je pas comme eux ? » Et il déposa son fardeau et le suspendit à un arbre en disant : « Ce sera un cadeau pour celui qui le trouvera. » Et il revint à l'endroit où se trouvaient les jeunes Sakyas.

Et les jeunes Sakyas l'aperçurent de loin qui s'approchait ; quand ils l'eurent vu, ils lui dirent : « Pourquoi revenez-vous, bon Oupali ? »

Alors, il leur expliqua (la raison de son retour, et ils répliquèrent) : « Vous avez bien fait de revenir, bon Oupali ; car les Sakyas sont violents, et ils vous auraient tué. »

Et ils emmenèrent Oupali le barbier avec eux et se rendirent à l'endroit où se trouvait le Bienheureux. A leur arrivée, ils s'inclinèrent devant le Bienheureux et s'assirent de côté. Et une fois assis, ils dirent au Bienheureux : « Les Sakyas, Seigneur, sont fiers. Et Oupali le barbier que voici, Seigneur, est depuis longtemps à

notre service. Plaise au Bienheureux de l'admettre dans la Communauté avant nous, afin que nous le saluions et lui témoignions notre respect, que nous nous inclinions les mains tendues vers lui (comme vers notre ancien), et ainsi l'orgueil de notre race sera abaissé en nous. »

Ensuite, le Bienheureux reçut dans la Communauté, d'abord Oupali le barbier, puis les jeunes nobles Sakyas. Et, avant la fin de la saison des pluies, le vénérable Bhaddiya avait acquis la triple science ; le vénérable Anourouddha avait obtenu la vue perçante (de la sagesse) ; le vénérable Ananda était entré dans le courant et Devadatta possédait le pouvoir surnaturel que peuvent acquérir même ceux qui ne suivent pas la voie excellente.

En ce temps-là, le vénérable Bhaddiya, qui s'était retiré au pied d'un arbre de la forêt, ne cessait de répéter cette exclamation extatique : « O bonheur ! ô bonheur ! » Et de nombreux moines se rendirent à l'endroit où se trouvait le Bienheureux et s'inclinèrent devant lui et s'assirent de côté. Quand ils furent assis, ils (rapportèrent la chose au Bienheureux et) ajoutèrent : « Certainement, Seigneur, le vénérable Bhaddiya ne trouve pas de satisfaction dans la vie religieuse ; mais, c'est plutôt quand il se rappelle sa puissance passée qu'il laisse échapper cette exclamation. »

Alors, s'adressant à l'un des moines, le Bienheureux lui dit : « Allez de ma part, moine, dire au vénérable Bhaddiya : « Le Maître, vénérable Bhaddiya, vous appelle. »

« Oui, Seigneur », dit le moine au Bienheureux. Et il alla chercher le vénérable Bhaddiya.

« Très bien », répondit au moine le vénérable Bhaddiya ; et il se rendit auprès du Bienheureux, s'inclina devant lui et s'assit de côté. Et quand le vénérable Bhaddiya fut assis, le Bienheureux lui dit : « Est-il vrai, comme on le dit, que, retiré dans la solitude au pied d'un arbre de la forêt, vous ne cessez de répéter cette

exclamation extatique : O bonheur ! ô bonheur ! Quel souvenir occupait votre esprit quand vous agissiez ainsi ? »

« Jadis, quand j'étais roi, des gardes occupaient mes appartements privés à l'intérieur et à l'extérieur, occupaient la ville à l'intérieur et à l'extérieur et défendaient mes frontières. Et cependant, Seigneur, malgré cette défense et cette protection, j'étais craintif, anxieux, soupçonneux et alarmé. Mais maintenant, Seigneur, même quand je suis retiré dans la solitude, au pied d'un arbre de la forêt, je n'éprouve ni crainte ni anxiété, je suis confiant et tranquille ? Je suis satisfait, soumis, sans inquiétude et mon esprit est aussi paisible que celui de l'antilope. C'est en pensant à cet état de calme que je ne cessais de répéter ce cri : O bonheur ! ô bonheur ! »

Alors, quand il eut entendu ces paroles, le Bienheureux prononça à ce moment cette stance :

Celui qui nourrit en lui de paisibles pensées,
Qui ne se préoccupe pas des choses de ce monde,
Vit dans la joie, dans la délivrance de la douleur et des soucis
à un point
Que les dieux eux-mêmes ne peuvent entrevoir.

Ensuite, lorsque le Bienheureux eut séjourné à Anoupiya le temps qu'il lui avait plu, il se mit en route pour Kosambi. Voyageant d'une traite, il arriva en temps voulu à Kosambi et s'arrêta au Ghosita Arama.

Alors cette pensée s'éveilla dans l'esprit de Devadatta, tandis qu'il méditait dans la solitude : « Qui pourrais-je intéresser à moi et dont les bonnes grâces me procureraient profit et honneur ? » Et l'idée lui vint : « Le prince Adjatasattou est un jeune homme devant lequel s'ouvre un heureux avenir. Je vais l'intéresser à moi et ses bonnes grâces me procureront profit et honneur. »

Alors Devadatta replia son matelas, et, après s'être habillé et avoir pris son vase à aumônes, partit pour Radjagaha où il arriva en temps voulu. Alors, il quitta sa propre forme, prit celle d'un enfant enveloppé dans les replis d'un serpent et apparut sur les genoux du prince

Adjatasattou. Le prince fut saisi de terreur et d'effroi, de crainte et d'inquiétude. Et Devadatta dit au prince :

« Avez-vous peur de moi, ô prince ? »

« Oui, j'ai peur (de vous). Qui êtes-vous ? »

« Je suis Devadatta. »

« Si, Seigneur, vous êtes vraiment le noble Devadatta, veuillez reprendre votre propre forme. »

Alors, Devadatta quitta l'apparence de l'enfant, apparut aussitôt devant le prince Adjatasattou, vêtu de ses robes et tenant à la main son vase à aumônes. Et le prince Adjatasattou éprouva une grande admiration pour Devadatta en raison de son pouvoir magique. Et, matin et soir, il se rendait chez le moine suivi de cinq cents chariots et lui fournissait des aliments qui lui étaient servis dans cinq cents plats.

Et, dans l'esprit de Devadatta enivré et possédé par la soif du gain, des faveurs et de la renommée, s'éveilla cette pensée : « C'est moi qui devrais être le chef de la Communauté des moines. » Et, dès que cette pensée eut pris naissance dans son esprit, Devadatta perdit son pouvoir magique.

En ce temps-là, le Bienheureux prêchait la doctrine à la multitude au milieu de laquelle se trouvaient le roi et sa suite. Et Devadatta, se levant de son siège et rejetant son manteau sur une épaule, tendit ses mains jointes vers le Bienheureux et dit au Bienheureux :

« Le Bienheureux, Seigneur, est âgé, il est vieux et chargé d'années, il a parcouru une longue carrière et le terme de sa vie est proche. Daigne le Bienheureux goûter en paix le bonheur qu'il a obtenu en ce monde. Daigne le Bienheureux me remettre la Communauté des moines, je serai son chef. »

« Il suffit, Devadatta. N'espérez pas devenir le chef de la Communauté des moines. »

(Devadatta renouvelle sa demande et reçoit la même réponse. A une troisième demande, le Bienheureux répond) :

« Je ne remettrais pas la Communauté, Devadatta,

à Saripoutta ou à Moggallana. Encore bien moins vous la remettrais-je, vil bavard. »

Alors, Devadatta pensa : « En présence du roi et de sa suite, le Bienheureux refuse d'accéder à ma demande et me qualifie de bavard, tandis qu'il loue Saripoutta et Moggallana. » Et, irrité et mécontent, il s'inclina devant le Bienheureux, tourna autour de lui en le laissant à droite et s'éloigna.

C'était la première fois que Devadatta laissait voir son animosité contre le Bienheureux.

Et le Bienheureux dit aux moines : « Que le Sangha, moines, fasse savoir à Radjagaha que les dispositions d'esprit de Devadatta n'étant plus aujourd'hui les mêmes que précédemment, quoi que fasse, quoi que dise Devadatta, ce ne sont ni le Bouddha, ni le Dhamma, ni le Sangha qui agissent et qui parlent, mais seulement Devadatta. »

Et le Bienheureux dit au vénérable Saripoutta : « Allez, Saripoutta, annoncer l'exclusion de Devadatta dans Radjagaha. »

« Autrefois, Seigneur, j'ai chanté les louanges de Devadatta dans Radjagaha, en ces termes : « Grand est le pouvoir surnaturel du fils de Godhi. Grande est la puissance du fils de Godhi. » Comment, maintenant, pourrais-je le stigmatiser publiquement dans Radjagaha ? »

« Ne disiez-vous pas la vérité, Saripoutta, quand vous chantiez ses louanges ? »

« Oui, Seigneur. »

« De même aujourd'hui, Saripoutta, dites la vérité en annonçant l'exclusion de Devadatta. »

« Oui, Seigneur », répondit Saripoutta au Bienheureux...

...Alors, pour remplir sa mission, Saripoutta entra dans Radjagaha avec un grand nombre de moines et y annonça l'exclusion de Devadatta. Et les incrédules, sans dévotion, dont les yeux et l'esprit étaient encore obscurcis disaient : « Ils sont jaloux, ces ascètes des Sakyas ; ils sont jaloux des avantages et de l'hospitalité accordés à Devadatta. »

Mais les fidèles, remplis de dévotion, dont les yeux et l'esprit étaient dessillés, disaient : « Il doit s'agir d'une affaire peu ordinaire pour que le Bienheureux ait annoncé l'exclusion de Devadatta dans Radjagaha. »

Et Devadatta se rendit auprès du prince Adjatasattou et lui dit : « Jadis, l'on vivait longtemps, mais aujourd'hui la vie est de courte durée. Il est bien possible, par suite, que vous terminiez votre vie comme prince. Aussi, prince, mettez à mort votre père et devenez radjah ; moi, je mettrai à mort le Bienheureux et serai le Bouddha. »

Et le prince Adjatasattou pensait : « Ce noble Devadatta a des facultés supérieures et un grand pouvoir ; il connaît (l'avenir). » Et, après avoir fixé à sa cuisse un poignard, il pénétra dans l'appartement royal, brusquement, à une heure insolite et malgré sa crainte et son anxiété, surexcité et irrité. Et lorsque les ministres de service dans l'appartement royal le virent, ils se saisirent de lui. Et lorsque, en le fouillant, ils eurent découvert le poignard fixé à la cuisse, ils demandèrent (au prince) :

« Qu'alliez-vous faire, prince ? »

« Je voulais tuer mon père. »

« Qui vous a poussé à cela ? »

« Le noble Devadatta. »

Alors, quelques-uns des ministres dirent : « Le prince mérite la mort ainsi que Devadatta et tous les moines. » D'autres conseillèrent : « Les moines ne méritent pas la mort, car ils n'ont rien fait de mal ; seuls le prince et Devadatta doivent être mis à mort. » Enfin, d'autres dirent encore : « Il ne faut mettre à mort ni le prince ni Devadatta ni les moines, mais prévenir le roi et agir d'après ses ordres. »

C'est pourquoi les ministres, emmenant le prince avec eux, se rendirent auprès de Seniya Bimbisara, radjah du Magadha, et le mirent au courant de ce qui s'était passé.

« Quel a été, mes amis, l'avis des ministres ? »

(Et lorsqu'ils lui eurent tout exposé comme ci-dessus), le roi dit :

« Que peut avoir à faire avec tout ceci, mes amis, le Bouddha, la Loi et la Communauté ? Le Bienheureux n'a-t-il pas déjà publié dans Radjagaha une proclamation disant que les dispositions d'esprit de Devadatta n'étant plus les mêmes qu'antérieurement, tout ce que Devadatta fera ou dira le sera en son propre nom, indépendamment du Bouddha, de la Loi et de la Communauté ? »

Alors, les ministres qui avaient été d'avis de mettre à mort le prince, Devadatta et tous les moines furent jugés à jamais indignes d'occuper une fonction. Et ceux qui avaient été d'avis de mettre à mort le prince et Devadatta furent rétrogradés. Tandis que les ministres qui avaient été d'avis de ne mettre à mort ni le prince ni Devadatta ni les moines, mais d'informer le roi de l'événement et de se conformer à ses ordres, furent élevés à de hautes situations.

Et Seniya Bimbisara, radjah du Magadha, dit au prince Adjatasattou : « Pourquoi vouliez-vous me tuer, prince ? »

« Je désirais le royaume, roi. »

« Si vous désirez le royaume, prince, il est à vous. » Et il remit le royaume au prince Adjatasattou.

Alors Devadatta alla trouver le prince Adjatasattou et lui dit :

« Donnez des ordres à vos hommes, prince, pour que je puisse priver de la vie l'ascète Gotama. »

Et le prince Adjatasattou enjoignit à ses hommes :

« En tout ce que vous commandera le noble Devadatta, vous lui obéirez. »

Alors, s'adressant à un des hommes, Devadatta lui donna cet ordre : « Allez, mon ami ; l'ascète Gotama est à tel endroit : Tuez-le et revenez par ce chemin. »

Alors, il plaça sur le chemin deux autres hommes auxquels il dit :

« Tout homme qui arrivera par ce chemin-ci, vous le tuerez, et vous reviendrez par cet autre chemin. » Puis, sur ce dernier chemin il plaça quatre autres hommes (et

ainsi de suite jusqu'à seize hommes auxquels il donna la même consigne).

Et le premier homme prit son épée et son bouclier, suspendit à son épaule l'arc et le carquois et se rendit à l'endroit où se trouvait le Bienheureux ; et arrivé à proximité du Bienheureux, il s'arrêta inquiet, ému, effrayé, hésitant.

Dès que le Bienheureux aperçut cet homme, il lui dit :

« Approchez, mon ami, ne craignez rien. »

Alors l'homme jeta son épée et son bouclier, déposa son arc et son carquois et alla vers le Bienheureux, et se jetant aux pieds du Bienheureux il dit : « J'ai commis une faute, Seigneur, par folie, par sottise et par ignorance, en venant ici dans un dessein pervers et meurtrier. Daigne le Bienheureux accepter la confession de ma faute dont je comprends la gravité afin que je puisse éviter de retomber dans cette faute à l'avenir. »

« En vérité, mon ami, vous avez commis une faute. Mais, mon ami, puisque vous reconnaissez une faute dans votre faute et faites amende honorable, nous acceptons (votre confession). Car, mon ami, pour celui qui a reconnu une faute dans la faute commise, c'est faire un progrès dans la discipline du Bienheureux, que de faire amende honorable comme il convient et de pouvoir éviter de retomber dans cette faute à l'avenir. »

Puis, le Bienheureux donna à cet homme l'enseignement graduel, c'est-à-dire l'entretint sur la charité, la droiture, le ciel, le danger de la souillure des passions et les avantages du renoncement. Et quand le Bienheureux vit cet homme préparé, bien disposé, animé de la foi, il lui exposa la doctrine particulière aux Bouddhas, c'est-à-dire la douleur, l'origine de la douleur, la suppression de la douleur et la voie qui conduit à la suppression de la douleur. Et de même qu'une étoffe propre et sans tache s'imprègne de teinture sur-le-champ, de même cet homme obtint la vue pure et sans tache de la Vérité, (autrement dit, comprit que) tout ce qui est sujet à la

naissance est sujet à l'anéantissement. C'est ainsi que cet homme connut la Vérité, pénétra la Vérité, posséda la Vérité, s'abîma dans la Vérité, et, sans hésitations, domptant le doute, il fut pénétré par la révélation, n'ayant besoin de rien autre chose dans sa croyance, à la doctrine du Maître.

« Excellent, Seigneur, excellent ! (s'écria l'homme). De même que l'on relève ce qui était renversé ou que l'on dévoile ce qui est caché, ou que l'on indique le bon chemin à celui qui s'est égaré, ou que l'on apporte dans les ténèbres un flambeau pour que celui qui a des yeux puisse voir les objets, de même, le dhamma m'a été enseigné par le Bienheureux de plusieurs façons. Daigne le Bienheureux me recevoir comme son disciple, moi qui, dès aujourd'hui, et pour toute ma vie me réfugie auprès de lui. »

Et le Bienheureux dit à l'homme : « Ami, ne partez pas par ce chemin. Prenez celui-là » ; et il le fit passer par un autre chemin.

Cependant les deux hommes pensaient : « Où peut être l'homme qui devait venir seul ? Il tarde bien. » Et comme ils allaient à sa rencontre, ils aperçurent le Bienheureux assis au pied d'un arbre. A cette vue, ils se rendirent à l'endroit où se trouvait le Bienheureux et s'assirent de côté. A eux aussi, le Bienheureux fit un discours religieux (et, après les avoir convertis, les renvoya par un autre chemin. Il fit de même pour les quatre hommes, les huit hommes et les seize hommes suivants).

Et le premier homme ayant rejoint Devadatta lui dit : « Je ne peux, Seigneur, priver de la vie le Bienheureux. Grands sont les facultés et le pouvoir surnaturel du Bienheureux. »

« Cela sera fait, mon ami ; point n'est besoin de vous. Je tuerai de ma main le Bienheureux. »

En ce moment, le Bienheureux se promenait (plongé dans la méditation) à l'ombre de la montagne appelée le Pic du Vantour. Et Devadatta ayant gravi la montagne fit rouler un rocher énorme dans l'intention d'écraser

le Bienheureux. Mais, deux cimes de montagne s'étant rapprochées l'une de l'autre arrêtaient le rocher dont un éclat seul blessa jusqu'au sang le pied du Bienheureux.

Alors, levant les yeux, le Bienheureux dit à Devadatta : « Insensé, grand est le démerite acquis par vous-même en faisant couler le sang du Tathagata dans votre dessein coupable et homicide. »

Et le Bienheureux dit aux moines : « Voici la première fois que Devadatta commet une action qui recevra sa sanction dans un avenir immédiat parce qu'il a fait couler le sang du Tathagata dans un dessein coupable et homicide. »

Et les moines ayant appris que Devadatta méditait la mort du Bienheureux allaient et venaient psalmodiant, les uns à haute voix, les autres à demi-voix, pour la sauvegarde et la protection du Bienheureux. Ayant entendu ce bruit, le Bienheureux en demanda la cause à Ananda, et (Ananda l'ayant renseigné) le Bienheureux dit : « Allez, de ma part, appeler les moines et dites-leur : « Le Bienheureux demande les vénérables. »

Et les moines arrivèrent et saluèrent le Bienheureux et s'assirent de côté. Et lorsque les moines furent assis, le Bienheureux leur dit : « Il est impossible, moines, et il n'est au pouvoir de personne de faire périr de mort violente un Tathagata. Les Tathagatas, moines, s'éteignent à un moment prévu et d'une mort naturelle... Que chacun de vous-mêmes, moines, retourne à son vihara, car les Tathagatas ne réclament la protection de personne. »

En ce temps-là, il y avait à Radjagaha un éléphant nommé Nalagiri qui était féroce et ennemi de l'homme. Et Devadatta se rendit aux écuries des éléphants et dit aux gardiens des éléphants : « Je suis très lié, mes amis, avec le radjah ; je peux vous faire obtenir une situation plus élevée et vous procurer une augmentation de salaire et de rations. Aussi, mes amis, quand l'ascète Gotama arrivera à cette route, vous détacherez l'éléphant et le lancerez sur la route. »

« Bien, Seigneur », approuvèrent les gardiens des éléphants.

Et, le Bienheureux, qui s'était habillé de bonne heure, entra dans Radjagaha, vêtu de ses robes et porteur du vase à aumônes, pour recueillir des aumônes, en compagnie de nombreux moines. A sa vue, les gardiens des éléphants détachèrent Nalagiri et le lancèrent sur la route. Et l'éléphant aperçut de loin le Bienheureux qui s'avancait et, dès qu'il le vit, il fondit sur le Bienheureux, la trompe haute, la queue et les oreilles dressées.

Voyant de loin arriver l'éléphant Nalagiri, les moines dirent au Bienheureux : « L'éléphant Nalagiri est féroce, Seigneur ; c'est un ennemi de l'homme ; il est sur la route. Veuillez le Bienheureux, Seigneur, retourner sur ses pas ; veuillez le Bienfaisant retourner sur ses pas. »

« Allons, moines, ne craignez rien. Il n'est pas possible, moines, il est impossible et il n'est au pouvoir de personne de faire périr de mort violente un Tathagata. Les Tathagatas, moines, s'éteignent à un moment prévu et d'une mort naturelle. »

(Les moines renouvellent leur prière une seconde et une troisième fois et reçoivent la même réponse.)

A ce moment, les habitants étaient montés aux étages supérieurs des maisons, sur les balcons et sur les toits. Et parmi eux les incrédules, ceux qui n'avaient pas la foi, ceux dont les yeux et l'esprit n'étaient pas dessillés, disaient : « Certes, le grand ascète est beau, mais l'éléphant lui fera du mal. » Mais les croyants, ceux qui étaient convaincus, ceux qui avaient compris (la Loi), disaient : « C'est la guerre déclarée entre l'éléphant et l'éléphant (1) (des hommes). »

Et le Bienheureux inspira ses sentiments de bonté à l'éléphant Nalagiri, et sous l'influence de ces sentiments de bonté, l'éléphant abaissa sa trompe, s'approcha de l'endroit où était le Bienheureux et s'arrêta devant lui.

(1) Le mot *nāga* ou *nāgena* se prend dans les deux acceptions d'éléphant et de grand homme.

Et le Bienheureux, caressant de sa main droite le front de l'éléphant, lui adressa les stances suivantes :

Ne touche pas, ô éléphant, l'éléphant des hommes, car grave, ô éléphant, serait une attaque.

Car, il n'est plus de félicité, ô éléphant, lorsqu'il a quitté ce monde, pour celui qui a frappé l'éléphant des hommes.

Ne sois donc pas furieux non plus qu'insouciant, car l'insouciant ne parvient pas à la félicité.

Conduis-toi plutôt de façon à atteindre à la félicité.

Et l'éléphant Nalagiri essuya de sa trompe la poussière qui couvrait les pieds du Bienheureux et la répandit sur sa tête ; puis il se retira à reculons en saluant le Bienheureux, les yeux fixés sur lui.

Et l'éléphant Nalagiri rentra à l'écurie des éléphants et reprit sa place habituelle et fut, dès lors, le docile Nalagiri. Et le peuple chanta ces vers :

On peut les dresser avec le bâton, l'aiguillon ou le fouet,
Mais le grand Sage a dompté cet éléphant sans arme ni bâton.

Le peuple était irrité, murmurait et s'indignait, disant : « Quel être pervers que ce Devadatta, quel misérable, d'avoir cherché à tuer l'ascète Gotama si fort et si puissant. » Et profits et honneurs diminuaient pour Devadatta, tandis qu'ils augmentaient pour le Bienheureux.

En ce temps-là où profits et honneurs avaient diminué pour lui, Devadatta, accompagné de moines, se rendait chez les habitants pour demander l'aumône. Le peuple était irrité, murmurait et s'indignait, disant : « Comment l'ascète descendant des Sakyas peut-il vivre de la nourriture qu'ils recueillent chez les habitants ? Qui donc n'apprécie pas la nourriture bien préparée ? Qui donc n'aime pas les bonnes choses. »

Les moines entendirent ces rumeurs et les rapportèrent au Bienheureux. Le Bienheureux dit alors aux moines : « Je prescris, en conséquence, moines, cette règle que jamais plus de trois moines ne pourront profiter (ensemble) d'une aumône recueillie chez les habitants,

et ceci pour trois raisons : pour contenir ceux qui ont de mauvaises intentions et pour la commodité des bons, de peur que ceux qui sont animés de désirs coupables ne s'appuient sur un groupe particulier (de moines) pour diviser la Communauté, et (enfin) par compassion pour les laïques. Tout moine qui profiterait d'une aumône recueillie par un groupe de plus de trois moines serait traité conformément à la règle (de la Communauté). »

Alors, Devadatta se rendit à l'endroit où se trouvaient Kokalika et Katamoraka-tissaka et le fils de Khandadevi et Samouddadatta et leur dit : « Venez, Seigneurs ; allons semer la division dans la communauté de l'ascète Gotama et parmi ses fidèles. »

Quand il eut entendu ces mots, Kokalika dit à Devadatta : « L'ascète Gotama, Seigneur, est puissant et fort. Comment ferons-nous ? »

« Venez, Seigneurs ; allons trouver l'ascète Gotama et lui soumettre les cinq propositions suivantes en ces termes : « Le Bienheureux, Seigneur, a affirmé sous bien des formes les avantages réservés à l'homme qui a peu de désirs, qui est facile à satisfaire sous le rapport de la nourriture et de l'entretien, qui a extirpé le mal de son esprit, qui a dompté ses passions, qui est plein de respect, de foi et de zèle. Les cinq propositions suivantes, Seigneur, conduisent à ce résultat. Il serait bon que les moines, leur vie durant, demeurent dans les forêts. Quiconque s'approcherait d'un village commettrait par suite une faute. Il serait bon que, leur vie durant, ils vivent des aumônes recueillies par eux. Quiconque accepterait une invitation commettrait par suite une faute. Il serait bon qu'ils se vêtissent, leur vie durant, de guenilles ramassées sur les chemins. Quiconque recevrait d'un laïque un don de robes commettrait par suite une faute. Il serait bon qu'ils demeurent, leur vie durant, au pied des arbres. Quiconque s'abriterait sous un toit commettrait par suite une faute. Il serait bon que leur vie durant, ils s'abstiennent de poisson. Quiconque mangerait du poisson commettrait par suite une faute. »

Si l'ascète Gotama n'accepte pas ces propositions, alors nous nous en servirons pour faire des adeptes. »

« Oui. Il est possible de jeter la division dans la communauté et parmi les partisans de l'ascète Gotama ; car le peuple n'attache de prix qu'à la pratique des austerités. »

Et Devadatta alla trouver le Bienheureux, accompagné de ses amis, et lui présenta ses propositions (dans les mêmes termes que ci-dessus).

« Non, Devadatta » (répondit le Bienheureux). « Que celui qui le désire demeure dans les bois. Que celui qui le désire demeure dans le voisinage d'un village. Que celui qui le désire recueille des aumônes. Que celui qui le désire accepte les invitations des laïques. Que celui que le désire se vête de guenilles ramassées sur les chemins. Que celui qui le désire reçoive des laïques des dons de robes. Le sommeil sous les arbres, Devadatta, a toujours été permis par moi pendant huit mois de l'année ; il en est de même de l'usage du poisson qui est pur aux trois conditions que celui qui le mange ne l'ait pas vu pêcher et n'ait ni entendu dire ni soupçonné qu'il ait été pêché dans le but de lui être servi comme nourriture. »

Et Devadatta, satisfait et content du refus opposé à ses propositions par le Bienheureux, se leva de son siège, et tournant autour du Bienheureux en le laissant à droite, s'éloigna avec ses amis. Et il entra dans Radjagaha et exposa son dessein aux habitants.

« Nous avons fait telles et telles propositions à l'ascète Gotama, Seigneurs. Il ne les a pas acceptées, mais nous, nous mènerons une vie conforme à ces règles. »

Et ceux des habitants qui étaient incrédules, qui n'avaient pas la foi, dont les yeux et l'esprit n'étaient pas dessillés, disaient : « Ces ascètes des Sakyas ont extirpé le mal de leur esprit et ont détruit leurs passions, alors que, de son côté, l'ascète Gotama s'adonne au bien-être et vit dans l'abondance. » Mais ceux des habitants qui étaient croyants, qui avaient la foi, dont les yeux et l'esprit étaient dessillés, ressentaient de l'indignation et

du mécontentement et murmuraient, disant : « Comment Devadatta cherche-t-il à jeter la division dans la communauté du Bienheureux et parmi ses fidèles ? »

Les moines, ayant entendu ces murmures, les rapportèrent au Bienheureux. (Celui-ci interrogea Devadatta.)

« Est-il vrai, comme on le dit, Devadatta, que vous cherchez à jeter la division dans la Communauté et parmi mes fidèles ? »

« C'est la vérité, Seigneur. »

« Assez, Devadatta. Ne croyez pas que la division de la Communauté vous soit profitable : grave est pareille division. Celui qui divise la Communauté quand elle est en paix, Devadatta, se rend coupable d'une faute qu'il expiera pendant un kalpa et sera plongé dans l'eau bouillante pendant un kalpa. Mais, Devadatta, celui qui rétablit la paix dans la Communauté divisée acquiert les plus grands mérites et jouit du bonheur du ciel pendant un kalpa. Vous êtes allé assez loin, Devadatta. Ne croyez pas que la division de la Communauté vous soit profitable : grave est pareille division. »

Alors, le vénérable Ananda, qui s'était habillé de bonne heure dans la matinée, prit son vase à aumônes et son manteau et alla recueillir des aumônes dans Radjagaha. Et Devadatta aperçut le vénérable Ananda qui parcourait Radjagaha pour recueillir des aumônes. Dès qu'il eut vu Ananda, il s'en approcha et lui dit : « J'ai décidé d'accomplir à partir d'aujourd'hui, ami Ananda, la cérémonie d'Ouposatha et d'appliquer les principes de l'ordre en dehors du Bienheureux et de la Communauté des moines. »

Et lorsque le vénérable Ananda eut parcouru Radjagaha pour y recueillir des aumônes et eut terminé sa récolte d'aumônes et eut fini son repas, il alla trouver le Bienheureux et s'inclina devant lui et prit place de côté. Et quand il fut assis, il dit au Bienheureux : « Ce jour même, Seigneur, Devadatta veut jeter la division dans la Communauté. »

Alors, le Bienheureux, ayant entendu cela, exprima aussitôt sa profonde émotion en ces termes :

« Aisée pour l'homme de bien est la bonne action, mais la bonne action est difficile pour le méchant ;

« Aisée pour le méchant est la mauvaise action, mais la mauvaise action est difficile pour le Bienheureux. »

IV

Alors, Devadatta, en ce jour, qui était (celui de) l'Ouposatha, se leva de son siège et distribua des billets de vote, disant : « Nous sommes allés trouver l'ascète Gotama, seigneurs, et lui avons présenté les cinq propositions en ces termes : (comme ci-dessus). Celles-ci n'ont pas été acceptées par l'ascète Gotama ; mais nous y conformerons notre vie. Que ceux des vénérables qui approuvent ces cinq articles prennent un billet. »

A ce moment, se trouvaient là cinq cents moines de la tribu des Vajjis habitant Vesali, nouveaux venus dans l'ordre et qui ignoraient ce que Devadatta tenait à la main. Ils prirent les billets de (vote croyant que les cinq articles étaient conformes) au Dhamma, au Vinaya (la Discipline) et à l'enseignement du Maître. Et Devadatta ayant par ce moyen divisé la Communauté se rendit sur la cime du mont Gaya avec les cinq cents moines.

Alors, Saripoutta et Moggallana allèrent trouver le Bienheureux et s'inclinèrent devant lui et s'assirent de côté. Et lorsqu'ils furent assis, Saripoutta dit au Bienheureux : « Devadatta, Seigneur, est parti pour le mont Gaya et a emmené cinq cents moines. »

« En vérité, Saripoutta et Moggallana, il faut que tous deux vous témoigniez vos sentiments de bienveillance envers ces moines. Allez donc tous deux, avant qu'il ne soit trop tard. »

« Bien, Seigneur », répondirent les deux moines, acquiesçant aux paroles du Bienheureux. Et se levant de leurs sièges, ils s'inclinèrent devant le Bienheureux,

puis ils passèrent près de lui en le laissant à droite et se mirent en route pour le mont Gaya.

Alors, à ce moment, un moine qui se tenait debout non loin du Bienheureux se mit à pleurer et le Bienheureux lui dit : « Pourquoi pleures-tu, moine ? »

« Ceux-ci, Seigneur, qui sont les principaux disciples du Bienheureux, Saripoutta et Moggallana, eux aussi passent à Devadatta, reconnaissent le dhamma de Devadatta. »

« Il n'est pas possible, moine, que Saripoutta et Moggallana reconnaissent son enseignement. Ils sont partis seulement pour ramener ces (cinq cents) moines. »

A ce moment, Devadatta assis au milieu d'un grand nombre de moines prêchait le dhamma. Et lorsqu'il aperçut de loin Saripoutta et Moggallana qui s'approchaient, il dit aux moines : « Vous voyez, moines, que ma doctrine doit être bien enseignée puisque les deux disciples principaux de l'ascète Gotama, Saripoutta et Moggallana, eux-mêmes la reconnaissent et viennent écouter ma parole. »

Lorsque Devadatta eut ainsi parlé, Kokalika lui dit : « Vénérable Devadatta, ne mettez votre confiance ni en Saripoutta ni en Moggallana, car ils sont portés au mal et ont de mauvaises intentions. »

« Eh bien ! mon ami, qu'ils soient les bienvenus puisqu'ils apprécient ma doctrine. »

Et Devadatta invita Saripoutta à partager son siège en disant : « Viens, ami Saripoutta. Prends place ici. »

« Non », répondit Saripoutta ; et prenant un autre siège, il s'assit de côté. Et Devadatta instruisit les moines, excita leur zèle, les stimula et les remplit de joie par un discours relatif à la Loi jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ensuite, il adressa à Saripoutta une requête en ces termes : « L'assemblée, ami Saripoutta, est encore attentive et n'éprouve pas le besoin de dormir. Voulez-vous, ami, être assez bon pour faire à ces moines un discours sur la doctrine ? Je me sens fatigué et désirerais m'étendre un peu. »

« Parfaitement, ami », acquiesça le vénérable Saripoutta. Et Devadatta étendit (sur le sol) son gilet plié en quatre et se coucha sur le côté droit. Et aussitôt, le sommeil ayant eu raison de la fatigue de Devadatta, celui-ci perdit le sens et la notion des choses.

Alors, le vénérable Saripoutta exposa aux moines, dans un sermon, les effets merveilleux de la prédication (de la Loi) et le vénérable Moggallana exposa, dans un sermon aux moines, les effets merveilleux de la puissance surnaturelle. Et, au cours de ces instructions, les moines obtinrent la vue pure et sans tache de la Loi (c'est-à-dire qu'ils comprirent que) « tout ce qui est sujet à la naissance est sujet à l'anéantissement ». Puis, le vénérable Saripoutta s'adressa aux moines et dit : « Allons, mes amis, retrouver le Bienheureux. Qui approuve son dhamma me suive ! »

Et Saripoutta et Moggallana retournèrent à Vélouvana, emmenant avec eux les cinq cents moines. Mais Kokalika réveilla Devadatta et dit : « Debout, ami Devadatta. Vos moines ont été entraînés par Saripoutta et Moggallana. Ne vous ai-je pas dit, Devadatta, de ne pas avoir confiance en Saripoutta et en Moggallana parce qu'ils étaient portés au mal et avaient de mauvaises intentions ? »

Puis, un flot de sang chaud sortit de la bouche de Devadatta.

Cependant, Saripoutta et Moggallana arrivaient à l'endroit où se trouvait le Bienheureux et s'inclinaient devant lui et prenaient place de côté sur des sièges. Et quand ils furent assis, Saripoutta dit au Bienheureux :

« Il serait bon, Seigneur, que les moines qui ont participé au schisme fussent ordonnés de nouveau. »

« Non, Saripoutta ; ne crois pas qu'il soit bon d'ordonner de nouveau les moines schismatiques. Mais plutôt engage ces moines à confesser l'infraction qu'ils ont commise. Eh bien ! Saripoutta, comment avez-vous été reçu par Devadatta ? »

« Lorsque Devadatta, Seigneur, eut instruit les moines,

eut excité leur zèle, les eut stimulés et remplis de joie par un discours religieux jusqu'à une heure avancée de la nuit, il m'adressa une requête en ces termes : « L'assemblée, ami Saripoutta, est encore attentive et n'éprouve pas le besoin de dormir. Voulez-vous, ami, être assez bon pour faire un discours sur la doctrine à ces moines ? Je me sens fatigué et désirerais m'étendre un peu ». Voilà, Seigneur, la façon dont Devadatta s'est conduit envers moi. »

Alors, le Bienheureux s'adressa aux moines et dit :

« Il y avait une fois, moines, un grand étang dans une région boisée. Des éléphants vivaient près de l'étang et quand ils entraient dans l'eau, ils arrachaient avec leur trompe les tiges comestibles des plants de lotus, les lavaient jusqu'à ce qu'elles fussent devenues propres, les mâchaient et les mangeaient. Et ils acquirent ainsi beauté et force qui leur permirent d'éviter et la mort, et la souffrance semblable à la mort.

« Et parmi ces grands éléphants, moines, vivaient de jeunes éléphants qui, à l'exemple des autres, quand ils entraient dans l'eau, arrachaient avec leur trompe les tiges comestibles des plants de lotus ; mais, ils ne les lavaient point jusqu'à ce qu'elles fussent devenues propres et les mâchaient avec la boue et toutes (les ordures), et les mangeaient. Et de cette façon ils n'acquirent ni beauté ni force ; c'est pourquoi ils subirent la mort et la souffrance semblable à la mort. De même, moines, mourra Devadatta, pauvre créature qui veut m'imiter.

« Semblable au jeune éléphant qui mangeait la boue pour imiter le grand animal — qui agite la terre et mange les plants de lotus et veille la nuit au milieu des eaux — mourra, pauvre créature, celui qui voulait m'imiter.

« Le moine qui possède huit qualités, moines, est digne d'accomplir l'œuvre du missionnaire. Et quelles sont ces huit ? Il faut que le moine puisse entendre (la Loi) et faire écouter les autres, puisse étudier, puisse se souvenir, puisse comprendre et faire comprendre aux autres, qu'il montre de l'habileté dans les relations avec

les amis, avec les ennemis et qu'il ne suscite pas de disputes. Telles sont les huit qualités qui rendent le moine qui les possède digne d'accomplir l'œuvre du missionnaire.

« Saripoutta, moines, possédant ces qualités, est digne d'accomplir l'œuvre du missionnaire. Et quelles sont ces huit qualités ? (etc..., comme au paragraphe précédent) ?

Celui qui, pénétrant dans une assemblée où l'on discute violemment,

N'éprouve pas de crainte, n'hésite pas à parler, ne cache pas son dessein,

N'est pas ambigu dans ses paroles et ne s'irrite pas des questions posées,

Celui-là est à coup sûr digne d'aller en mission.

« Devadatta, moines, dont l'esprit est possédé et enivré par huit mauvais penchants, est irrémédiablement destiné à vivre pendant un kalpa dans la douleur et le malheur. Et quels sont ces huit mauvais penchants ? Il a l'esprit enivré et possédé par le gain, la soif du gain, la renommée, la soif de la renommée, les honneurs, la soif des honneurs, par les désirs coupables et les mauvaises amitiés. Tels sont, moines, les huit mauvais penchants qui ont possédé et enivré l'esprit de Devadatta qui est irrémédiablement destiné à rester pendant un kalpa dans la douleur et le malheur.

« Il sied au moine de conserver son empire sur (lui-même) quand se présentent des avantages ou des inconvénients, la renommée ou l'infortune, les honneurs ou l'obscurité, les désirs coupables ou les mauvais amis. Et pour quelle raison ? Parce que, moines, ces corruptions naissent et produisent le tourment et l'inquiétude en celui qui n'a pas conservé son empire sur chacune de ces huit corruptions. Mais en celui qui l'a conservé, ces corruptions ne naissent pas. Telle est la raison, moines, pour laquelle il sied au moine (etc..., comme au début du paragraphe).

« Continuez donc, moines, à conserver votre empire

sur ces huit corruptions et, de cette façon, vous ferez des progrès.

« Il y a trois corruptions qui ont possédé et enivré l'esprit de Devadatta qui est irrémédiablement destiné à rester pendant un kalpa dans la douleur et le malheur. Et quelles sont ces trois ? (Ce sont) ses mauvais amis, ses désirs coupables et son arrêt sur le chemin (de la Vérité) après avoir acquis une certaine renommée. Telles sont les trois corruptions (etc..., comme ci-dessus) ».

En vérité, ne laissez nul désir, quel qu'il soit, prendre naissance en vous.

Mais voyez ici quel en est le résultat.

Connu pour sa sagesse, réputé pour sa science,

Aurolé de gloire était Devadatta.

Entraîné par l'orgueil, il attaqua le Tathagata :

Il tomba dans l'enfer Avitchi, à la quadruple garde et terrible.

L'offenseur du bon, de l'homme qui ne fait pas de mal,

Le vice habite en lui, l'homme au cœur cruel, fermé à l'amour.

Quiconque voudrait souiller l'océan avec un pot de poison,

Ne pourrait cependant le souiller, car étendue est la mer et grande ;

De même quiconque voudrait blesser par des paroles le Tathagata,

Ce Parfait, ce cœur paisible, n'obtiendrait par ses paroles aucun effet.

Que le sage mendiant cherche un ami et mette son recours en celui

Dont la doctrine le conduira à la fin de ses peines.

PORTRAIT DU BOUDDHA

PAR UN BRAHMANE AUX AUTRES BRAHMANES

(EXTRAIT DU DIGHA-NIKAYA IV)

(Traduction de Rhys Davids)

En vérité, seigneurs, le vénérable Gotama est de bonne naissance des deux côtés, d'une pure lignée qui, par son père et par sa mère, remonte jusqu'à la septième génération, sans tache pour lui-même et sans reproche pour sa naissance.

En vérité, seigneurs, l'ascète Gotama a quitté la maison (pour embrasser la vie religieuse) en renonçant à toutes ses relations.

En vérité, seigneurs, l'ascète Gotama a quitté la maison (pour embrasser la vie religieuse) en renonçant à tout l'argent et l'or et aux richesses qu'il possédait sur la terre et dans le sol.

En vérité, seigneurs, l'ascète Gotama, alors qu'il était encore jeune homme, sans un cheveu gris sur la tête, dans la beauté de la première virilité, a quitté la maison pour mener la vie errante.

En vérité, seigneurs, l'ascète Gotama, malgré le refus de son père et de sa mère, malgré les pleurs qui mouillaient leurs joues, rase cependant ses cheveux et sa barbe et revêtit les robes jaunes et quitta sa maison pour mener la vie errante.

En vérité, seigneurs, l'ascète Gotama est gracieux, agréable à regarder ; il inspire confiance, possède un teint d'une grande beauté, a une noble prestance, est magnifique à voir.

En vérité, seigneurs, l'ascète Gotama est doué de la vertu des sages (arhats), (il est) bon et vertueux, doué de bonté et de vertu.

En vérité, seigneurs, l'ascète Gotama possède une voix séduisante, une élocution charmante ; il se sert d'expressions choisies, claires et sans ambiguïté, propres à faire comprendre la question traitée.

CONSEILS A UN BRAHMANE

(EXTRAIT DU MAJJHIMA NIKAYA I)

(Traduction de Lord Chalmers)

Voici ce que j'ai entendu : Un jour que le Seigneur séjournait à Savatthi, dans le Djetavana, parc de plaisance d'Anathapindika, il s'adressa aux moines dans les termes suivants :

« De même qu'une étoffe sale et crasseuse, plongée dans une teinture bleue, jaune, rouge ou noire, prendra mal la teinture et n'aura pas une belle couleur, et cela par suite des impuretés contenues dans l'étoffe, de même, moines, si un homme a le cœur impur, il peut s'attendre à la souffrance. Au contraire, de même que si l'étoffe est pure et propre, elle prend bien la teinture, de même si un homme a le cœur pur, il peut s'attendre à la félicité.

« Et quelles sont les impuretés du cœur ? Ce sont l'avarice, la cupidité, la malveillance, la colère, la méchanceté, la rivalité, la jalousie, la rancune, l'envie, l'hypocrisie, la fourberie, l'entêtement, l'orgueil, l'arrogance, la prétention et l'indolence. Quand il a compris que chacune d'elles est une impureté du cœur, le moine les repousse. Et lorsqu'enfin il les a repoussées, il acquiert la foi totale en l'Illuminé et reconnaît en lui le Seigneur, le saint qui possède l'Illumination complète, marchant dans la voie de la science, bienheureux, comprenant tous les mondes, le dompteur sans égal du cœur humain, précepteur des dieux et des hommes, le Seigneur de l'Illumination. Il croit fermement à la doctrine ; reconnaît qu'elle a été bien enseignée par le Seigneur et que, accueillante à tous, apportant le salut à tous, elle doit être comprise par tout homme intelligent. Il croit à la Confrérie du Seigneur, il reconnaît la justesse de ses règles, la droiture de son action et son zèle à remplir ses devoirs et ses obligations. Il reconnaît dans la fraternité établie par la conversion le moyen sans pareil au monde pour amasser des mérites. A la fin, toute forme d'égoïsme est rejetée, écartée, repoussée, abandonnée, dissoute, détruite. Se rendant compte qu'il a pleinement foi en l'Illuminé, en sa doctrine et en sa Communauté, le frère jouit de son bien-être spirituel et de ses causes en même temps que de la joie qui en résulte. De cette joie est né le goût qui apporte la tranquillité au corps et dans ce corps tranquille (le frère) éprouve la satisfaction qui produit la paix du cœur. Le moine qui est parvenu à ce degré de vertu, de volonté et de science peut, sans peine ni mal, manger le riz de

la meilleure qualité accompagné de toutes sortes de sauces et d'assaisonnements. De même qu'une étoffe sale et tachée devient propre et nette après avoir été plongée dans l'eau pure et que l'argent devient propre et net après avoir été passé au feu, de même ce moine peut, sans peine ni mal, manger ce qu'il veut.

« Plein de ses radieuses pensées d'amour, de compassion, de sympathie et d'indifférence bien équilibrée, son esprit pénètre dans chacune des quatre régions du monde, en haut, en bas, en travers, partout. Dans sa longueur et sa largeur le vaste monde est pénétré des radieuses pensées d'un esprit omniscient, vaste, sans limite, ignorant la méchanceté et la haine.

« Alors il se dit : « Il en est ainsi : il y a un état inférieur et il y a cependant un état supérieur : la Délivrance est en dehors du domaine de la connaissance. » Quand il connaît et voit cela, son cœur est délivré des corruptions des désirs des sens, de l'existence, de l'ignorance. Et, une fois délivré, il a conscience de sa délivrance et se dit : « Je ne renaîtrai plus. J'ai atteint à la vie de sainteté, mon devoir est rempli, et je ne reviendrai plus en cet état. On dit de ce moine qu'il a lavé son cœur. »

A ce moment, non loin de là était assis le brahmine Sundarika-Bharadvadja. Il demanda au Seigneur s'il venait se baigner dans la rivière Bahouka.

« Quelles sont les propriétés de la rivière Bahouka, brahmine ? Quels avantages présente-t-elle ? »

« Elle a la réputation de purifier et de faire acquérir des mérites. Nombreux sont ceux qui se sont débarrassés dans ses eaux du fardeau de leurs souffrances. »

Là-dessus, le Seigneur parla au brahmine en ces termes :

Dans la Bahouka, près du mont Adhikakka,
A Gaya, Soundarika, Sarassati,
Bahoumati, Payaga, l'insensé
Se baigne et se baigne, sans jamais purifier son cœur.
Quel profit retire-t-on de ces monts et de ces cours d'eau ?
Ils ne purifient ni le cœur ni la main du pécheur.

Pour celui qui a le cœur pur, chaque jour est béni,
Chaque jour est saint ; le cœur et l'esprit purs,
Il sanctifie chaque jour par la rénovation de ses vœux.
Approche, brahmine, et baigne-toi comme moi !
Aime tous les êtres vivants, dis la vérité, ne tue ni ne vole ;
Ne sois pas avare, mais demeure dans la foi, et alors
Il te sera inutile d'aller à Gaya ; ce ne sera plus qu'un étang pour toi.

Alors, le brahmine dit au Seigneur : « Excellent, Gotama, excellent ! »

De même que l'on redresse ce qui est renversé, ou que l'on découvre ce qui était caché, ou que l'on montre le chemin à celui qui s'est égaré, ou que l'on apporte une lampe dans les ténèbres pour que ceux qui ont des yeux voient les objets qui les entourent, de même, le révérend Gotama a exposé clairement son dessein de plusieurs façons. Je mets mon recours en Gotama, en sa Loi, en sa Communauté. Je le prie de m'admettre au nombre de ses disciples et de me reconnaître comme tel.

ANANDA

(THERA-GATHA CCLX)

(Traduction de Mme Rhys Davids)

Depuis cinquante-deux ans j'étais l'élève (du Maître)
Jamais désir des sens ne s'éveilla en moi.
Voyez l'efficacité de la Loi !
Depuis cinquante-deux ans j'étais l'élève (du Maître)
Jamais désir pernicieux ne s'éveilla en moi.
Voyez l'efficacité de la Loi !
Depuis cinquante-deux ans, serviteur du Bienheureux,
Je l'entourais de soins affectueux
Et le suivais comme son ombre.
Depuis cinquante-deux ans, serviteur du Bienheureux
Je lui adressais des paroles affectueuses,
Et le suivais comme son ombre.
Depuis cinquante-deux ans, serviteur du Bienheureux,
J'éprouvais pour lui des sentiments affectueux
Et le suivais comme son ombre.

Lorsque, allant et venant, le Bouddha se promenait,
 Je le suivais toujours pas à pas.
 Et quand la doctrine m'eut été enseignée,
 La science et la vérité furent mon partage.
 Mais, j'ai encore beaucoup à faire,
 Moi, disciple dont l'esprit n'est pas encore mûr ;
 Et, maintenant, le Maître a disparu,
 Qui me témoignait toujours une douce bienveillance.

(Regrets de la mort du Maître bien-aimé)

Le firmament de tous côtés
 S'obscurcit ; bien plus, confuses m'apparaissent
 Les vérités que je croyais avoir comprises.
 Parti est le noble ami que nous aimons (1)
 Et sombres sont la terre et le ciel.
 Et le compagnon a-t-il disparu ?
 Et le maître a-t-il quitté ce bas monde ?
 Je ne saurais trouver meilleur ami, semble-t-il,
 Que dans la surveillance de mes actes et de mes sens.
 Les anciens ont tous disparu,
 La nouvelle génération n'a pas mes idées.
 Seul, aujourd'hui, cet enfant médite.
 Comme l'oiseau dans son nid quand la pluie tombe.

SOUNITA

(THERA-GATHA CCXII)

Humble était le clan où je vins au monde.
 J'étais pauvre et dénué de tout.
 Humble était mon métier de ramasseur de fleurs (fanées dans
 les temples).

Indifférent à tous, dédaigné, injurié,
 Dans mon humilité, je baissais la tête
 Plein de déférence pour beaucoup de gens.
 C'est alors que j'aperçus le Bienheureux
 Accompagné d'une suite de moines ;
 Le grand héros entra dans la capitale du Magadha.
 Je jetai mes paniers et mon fardeau

(1) D'après le commentaire, il est ici question non de Gotama, mais de Saripoutta mort avant lui. Il est possible que les auteurs aient trouvé l'allusion trop familière. Or ce trait — le mot employé par quelqu'un qui connaissait personnellement et intimement Gotama — est précisément pour nous, l'indice d'une allusion au Maître.

Et m'approchai pour lui rendre respectueusement hommage,
 Et dans sa bienveillance affectueuse, pour moi seul
 Le plus grand des hommes s'arrêta.
 Prosterné à ses pieds, puis debout à ses côtés,
 Je demandai au Maître de me recevoir comme moine,
 Lui, le maître de toutes les créatures.
 Alors, le Maître charitable et bienveillant,
 Dont la miséricorde s'étend au monde entier
 Me répondit : « Approche, mendiant », dit-il.
 Telle fut mon ordination.
 Je vécus solitaire dans la profondeur des forêts,
 Avec une ardeur soutenue je méditai la parole du Maître
 Et les conseils du Vainqueur.
 Pendant la première veille de la nuit se présenta
 A ma mémoire la succession de mes existences passées.
 Pendant la seconde veille de la nuit, j'acquis la vue divine,
 Le domaine céleste me fut révélé.
 Pendant la dernière veille de la nuit,
 Je dissipai les ténèbres de l'ignorance.
 Et quand l'aurore annonça la fin de la nuit
 Et quand le soleil luit, apparurent Indra et Brahma
 Me rendant Hommage, les mains jointes :
 « Salut à toi, le plus noble des hommes.
 Salut à toi, le plus sage des hommes.
 Morts pour toi sont tous les enivres du désir,
 Et tu mérites, Seigneur, la Délivrance. »
 Le Maître, à la vue de la troupe de dieux
 Qui m'entourait, sourit
 Et prononça cette stance :
 « Par l'observance d'une vie sainte, par la maîtrise
 Et la victoire sur soi-même, l'homme est un saint ;
 Voilà la sainteté suprême. »

TCHOULLA PANTHAKA

(THERAGATHA CCXXXVI)

Lents et hésitants étaient mes progrès,
 Et, par suite, j'étais tenu en piètre estime.
 Mon frère décida de me renvoyer,
 Et il m'enjoignit de retourner à la maison.
 Chassé et malheureux, je m'arrêtai
 A la porte du jardin des frères

Avec au cœur le désir ardent de suivre la règle (religieuse)
 C'est alors que vint à moi le Bienheureux ;
 Il posa sa main sur ma tête, et me prenant
 Le bras, il me ramena dans le jardin.
 Dans sa bonté, le Maître me donna
 Une serviette pour les pieds et me dit :
 « Concentre ta pensée sur ce linge blanc
 Et tiens-toi à l'écart pendant ta méditation. »
 Quand j'eus entendu sa sainte Parole je restai
 Heureux de suivre toujours et uniquement sa Loi.
 Je concentrai ma pensée et ma volonté
 Pour atteindre le but que je m'étais proposé.
 A présent je sais où et pourquoi je vivais,
 La lumière divine m'est apparue clairement,
 J'ai acquis la triple sagesse,
 Et j'ai fait ce que le Bouddha ordonnait.
 Sous mille formes différentes Panthaka
 S'est multiplié lui-même par son pouvoir surnaturel ;
 Et assis dans le riant Bosquet des bambous
 Il attendit que le moment lui soit révélé.
 Quand arriva le messager du Maître
 M'annonçant que le moment était venu,
 J'accourus à lui à l'heure fixée.
 Prostré à ses pieds je lui rendis hommage, puis
 Je m'assis de côté ; et quand dans celui qui venait de s'asseoir
 Le Maître m'eut reconnu, il consentit alors
 A ce que les hommes le servissent. (1)
 Maître-autel sur lequel peuvent être déposés les dons du
 monde entier,
 Qui reçoit les offrandes de l'humanité,
 Champ de mérites pour les fils des hommes,
 Il accepta les dons de la dévotion.

(1) Panthaka n'avait pas été invité au repas offert au Bouddha et à plusieurs de ses disciples. L'ayant laissé dans la méditation sur la pureté où il était entré en fixant son attention sur une serviette blanche, le Maître refusa de manger avant que Panthaka ne fût arrivé et servi le premier.

CINQUIÈME PARTIE

DERNIERS ÉVÉNEMENTS DE LA VIE DU BOUDDHA

NOTE DU COMPILATEUR

(Le *Maha-Parinibbana Suttanta*, XVI^e Section du *Digha-Nikaya*, est en quelque sorte l'histoire continue des derniers mois de la vie du Bouddha de même que le *Mahavagga* du *Vinaya* est le récit de sa vie immédiatement après l'Illumination.

Le Bouddha sait que ce voyage est le dernier qu'il fait parmi ses disciples, aussi le voit-on répéter en divers endroits les sermons sur les mêmes sujets. D'après la nature et la succession des événements qu'il rapporte, ce *Suttanta* semble donner une peinture exacte de ce que fut la vie journalière du Bouddha durant plus de quarante années qu'il prêcha sa doctrine.

Rhys Davids a fait la remarque que, sauf le tiers environ des quatre-vingt-seize pages du texte pali de ce *Suttanta*, tout le reste se retrouve dans le Canon en termes à peu près identiques.

Les chapitres de cette Cinquième Partie sont des adaptations de la traduction du *Suttanta* publiée par Rhys Davids dans le volume II des *Dialogues du Bouddha*.)

CONSULTATION DU BIENHEUREUX
A PROPOS D'UNE QUESTION DE POLITIQUE

Voici ce que j'ai entendu : Le Bienheureux séjournait une fois à Radjagaha sur la colline du Pic du Vautour. En ce temps-là Adjatasattou, fils du mari de la reine du Vidéha, roi de Magadha, avait pris le parti d'attaquer les Vajjis et se disait : « J'attaquerai ces Vajjis, malgré leur puissance et leur force ; je les détruirai jusque dans leurs racines, je les anéantirai, je les exterminerai. »

S'adressant ensuite au brahmine Vassakara, premier ministre du Magadha, il dit : « Allez, brahmine, allez trouver le Bienheureux et présentez-lui mes hommages en saluant ses pieds de la tête et informez-vous de ma part s'il ne ressent ni maladie ni douleur, s'il est heureux et satisfait et si sa santé est bonne. Puis dites-lui que Adjatasattou, fils de Vidéhi, roi du Magadha, dans son impatience d'attaquer les Vajjis, a décidé : « J'attaquerai ces Vajjis, malgré leur puissance et leur force ; je les détruirai jusque dans leurs racines, je les anéantirai, je les exterminerai. » Et ayez soin de vous rappeler exactement ce que le Bienheureux aura prédit, afin de me le répéter ; car les Bouddhas ne disent rien qui ne soit la vérité. »

Alors, le brahmine Vassakara, Producteur de la pluie, ayant écouté attentivement les paroles du roi, dit : « Qu'il en soit ainsi. » Et, ayant pris place dans un des nombreux chars royaux qu'il avait ordonné de préparer, il quitta Radjagaha avec son escorte et se dirigea vers le Pic du Vautour tant que le terrain fut carrossable. Etant ensuite descendu de voiture, il se rendit à pied à l'endroit où se trouvait le Bienheureux. A son arrivée, il salua le Bienheureux et échangea avec lui des compliments de politesse et de courtoisie, puis s'assit respectueusement de côté... (et transmit le message du roi).

En ce moment, le vénérable Ananda, debout derrière

le Bienheureux, l'éventait. Et le Bienheureux lui dit : « Avez-vous entendu dire, Ananda, que les Vajjis vivent unis et tiennent fréquemment des réunions publiques de leur clan ? »

« Je l'ai entendu dire, Seigneur », répondit Ananda.

« Tant que les Vajjis, Ananda, reprit le Bienheureux, vivront unis et tiendront fréquemment des réunions publiques de leur clan, on peut s'attendre non pas à leur décadence, mais à leur prospérité. »

« ...Tant que les Vajjis, Ananda, vivront dans la concorde, se développeront dans la concorde, accompliront leurs entreprises dans la concorde ; tant qu'ils ne décréteront rien qui n'ait déjà été établi, qu'ils n'abrogeront rien de ce qui a été déjà décrété, et se conformeront aux antiques institutions des Vajjis telles qu'elles ont été établies jadis ; tant qu'ils honoreront, estimeront, vénéreront et soutiendront les Anciens des Vajjis et se feront un devoir de les écouter ; tant qu'ils n'enlèveront et ne retiendront pas de force les femmes et les filles des familles honorables ; tant qu'ils honoreront, estimeront, vénéreront et entretiendront les temples Vajjis des villes et des campagnes et ne souffriront pas que l'accomplissement des anciens sacrifices et des anciens rites particuliers tombent en désuétude ; tant que protection, défense et appui légitimes seront accordés aux sages arhat de telle sorte que ceux qui viennent de loin puissent entrer dans le royaume et que ceux du pays puissent y vivre commodément, (tant qu'il en sera ainsi), on peut s'attendre pour les Vajjis non pas à leur décadence, mais à leur prospérité. »

Alors, le Bienheureux, s'adressant au brahmine Vassakara, lui dit :

« Me trouvant un jour à Vesali, brahmine, dans le sanctuaire Sarandada, j'ai exposé aux Vajjis ces conditions de leur prospérité. Et tant que ces conditions seront remplies par les Vajjis, tant que ceux-ci comprendront bien ces conditions, on peut s'attendre non pas à leur décadence, mais à leur prospérité. »

« ...On peut donc s'attendre », répondit le brahmine, « non pas au déclin, mais à la prospérité des Vajjis, s'ils remplissent quelques-unes de ces conditions de prospérité, et combien plus encore, s'ils remplissent toutes les sept (conditions). Ainsi, Gotama, les Vajjis ne peuvent être vaincus par le roi du Mâgadha ; c'est-à-dire qu'ils ne peuvent être vaincus dans une bataille, sans diplomatie ou rupture de leur union. Et maintenant, Gotama, je pars ; je suis très occupé et il me reste beaucoup à faire. »

« Faites comme il vous plaira, brahmine », fut la réponse (du Bienheureux). Et le brahmine Vassakara, heureux et satisfait des paroles du Bienheureux, se leva de son siège et se retira.

LE BIENHEUREUX PARLE DE LA PROSPÉRITÉ DE SES DISCIPLES

Aussitôt après le départ (de Vassakara), le Bienheureux dit au vénérable Ananda : « Allez rassembler dans la salle de service, Ananda, tous les moines qui se trouvent aux environs de Radjagaha. »

Et Ananda fit ainsi. Puis, revenu près du Bienheureux, il lui dit : « Tous les moines sont réunis, Seigneur. Que le Bienheureux agisse comme il l'entend. »

Et le Bienheureux se leva et se rendit dans la salle de service. Dès qu'il se fut assis, il dit aux moines :

« Je vais vous exposer les sept conditions nécessaires à la prospérité d'une communauté. Ecoutez bien et prêtez attention à ce que je vais vous dire. »

« Parfaitement, Seigneur », dirent les moines, comme assentiment aux paroles du Bienheureux. Et le Bienheureux parla ainsi :

« Tant que les frères (1), moines, vivront dans l'union

(1) Frères = moines = Bhikkhu.

et tiendront des assemblées fréquentes ; tant qu'ils vivront dans la concorde, tiendront leurs assemblées dans la concorde et accompliront les délégations de l'Ordre dans la concorde ; tant que les frères n'innoveront aucune règle qui n'ait été déjà prescrite et n'abrogeront aucune règle déjà établie, et se conformeront aux préceptes de l'ordre tels qu'ils sont posés ; tant qu'ils honoreront, estimeront, vénéreront et soutiendront leurs doyens par l'âge et par l'expérience, les pères et les supérieurs de l'Ordre, et considéreront comme un devoir de prêter attention à leurs paroles ; tant que les frères ne tomberont pas sous l'influence du désir des sens qui se répand en eux et produit les naissances successives ; tant que les frères aimeront la solitude de la forêt ; tant que les frères auront acquis la maîtrise de soi-même au point d'attirer à eux les meilleurs de leurs disciples et de donner à ceux-ci le bonheur, tant qu'il en sera ainsi, on peut s'attendre au développement de l'Ordre, sans craindre son déclin.

« Tant que ces sept conditions continueront à être remplies par les frères, tant qu'elles seront bien comprises, on peut s'attendre au développement de l'Ordre, sans craindre son déclin. »

« Il y a sept autres conditions de prospérité que je vais vous exposer, ô frères. Ecoutez bien et prêtez attention à ce que je vais vous dire. »

Et, les moines ayant témoigné leur assentiment, le Bienheureux continua :

« Tant que les frères ne feront pas de commerce, n'auront pas d'intérêts dans le commerce ; tant que les frères n'auront pas l'habitude des vains discours, n'auront pas de goût pour eux, n'y participeront pas ; tant que les frères ne seront pas adonnés à l'indolence, n'auront pas de goût pour elle, ne s'y complairont pas ; tant que les frères ne fréquenteront pas le monde, n'auront pas de goût pour lui, ne s'y plairont pas ; tant que les frères n'éprouveront pas de désirs sensuels et ne seront pas esclaves de ceux-ci ; tant que les frères ne

seront ni amis, ni compagnons, ni intimes de ceux qui font le mal ; tant que les frères ne s'arrêteront pas au milieu de la route (qui conduit à la Vérité) satisfaits du peu qu'ils ont obtenu, on peut s'attendre non pas au déclin, mais à la prospérité de l'Ordre.

« Tant que ces conditions continueront à être remplies par les frères, tant qu'elles seront bien comprises, on peut s'attendre au développement de l'Ordre sans craindre son déclin. »

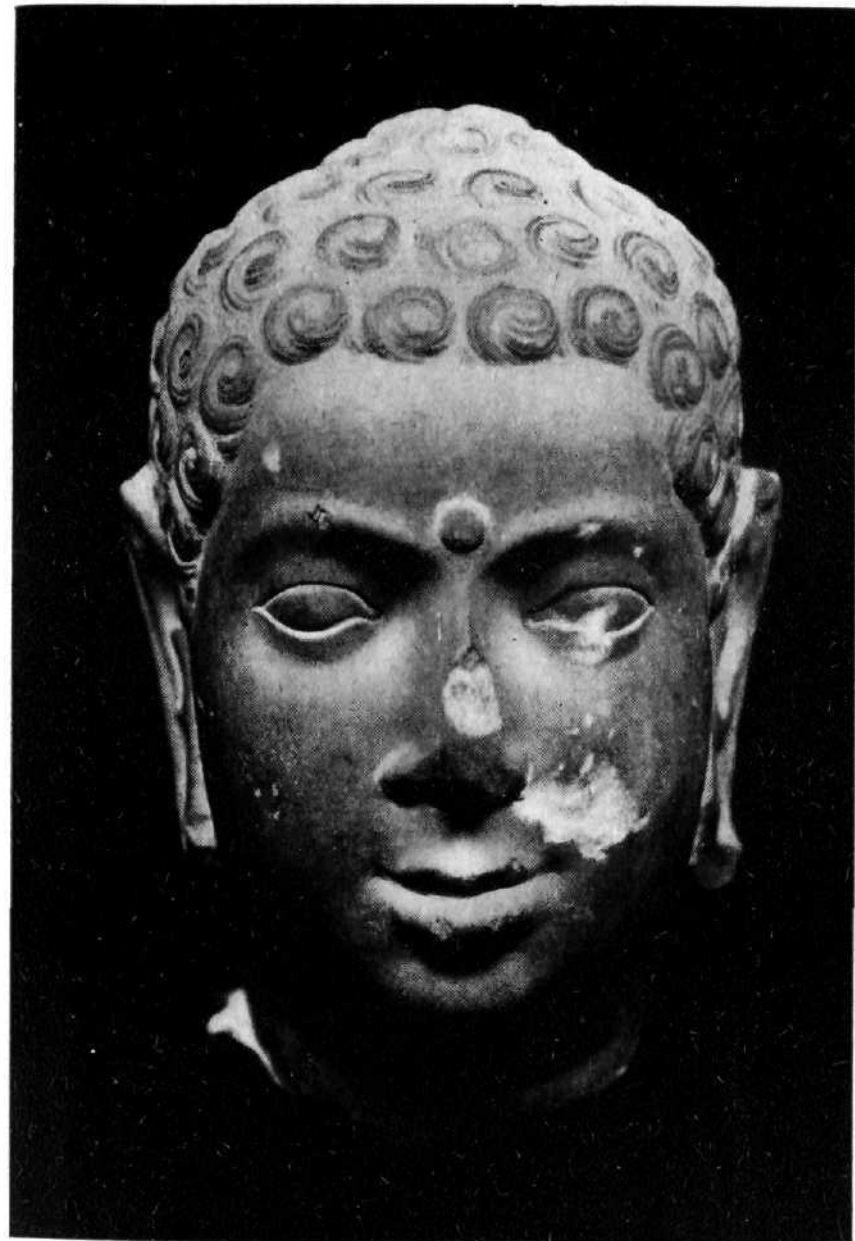
(Et le Bouddha expose de la même façon les autres séries suivantes) :

« ...sept autres conditions... Tant que les frères auront la foi, seront modestes, craindront le blâme, et auront acquis l'attention, l'énergie, la concentration de la pensée et la sagesse, on peut s'attendre non pas au déclin, mais à la prospérité de l'Ordre.

« ...sept autres conditions... Tant que les frères s'exerceront aux sept éléments constitutifs de l'Illumination qui sont l'attention, la réflexion, l'énergie, la joie, la sérénité, la méditation profonde et l'indifférence, on peut s'attendre non pas au déclin, mais à la prospérité de l'Ordre.

« ...sept autres conditions ...Tant que les frères auront en eux l'idée d'impermanence, l'idée du principe de non-invariabilité, l'idée de corruption, de péril, d'impossibilité, de délivrance et d'anéantissement, on peut s'attendre non pas au déclin, mais à la prospérité de l'Ordre.

« ...six autres conditions ...Tant que les frères continueront à témoigner par leurs actes, leurs pensées et leurs paroles de la bonté à leurs condisciples, en public et en particulier ; tant que les frères partageront également avec leurs nobles compagnons toutes les aumônes recueillies jusqu'au simple contenu d'un vase à aumônes conformément aux règles judicieuses de l'Ordre ; tant qu'ils vivront parmi les saints en pratiquant, en public et en particulier, les vertus qui, observées sans faiblesse, intactes, pures et sans tache, procurent la délivrance,



TÊTE DE BOUDDHA
Sud de l'Inde. Marbre (Musée Guimet).



TÊTE DE BODHISATTVA
Borobudur (Java).

Cliché Goloubov.

sont louées par les sages, et permettent la concentration de la pensée ; tant que les frères vivront parmi les saints en cherchant à atteindre en public et en particulier la noble voie du salut qui conduit à la suppression complète de la douleur (tant qu'il en sera ainsi), on peut s'attendre non pas au déclin, mais à la prospérité de l'Ordre... »

A PROPOS DE TOUS LES BOUDDHAS

Alors, le vénérable Saripoutta vint à l'endroit où se trouvait le Bienheureux et, après l'avoir salué, il s'assit avec respect à son côté et dit :

« Seigneur, telle est ma foi dans le Bienheureux que je ne crois pas qu'il n'y ait jamais eu, qu'il n'y aura jamais et qu'il n'y a maintenant personne, ascète ou brahmine, qui le surpasse en science et de sagesse. »

« Flatteuses et hardies sont les paroles sorties de ta bouche, Saripoutta. En vérité, tu manifestes un enthousiasme qui laisse supposer que tu as connu tous les Bienheureux qui, au cours des longs âges passés, ont été les saints, les Eveillés ; ton esprit a compris les leurs et tu connais leur conduite, leur science, leur manière de vivre et la délivrance à laquelle ils ont atteint. »

« Non, Seigneur. »

« Sans doute alors, Saripoutta, tu as prévu tous les Bienheureux qui, au cours des longs âges futurs, seront les saints, les Eveillés et ton esprit a compris les leurs (etc.). »

« Non, Seigneur. »

« Mais, au moins, Saripoutta, tu sais que je suis le Saint, l'Eveillé actuellement vivant et ton esprit a compris le mien, etc... »

« Pas même cela, Seigneur. »

« Tu vois donc, Saripoutta, que tu ne connais pas

les cœurs des Saints, des Eveillés du passé et de l'avenir. Pourquoi alors tes paroles sont-elles si flatteuses et si hardies ? Pourquoi manifestes-tu cet enthousiasme ? »

« O Seigneur. Je ne connais pas les cœurs des Saints, des Eveillés passés, futurs et présent, j'ai seulement la foi.

« Supposez, Seigneur, qu'un roi possède une ville frontière, et fermée d'une unique porte. Le roi charge un veilleur habile et prudent d'arrêter les étrangers et de n'admettre dans la ville que les gens connus de lui. Et le veilleur parcourant le chemin de ronde qui couronne les murs ne peut observer les crevasses et les joints des remparts de cette ville au point de distinguer les trous par lesquels pourrait sortir un chat. Il lui suffit de savoir que tous les êtres vivants d'une taille supérieure (à celle du chat) entrant dans la ville ou sortant de celle-ci doivent passer par la porte. C'est seulement de cette façon, Seigneur, que j'ai la foi.

« Je sais que les Saints, les Eveillés du passé, ont banni tout désir sensuel, la méchanceté, la paresse de l'esprit et du corps, l'agitation de l'esprit et du corps et le doute, ces cinq obstacles qui sont des défauts de l'esprit affaiblissant l'intelligence ; qu'ils ont exercé leur esprit aux quatre méditations et qu'après avoir obtenu les sept éléments constitutifs de la sagesse ils ont goûté la félicité de l'illumination. Et je sais que pour les Saints, les Eveillés des temps à venir il en sera de même. Et je sais que pour le Bienheureux, le Saint, l'Eveillé du temps présent, il en est de même également. »

PAROLES SOUVENT RÉPÉTÉES

(Les paroles qui suivent ont été si souvent répétées par le Bouddha pendant les derniers mois de sa vie qu'elles font partie, en quelque sorte, de son message d'adieu. Elles

ont été prononcées, et toujours dans les mêmes termes, dans onze des quatorze endroits que l'on dit avoir reçu la visite du Bouddha.)

A Nalanda, aussi, dans le bosquet des manguiers Pavatika, le Bienheureux adressa cet important discours à ses disciples :

« Telle est la droiture, telle est la méditation profonde, telle est la sagesse. Grand est le fruit, grands sont les avantages de la méditation profonde lorsqu'elle est pénétrée par la droiture. Grand est le fruit, grands sont les avantages de la sagesse quand elle est pénétrée par la méditation profonde. L'esprit pénétré par la sagesse est affranchi de toute confusion, de la confusion de la sensualité, de la confusion de la renaissance, de la confusion de l'erreur, de la confusion de l'ignorance. »

SERMON AUX MAÎTRES DE MAISON

Lorsque le Bienheureux eut séjourné à Nalanda, autant qu'il lui avait plu, il dit au vénérable Ananda :

« Viens, Ananda, allons à Pataligama » :

« Qu'il en soit ainsi, Seigneur », approuva Ananda. Puis, le Bienheureux se mit en route pour Pataligama, en compagnie d'un grand nombre de moines.

Et les fidèles de Pataligama apprenant l'arrivée du Bienheureux se rendirent à l'endroit où il se trouvait, s'assirent respectueusement à ses côtés et l'invitèrent à se rendre à leur maison de repos. Et le Bienheureux signifia son acceptation par son silence.

Puis, les fidèles de Pataligama ayant obtenu l'acceptation du Bienheureux, se levèrent de leurs sièges pour se rendre à leur maison de repos, s'inclinèrent devant le Bienheureux et passèrent autour de lui en le laissant à leur droite. Arrivés à leur maison de repos, ils y répan-

dirent du sable frais, y disposèrent des sièges et un pot à eau, et y suspendirent une lampe à l'huile. Ils retournèrent ensuite vers le Bienheureux et, après l'avoir salué, se tinrent debout auprès de lui. Puis, l'ayant mis au courant de ce qu'ils avaient fait, ils lui dirent : « Il est temps de faire ce qui vous convient le mieux. »

Et le Bienheureux s'habilla, prit son vase à aumônes et autres objets, se rendit avec les frères à la maison de repos, se lava les pieds, entra dans la salle et prit place contre la colonne centrale, le visage tourné vers l'est. Et les frères, après s'être lavé les pieds, entrèrent dans la salle et s'assirent contre le mur ouest, face à l'est, autour du Bienheureux. Et les fidèles de Pataligama, après s'être lavé les pieds, entrèrent dans la salle, et prirent place devant le Bienheureux, contre le mur est, face à l'ouest.

Alors, le Bienheureux s'adressa aux fidèles de Pataligama et leur dit : « Quintuple est le châtement, ô maîtres de maison, qui attend celui qui transgresse la loi morale. Tout d'abord, celui qui transgresse la loi morale tombe dans une profonde misère par suite de son insouciance ; ensuite, sa mauvaise réputation se répand au loin ; troisièmement, en face des nobles, des brahmines, des chefs de maison ou des religieux, il est timide et gêné ; quatrièmement, au moment de sa mort, il est agité par le doute et l'incertitude ; enfin, lors de la destruction du corps, après la mort, il renaît dans une vie de souffrance ou de malheur. Telle est, ô maîtres de maison, le quintuple châtement de celui qui transgresse la loi morale.

« Quintuple, ô maîtres de maison, est l'avantage réservé au fidèle observateur de la loi. Tout d'abord, le fidèle observateur de la loi acquiert par son habileté de grandes richesses ; puis, il jouit d'une réputation honorable ; troisièmement, en face des nobles, des brahmines, des maîtres de maison ou des religieux, il est maître de lui et plein d'assurance ; quatrièmement, au moment de sa mort, il n'éprouve ni doute ni incertitude, et, enfin, lors

de la destruction du corps, après la mort, il renaît dans une vie heureuse au ciel. Tel est, ô maîtres de maison, le quintuple avantage réservé au fidèle observateur de la loi. »

Après avoir ainsi instruit les fidèles laïques à Pataligama, après les avoir exhortés, transportés, réjouis, jusqu'à une heure avancée de la nuit, le Bienheureux les congédia en disant :

« La nuit s'avance, ô maîtres de maison ; c'est le moment de faire comme vous l'entendrez. »

« Parfaitement, Seigneur », répondirent les fidèles de Pataligama. Et ils se levèrent de leurs sièges, et après s'être inclinés devant le Bienheureux, et avoir tourné autour de lui en le laissant à droite, ils s'éloignèrent.

(Le Suttanta rapporte que, durant son séjour à Pataligama, le Bouddha vit des milliers de devas, invisibles pour les assistants, qui conseillèrent l'édification d'une nouvelle ville, Patalipoutra. Le Bouddha prédit que la ville arriverait à une grande célébrité. Et il ajouta qu'elle souffrirait de calamités telles que l'incendie, l'inondation et les dissensions intestines. La prophétie paraît s'être réalisée. Puis, il est invité par les ministres du Magadha à prendre son repas avec eux, et quand il quitte la ville ils proposent de donner le nom du Bouddha à la porte par laquelle il a passé et à la barque qui allait lui faire passer le fleuve. Mais arrivé au bord du fleuve, il disparut « aussi rapidement qu'un homme vigoureux étend son bras ou le replie » et reparut sur la rive opposée avec ses moines.)

LE BIENHEUREUX PARLE DES QUATRE VÉRITÉS SUBLIMES

Le Bienheureux s'adressa au vénérable Ananda et lui dit : « Viens, Ananda ; allons à Kotigama. »

« Qu'il en soit ainsi, Seigneur », répondit Ananda.

Le Bienheureux partit en compagnie des moines pour Kotigama, et s'établit dans le village même.

Et là, le Bienheureux dit aux frères : « C'est parce que nous n'avons pas compris, parce que nous n'avons pas pénétré les quatre Vérités sublimes, que nous avons fait ce long voyage, parcouru cette longue carrière (de la transmigration), vous et moi. Et quelles sont ces quatre (Vérités sublimes) ? »

« La Vérité sublime sur la douleur, la Vérité sublime sur l'origine de la douleur, la Vérité sublime sur la suppression de la douleur et la Vérité sublime sur le chemin qui mène à la suppression de la douleur. Mais, quand ces quatre Vérités ont été comprises et pénétrées, le désir d'une autre vie est anéanti, ce qui produit une nouvelle existence est détruit, et il n'y a plus de naissance. » Ainsi parla le Bienheureux. Et après avoir ainsi parlé, le Maître dit encore :

Quand les Vérités sublimes ne sont pas vues telles qu'elles sont,

Long est le chemin qui mène d'une naissance à l'autre.

Quand ces vérités sont vues, la cause de la transmigration est supprimée,

La racine de la douleur est arrachée, il n'est plus d'existence.

LE MIROIR DE LA VÉRITÉ

Lorsque le Bienheureux eut séjourné à Kotigama le temps qu'il lui avait plu, il dit au vénérable Ananda :

« Viens, Ananda : allons chez les Nadikas. »

« Qu'il en soit ainsi, Seigneur », approuva Ananda. Et le Bienheureux se rendit chez les habitants de Nadika en compagnie de nombreux religieux et, quand il y fut parvenu, il s'établit dans la maison en briques.

Et le vénérable Ananda alla trouver le Bienheureux, le salua et s'assit à côté de lui. Et quand il fut assis, il

dit au Bienheureux : « Le frère Salha est mort à Nadika, Seigneur. Où est-il allé renaître et quel est son sort ? » (Et il s'informe de même de la religieuse Nanda, du fidèle laïque Soudatta et de la fidèle laïque Sougata, des fidèles laïques Kakoudha et Kalinga, et Nikata, et Katissaba et Touttha et Santouttha et Bhadda et Soubhadda).

« Le frère Salha, Ananda, par la destruction des souillures a, de lui-même et en ce monde, connu, réalisé et obtenu l'affranchissement du cœur et de l'esprit, la sainteté. La religieuse Nanda, Ananda, par la destruction complète des cinq entraves qui attachent les êtres à ces mondes inférieurs du désir, est allée demeurer dans un autre monde d'où elle est entrée dans le Nibbana et ne reviendra jamais plus sur cette terre. Le fidèle laïque Soudatta, Ananda, par la destruction complète des trois entraves et par l'amoindrissement du désir, de la haine et de l'aveuglement, ne reviendra qu'une fois en ce monde et durant ce séjour elle mettra fin à la souffrance. La fidèle Sougata, Ananda, par la destruction complète des trois entraves, s'est convertie, n'est plus astreinte à renaître dans une condition misérable et a la certitude d'arriver au Nibbana. Le fidèle Kakoudha, Ananda, par la destruction complète des cinq entraves qui retiennent les hommes dans ces bas mondes du désir, est entré dans un autre monde où il atteindra le Nibbana et ne reviendra plus sur cette terre. (Il en est de même de Kalinga, de Nikata, de Katissaba, de Touttha, de Santouttha, de Bhadda et de Soubhadda et de plus de cinquante fidèles laïques).

« Plus de quatre-vingt-dix fidèles laïques de Nadika qui sont morts, Ananda, par la destruction complète des trois entraves et par l'amoindrissement du désir, de la haine et de l'aveuglement, ne reviendront qu'une fois en ce monde et, pendant leur séjour, ils mettront fin à la souffrance. Plus de cinq cents fidèles laïques de Nadika qui sont morts, Ananda, par la destruction complète des trois entraves, se sont convertis et ne sont plus

astreints à renaître dans une condition misérable et ont la certitude d'arriver au Nibbana.

« Il n'est pas étrange, Ananda, qu'un être meure. Mais que vous veniez à moi les uns et les autres pour vous informer de ces morts, cela m'est pénible. Aussi, je vais vous indiquer un moyen de connaître la vérité, appelé le Miroir de la Vérité, et, grâce à la possession duquel tout fidèle des Bouddhas peut se dire, s'il le désire : « Fini pour moi est le Purgatoire, ainsi que toute naissance sous la forme d'un animal, d'un damné, ou en quelque lieu de souffrance. Je suis converti, je ne suis plus astreint à renaître dans une existence misérable et je suis sûr d'arriver un jour au Nibbana. »

« Qu'est donc, Ananda, ce Miroir de la Vérité ? Il consiste dans la foi que le disciple des saints (arhat) a en ce monde dans le Bouddha et dans la croyance que le Bienheureux est le Saint (arhat), le Pleinement illuminé, le Sage, le Juste, le Bienfaiteur, connaissant le monde, le Suprême ; le dompteur des hommes au cœur changeant, le Précepteur des dieux et des hommes, l'Exalté, l'Eveillé ; dans la foi qu'il (le disciple) a en la Vérité, et dans la croyance que la Vérité a été proclamée par le Bienheureux, immédiate, accueillante à tous, conduisant au salut et accessible au sage ; dans la foi qu'il (le disciple) a dans la Communauté et dans sa croyance à la foule des disciples du Bienheureux qui suivent les quatre étapes de la Voie aux huit embranchements, qui est droite, juste, convenable et conforme à la Loi et dans la croyance que la Communauté du Bienheureux est digne d'honneurs et de respect, et mérite de recevoir l'hospitalité et les dons (des fidèles) ; qu'elle est en ce monde le champ le plus productif de mérites ; qu'elle possède les vertus chères aux dieux, constantes, intactes, sans tache, sans flétrissure, vertus qui rendent l'homme vraiment libre, qui sont louées par les sages, qui ne sont pas ternies par le désir de la vie future ou par la croyance en l'efficacité des actes extérieurs, et qui sont favorables à la concentration du cœur.

« Tel est, Ananda, le Miroir de la Vérité grâce à la possession duquel tout fidèle des Bouddhas peut se dire, s'il le désire : « Fini pour moi est le Purgatoire, ainsi que toute naissance sous la forme d'un animal, d'un damné, ou dans quelque lieu de souffrance. Je suis converti ; je ne suis plus astreint à renaître dans une existence misérable, et suis assuré d'arriver un jour au Nibbana. »

LA COURTISANE AMBAPALI

Lorsque le Bienheureux eut séjourné à Nadika le temps qu'il lui avait plu, il dit à Ananda :

« Viens, Ananda ; allons à Vesali. »

« Qu'il en soit ainsi, Seigneur », répondit Ananda.

Alors, le Bienheureux se rendit à Vesali en compagnie d'un grand nombre de moines et là, à Vesali, le Bienheureux s'arrêta dans le bosquet d'Ambapali (la courtisane). Et il adressa aux moines cette exhortation : « Soyez vigilants et maîtres de vous, moines ; tel est le conseil que nous vous donnons (1). »

« Et comment un frère devient-il vigilant ? »

« De cette façon, moines ; en ce qui concerne le corps, un frère continue à surveiller son corps de manière à conserver son énergie, à rester maître de lui et attentif, après avoir triomphé du désir et du découragement habituels à ce monde. (Et de même, en ce qui regarde les sensations, les dispositions d'esprit ou les désirs.) »

« Et comment un frère devient-il maître de soi-même ? »

« Il conserve, moines, sa présence d'esprit dans l'accomplissement de tous ses actes, quand il entre ou sort, quand il regarde devant ou autour de lui, quand il plie ou étend le bras, quand il s'habille ou porte son vase

(1) Ce conseil revient souvent dans les sermons bouddhistes. Il est donné ici, d'après le commentateur Bouddhaghosa, en vue de l'arrivée imminente de la gracieuse courtisane. La rencontre du Bouddha et d'Ambapali se trouve aussi dans le Vinaya. Ambapali signifie Rangée de manguiers.

à aumônes, quand il boit ou mange, mâche ou avale, satisfait aux besoins naturels, marche ou s'arrête ou s'assoit, dort ou est éveillé, parle ou se tait.

« Soyez donc vigilants et maîtres de vous-mêmes, moines, tel est le conseil que nous vous donnons. »

Alors, la courtisane Ambapali apprit que le Bienheureux était arrivé à Vesali et s'était arrêté dans le bosquet de manguiers. Et ayant fait préparer un grand nombre de chars de cérémonie, elle prit place sur l'un d'eux et se rendit de Vesali à son jardin. Elle resta sur le char tant que le chemin fut carrossable, puis descendit, se rendit à pied à l'endroit où se trouvait le Bienheureux et s'assit respectueusement de côté. Et quand elle se fut assise, le Bienheureux l'instruisit, l'exhorta, la stimula et la combla de joie par ses conseils religieux.

Alors, instruite, exhortée, stimulée et comblée de joie par ces conseils, Ambapali dit au Bienheureux : « Puisse le Bienheureux me faire l'honneur de prendre demain, chez moi, son repas ainsi que les frères. »

Et le Bienheureux témoigna son consentement par son silence. Et lorsque Ambapali eut compris que le Bienheureux acceptait (son invitation), elle se leva de son siège et s'inclina devant le Bienheureux et tourna autour de lui en le laissant à droite et s'éloigna.

Cependant les Licchavis de Vesali apprenaient que le Bienheureux était arrivé à Vesali et s'était arrêté dans le bosquet d'Ambapali. Et ayant fait préparer des chars de cérémonie, ils en prirent chacun un et sortirent de Vesali avec leur suite. Les uns étaient noirs, de couleur noire et portaient des vêtements et des parures noirs ; les autres étaient rouges, de couleur rouge et portaient des vêtements et des parures rouges ; d'autres étaient jaunes... blancs...

Et Ambapali (retournant à Vesali) se heurta aux jeunes Licchavis moyeu à moyeu, roue à roue, joug à joug et les Licchavis dirent à la courtisane Ambapali : « D'où vient que vous nous heurtez ainsi ? »

« Mes seigneurs, je viens d'inviter le Bienheureux ainsi

que ses frères à prendre leur repas demain chez moi », leur dit-elle.

« Ambapali, cédez-nous ce repas pour cent mille (pièces de monnaie) », dirent-ils.

« Mes seigneurs, vous m'offririez tout Vesali avec son territoire que je ne céderais pas ce festin si honorable (pour moi). »

Alors, les Licchavis levèrent les bras en criant :

« Nous avons été prévenus par cette fille des manguiers. Nous sommes battus par cette fille des manguiers », et ils se dirigèrent vers le bosquet d'Ambapali.

Lorsque le Bienheureux vit de loin arriver les Licchavis, il dit aux frères :

« Frères, que celui d'entre vous qui n'a jamais vu les devas du monde voisin regarde cette troupe des Licchavis, examine cette troupe des Licchavis, compare cette troupe des Licchavis ; car ils sont en tout semblables à une troupe de devas du monde voisin. »

Et lorsqu'ils eurent atteint la limite carrossable du chemin, les Licchavis descendirent de leurs chars et se rendirent à pied à l'endroit où se trouvait le Bienheureux et s'assirent respectueusement à son côté. Et quand ils furent assis, le Bienheureux les instruisit, les exhorta, les stimula et les combla de joie par ses conseils religieux.

Alors, instruits et exhortés, et stimulés et comblés de joie par ces conseils, ils dirent au Bienheureux :

« Puisse le Bienheureux nous faire l'honneur de prendre son repas demain chez nous ainsi que les frères. »

« J'ai promis, Licchavis, de dîner demain avec la courtisane Ambapali », répondit-il.

Alors, les Licchavis levèrent les bras en criant :

« Nous avons été prévenus par cette fille des manguiers. Nous sommes battus par cette fille des manguiers. »

Et après avoir exprimé au Bienheureux leur gratitude et leur approbation pour ses conseils, ils se levèrent de leurs sièges et s'inclinèrent devant le Bienheureux et tournant autour de lui en le laissant à droite, ils s'éloignèrent.

Et quand la nuit fut écoulée, la courtisane Ambapali prépara dans sa demeure du riz sucré et des gâteaux et prévint le Bienheureux en ces termes : « Voici le moment, Seigneur : le repas est prêt. »

Et le Bienheureux, qui s'était habillé de bonne heure dans la matinée, prit son vase à aumônes et son manteau et se rendit en compagnie des frères à l'endroit où se trouvait la maison d'Ambapali. Et quand il y fut arrivé il s'assit sur le siège qui lui avait été préparé. Et la courtisane Ambapali plaça le riz sucré et les gâteaux devant les moines, amenés par le Bouddha, et s'occupa d'eux jusqu'à ce qu'ils refusassent de manger davantage.

Et lorsque le Bienheureux eut terminé son repas et eut lavé son vase à aumônes et ses mains, la courtisane apporta un escabeau bas et s'assit à son côté et dit au Bienheureux :

« Seigneur, je fais don de ce jardin de plaisance à la Communauté des moines dont le Bouddha est le Chef. » Et le Bienheureux accepta le don et après avoir instruit, exhorté, stimulé et comblé de joie la courtisane, il se leva de son siège et se retira.

LE BIENHEUREUX TOMBE MALADE ET PRONONCE UN SUBLIME DISCOURS

Après être resté autant qu'il lui avait plu dans le bosquet d'Ambapali, le Bienheureux dit à Ananda :

« Viens, Ananda, allons à Belouva. »

« Qu'il en soit ainsi, Seigneur », répondit Ananda.

Alors, le Bienheureux, en compagnie de nombreux moines, se rendit à Belouva et s'arrêta dans le village même.

Le Bienheureux dit alors aux frères : « Moines, pour la durée de la saison des pluies, demeurez autour de Vesali, à l'endroit où chacun de vous pourrait avoir des

amis, des relations ou des connaissances. Je passerai le début de la saison des pluies à Belouva. »

« Qu'il en soit ainsi, Seigneur », dirent les frères, acquiesçant aux paroles du Bienheureux. Et ils entrèrent dans la saison des pluies autour de Vesali, à l'endroit où chacun avait des amis, des relations ou des connaissances.

Lorsque le Bienheureux eut ainsi commencé la saison des pluies, il fut atteint d'une maladie grave, accompagnée de violentes douleurs presque mortelles. Mais attentif et énergique, le Bienheureux les supporta sans une plainte. Alors, cette pensée vint à l'esprit du Bienheureux : « Il ne convient pas que je quitte ce monde sans avoir parlé à mes disciples, sans avoir pris congé de la Communauté. Je veux, par un puissant effort de ma volonté, surmonter cette maladie et retenir la vie en moi jusqu'à terme fixé. »

Et le Bienheureux, par un puissant effort de sa volonté, surmonta cette maladie et retint la vie en lui jusqu'au terme fixé. Et la maladie prit fin. Et bientôt après le Bienheureux entra en convalescence. Et quand il fut complètement guéri, il sortit de sa maison et s'assit à l'ombre de la maison sur un siège préparé pour lui. Et le vénérable Ananda se rendit à l'endroit où se trouvait le Bienheureux et le salua et s'assit respectueusement de côté, et parla ainsi au Bienheureux : « J'ai vu, Seigneur, le Bienheureux en bonne santé et j'ai vu le Bienheureux souffrant. Bien que, à la vue du Bienheureux malade, mon corps fût devenu d'une faiblesse extrême, que l'horizon s'obscurcît pour moi et que je n'eusse plus la notion des choses, néanmoins, j'éprouvais un certain soulagement à la pensée que le Bienheureux ne quitterait pas le monde avant d'avoir au moins donné ses instructions à la Communauté. »

« Qu'attend donc de moi la Communauté, Ananda ? J'ai exposé l'enseignement de la Loi sans faire de distinction entre le dedans et le dehors ; car, en enseignant la vérité, Ananda, le Tathagata n'a pas été un

maître qui garde pour lui ce qu'il sait. Sûrement, si quelqu'un nourrissait la pensée : « Je veux être le chef de la Communauté », ou bien : « La Communauté m'est soumise », celui-là donnerait des instructions sur tout ce qui concerne la Communauté. Mais le Tathagata, ô Ananda, ne nourrit pas la pensée : « Je veux être le chef de la communauté », ou : « La communauté m'est soumise. » Pourquoi, alors, laisserait-il des instructions sur tout ce qui concerne la communauté ? »

« Mais, Ananda, je suis maintenant un vieillard chargé d'années, mon voyage arrive à son terme, j'ai atteint la fin de mes jours, je suis âgé de plus de quatre-vingts ans. Et de même qu'un char usé, Ananda, ne peut continuer son chemin que grâce aux liens (qui rassemblent ses parties), de même, il me semble, le corps du Tathagata ne peut continuer son service que grâce aux liens (qui l'enserrent). C'est seulement, Ananda, après avoir détruit en lui tout désir pour ce qui l'entoure que le Tathagata obtient par la suppression des sensations distinctes cette concentration du cœur détachée de toute matérialité, c'est seulement alors que le corps du Tathagata se sent à l'aise.

« C'est pourquoi, Ananda, soyez votre propre flambeau. Soyez votre propre refuge. Ne recherchez pas de refuge en dehors de vous-même. Prenez le dhamma comme flambeau. Prenez le dhamma comme refuge. Ne recherchez de refuge en nul autre que vous-même. Et de quelle façon, Ananda, un frère est-il à lui-même son flambeau, est-il à lui-même son refuge et ne recherche pas de refuge en dehors de lui-même, prend le dhamma comme flambeau, prend le dhamma comme refuge, ne recherche pas de refuge en dehors de lui-même ?

« De cette façon, moines : en ce qui concerne le corps, un frère continue à surveiller son corps de manière qu'il reste énergique, maître de soi et attentif après avoir maîtrisé le désir et le découragement habituels à ce monde : (Et de même en ce qui concerne les sensations... les dispositions d'esprit... les idées) il continue à surveil-

ler chacune d'elles de façon qu'il reste énergique, maître de soi et attentif après avoir maîtrisé le désir et le découragement habituels à ce monde.

« Et ceux qui, Ananda, maintenant ou après ma mort, seront à eux-mêmes leur flambeau et leur refuge et ne rechercheront pas d'autre refuge, mais prenant le dhamma comme flambeau et prenant le dhamma comme refuge ne rechercheront pas d'autre refuge, ceux-là, ô Ananda, atteindront à la vérité sublime qu'ils brûlent de connaître.

LE BOUDDHA DÉCIDE DU MOMENT DE SON ENTRÉE DANS LE NIBBANA

Alors le Bienheureux, s'étant habillé de bonne heure, prit son vase à aumônes et se rendit à Vesali pour y recueillir des aumônes. Lorsqu'il fut de retour et eut terminé son repas, il dit au vénérable Ananda : « Prends ma natte, Ananda ; je vais passer la journée au sanctuaire de Tchapala. »

« Qu'il en soit ainsi, Seigneur », répondit le vénérable Ananda. Et ayant pris la natte du Bienheureux, il le suivit pas à pas.

Et le Bienheureux se rendit au sanctuaire de Tchapala, et lorsqu'il y fut arrivé il s'assit sur la natte qui avait été déployée pour lui, et la vénérable Ananda prit place respectueusement auprès de lui. Alors, le Bienheureux dit à Ananda :

« Que Vesali est ravissant, Ananda ! Et combien charmants sont le sanctuaire d'Oudena et le sanctuaire de Gotama, et le sanctuaire des Sept manguiers et le sanctuaire des fils, et les sanctuaires de Sarandah et de Tchapala.

« Ananda, celui qui a étudié, pratiqué, exercé et possédé les quatre fondements de la puissance surnaturelle,

qui s'est établi dans ces fondements, et les a faits siens au point de pouvoir les employer comme véhicule ou comme base, celui-là peut, s'il le désire, continuer à vivre sans passer par une nouvelle naissance pendant un kalpa ou pendant la partie du kalpa qui reste à accomplir. Maintenant le Tathagata les a entièrement étudiés et pratiqués, et il peut, s'il le désire, vivre encore pendant un kalpa ou pendant la partie du kalpa qui reste à accomplir. »

Mais l'intention si évidente et l'allusion si claire du Bienheureux ne furent pas comprises par le vénérable Ananda à l'esprit duquel ne vint pas l'idée de supplier le Bienheureux en ces termes : « Daignez, Seigneur, rester parmi nous durant le Kalpa (actuel). Vivez encore pendant ce kalpa pour le bien et le bonheur d'un grand nombre d'êtres, par compassion pour le monde, pour le bien, pour l'avantage et pour le bonheur des dieux et des hommes », tant son cœur était en la possession du Malin.

(Une seconde fois et une troisième, le Bienheureux répéta les mêmes paroles, et, une seconde et une troisième fois, le cœur d'Ananda ne fut point touché.)

Alors, le Bienheureux dit au vénérable Ananda :

« Laissez-moi un moment, Ananda, et faites ce qu'il vous plaira. »

« Qu'il en soit ainsi, Seigneur », répondit Ananda au Bienheureux, et tournant autour du Bienheureux en le laissant à droite, il s'assit au pied d'un arbre non loin de là.

Alors, peu de temps après le départ d'Ananda, Mara le Malin s'approcha du Bienheureux et s'arrêta près de lui. Et, restant debout, il dit au Bienheureux :

« Entrez dans le Nibbana, Seigneur ; que le Bienheureux meure maintenant. Voici venu pour le Bienheureux le moment d'entrer dans le Nibbana, conformément aux paroles prononcées (jadis) par le Bienheureux : « Je ne mourrai pas, ô Malin, avant que les frères et les sœurs de la communauté, avant que les fidèles laïques des deux



TÊTE DE BODHISATTVA
Art khmer (Musée Guimet).



Cliché Golubev.

BODHISATTVA Fresque Ajanta. Grotte I. (Inde)

sexes ne soient devenus des auditeurs sincères, sages et disciplinés, prêts et instruits, conservant la doctrine dans leur mémoire, et possédant les moindres corollaires de toute la doctrine, menant une vie correcte, et poursuivant leur chemin suivant les principes ; jusqu'à ce que leur connaissance de la doctrine leur permette de l'exposer aux autres, de la prêcher, de l'enseigner, de l'établir, de la rendre accessible (aux autres), de l'expliquer dans ses détails et de la faire comprendre ; jusqu'à ce qu'ils soient capables de réfuter les fausses doctrines qui ne résistent pas à la critique de la vérité, et par suite de répandre partout la miraculeuse vérité. »

« Et maintenant, Seigneur, les frères et les sœurs de la Communauté et les fidèles laïques des deux sexes sont (tout cela) et peuvent (tout cela). Entrez donc maintenant dans le Nibbana, Seigneur ; que le Bienheureux meure maintenant. Voici pour le Bienheureux le moment d'entrer dans le Nibbana conformément à ces paroles prononcées (jadis) par le Bienheureux : « Je ne mourrai pas, ô Malin, avant que ma pure religion tout entière ait triomphé, soit devenue prospère, soit répandue au loin et accueillie par tous ; avant que, en un mot, elle ait été bien enseignée aux hommes. » Et maintenant, Seigneur, votre pure religion est (ce que vous la désiriez). Entrez dans le Nibbana, Seigneur, que le Bienheureux meure. Voici pour le Bienheureux le moment d'entrer dans le Nibbana. »

Et quand Mara le Malin eut ainsi parlé, le Bienheureux lui dit : « Sois content, Malin, la mort du Tathagata surviendra avant longtemps. Dans trois mois à compter d'aujourd'hui, le Bienheureux entrera dans le Nibbana. »

Et le Bienheureux, tandis qu'il était au sanctuaire de Tchapala, délibérément et sciemment s'affranchit des liens qui l'attachaient à l'existence (1). Et au moment de cette délivrance, un fort tremblement de terre se fit sentir et les tonnerres du ciel grondèrent. Et à ce spec-

(1) *Ayou sankhara.*

tacle, le Bienheureux, rempli d'une joie triomphante, prononça cette stance :

Le sage a renoncé à la vie
Courte ou sans limite
Que sa volonté enfermait en lui comme dans une cote de mailles,

Il l'a brisée avec calme et rempli d'une joie intime.

(Nous avons omis entre ce récit et le récit suivant les discours qui traitent des huit causes prochaines et des huit causes éloignées des tremblements de terre, des huit sortes d'assemblées, des huit affranchissements et des huit lieux du vainqueur.)

ANANDA PRIE LE BOUDDHA DE NE PAS QUITTER CE MONDE

(L'Illuminé vient de raconter à Ananda que Mara lui est apparu deux fois et l'a engagé à entrer dans le Nibbana ; puis, il poursuit l'entretien.)

« Et aujourd'hui encore, Ananda, au sanctuaire de Tchapala, le Tathagata a renoncé délibérément et sciemment à vivre jusqu'au terme fixé. »

Après que le Bienheureux eut ainsi parlé, le vénérable Ananda lui dit : « Daignez, Seigneur, rester parmi nous durant le kalpa (actuel). Vivez encore durant ce kalpa, pour le bien et le bonheur d'un grand nombre d'êtres, par compassion pour le monde, pour le bien, pour l'avantage et pour le bonheur des dieux et des hommes. »

« Assez, Ananda, n'implore pas le Tathagata ; ta prière vient trop tard », répondit le Bienheureux.

Et à une seconde prière d'Ananda, le Bienheureux fit la même réponse. Et comme Ananda le priait une troisième fois, le Bienheureux lui dit :

« As-tu foi, Ananda, en la sagesse du Tathagata ? »

« Oui, Seigneur. »

« Alors, Ananda, pourquoi insistes-tu une troisième fois auprès du Tathagata ? »

« J'ai entendu de la bouche du Bienheureux, j'ai reçu de la bouche du Bienheureux cette parole : « Celui qui a étudié, pratiqué, exercé, possédé les quatre fondements de la puissance surnaturelle, qui s'est établi dans ces fondements, les a compris à fond au point de les prendre comme véhicule et comme base, celui-là peut, s'il le désire, continuer à vivre sans passer par une nouvelle naissance pendant un kalpa ou la partie du kalpa qui reste à accomplir. Or, le Tathagata les possède (dans les conditions qui viennent d'être exposées) et peut, par suite, s'il le désire, vivre encore pendant un kalpa ou pendant la portion de kalpa qui reste à accomplir. »

« As-tu la foi, Ananda ? »

« Oui, Seigneur. »

« Eh bien, Ananda, tu as eu le tort, tu as commis la faute de ne pas comprendre l'intention si évidente (du Tathagata), l'allusion si claire faite par le Tathagata, et de ne pas implorer le Tathagata en ces termes : « Daignez, Seigneur, rester (parmi nous) durant le kalpa (actuel) pour le bien et le bonheur d'un grand nombre d'êtres, par compassion pour le monde, pour le bien, pour l'avantage et pour le bonheur des dieux et des hommes. » Si tu avais alors ainsi imploré le Tathagata, le Tathagata serait resté sourd à ta seconde demande, mais aurait consenti à la troisième. Tu as eu tort, Ananda, tu as commis une faute. »

(Suit l'énumération des circonstances dont Ananda n'a pas su profiter pour prier le Bouddha de rester en ce monde pendant un kalpa ou la fin du kalpa actuel.)

« Mais, Ananda, ne t'ai-je pas déclaré autrefois que telle est la nature des choses que, ce qui nous touche, ce que nous aimons, il faut nous en séparer, nous en priver, nous en détacher ? Alors, Ananda, comment se peut-il, quand tout ce qui est né, créé, organisé, porte en

soi l'obligation de la destruction, comment est-il possible qu'un être ne soit pas détruit ? Cela n'est pas possible. Et, Ananda, ce qui a été abandonné, rejeté, renié, repoussé et quitté par le Tathagata — le temps de sa vie auquel il a renoncé — était, en vérité, prévu par le Tathagata quand il prononçait ces paroles : « L'entrée du Tathagata dans le Nibbana se fera avant longtemps. Dans trois mois à partir de ce moment le Tathagata mourra. » Que pour vivre, le Tathagata revienne sur ces paroles ne serait pas sage. »

LE BOUDDHA EXPOSE LE SOMMAIRE DE SON ENSEIGNEMENT

(Alors, le Bienheureux dit :)

« Viens, Ananda, allons dans la salle Koutagara au Mahavana. »

« Bien, Seigneur », répondit Ananda.

Alors, le Bienheureux (se rendit avec Ananda dans la salle Koutagara où les moines avaient été rassemblés et) s'assit sur une natte préparée pour lui. Et quand il fut assis il dit aux frères :

« Mes frères, vous à qui j'ai enseigné les vérités que j'avais acquises, possédez-les à fond, appliquez-les et répandez-les au loin, afin que cette pure religion ait une longue durée et se perpétue pour le bien et le bonheur d'un grand nombre d'êtres, par compassion pour le monde, pour le salut, pour l'avantage et pour le bonheur des dieux et des hommes.

« Et quelles sont, mes frères, les vérités que je vous ai enseignées après les avoir acquises et que, une fois que vous les posséderez à fond, il est nécessaire que vous appliquiez, que vous méditiez, et que vous répandiez au loin afin que cette pure religion... (comme ci-dessus).

« Ce sont :

Les quatre méditations profondes,
Les quatre observances,
Les quatre fondements de la puissance surnaturelle,
Les cinq forces morales,
Les cinq forces spirituelles
Les sept termes de la connaissance,
La voie sainte aux huit embranchements.

« Telles sont, mes frères, les vérités que je vous ai enseignées après les avoir acquises moi-même et que, une fois que vous les posséderez, etc... (comme ci-dessus). »

Et le Bienheureux dit aux frères : « Prêtez attention à mes paroles, mes frères. Tout est périssable (en ce monde). Faites votre salut avec diligence. L'extinction finale du Tathagata aura lieu bientôt. D'ici à trois mois, le Tathagata entrera dans le Nibbana. »

Je suis maintenant d'âge mûr, ma vie touche à son terme,
Je vous quitte, je m'en vais, confiant en moi-même,
Soyez vigilants, ô frères, vivez dans la sainteté et la méditation.

Soyez résolus. Surveillez votre cœur.
Celui qui, sans faiblir, reste fidèle à la parole de la vérité,
Est délivré de cette mer de naissances et arrive au terme de la douleur.

(Le Bienheureux se rend ensuite aux divers lieux où il répète les mêmes sermons.)

LES QUATRE GRANDS APPELS

Le Bienheureux résidait alors dans le sanctuaire Ananda à Bhoganagara.

Là, le Bienheureux dit aux frères : « Je vais vous apprendre, ô frères, quelles sont les quatre Grands Appels. Ecoutez et prêtez attention à mes paroles. »

« Qu'il en soit ainsi, Seigneur », répondirent les frères pour témoigner au Bienheureux leur assentiment. Et le Bienheureux parla ainsi :

« En premier lieu, frères, un frère peut dire : « De la bouche du Bienheureux lui-même, j'ai entendu ceci ; de la bouche du Bienheureux lui-même, j'ai reçu ceci. Ceci est la vérité, ceci est la doctrine, ceci est l'enseignement du Maître... »

« Et encore, frères, un frère peut dire : « A tel endroit se trouve une Communauté de moines avec leurs anciens et leurs directeurs. Dans cette Communauté, j'ai entendu, j'ai reçu face à face (cet enseignement). Ceci est la vérité, la doctrine, l'enseignement du Maître. »

« Et encore, frères, un frère peut dire : « En tel endroit demeurent des anciens de la Communauté. Très instruits, conservant la foi transmise par la tradition, versés dans les vérités, versés dans les règles de la Communauté, versés dans les sommaires des doctrines de la Loi. De leur bouche j'ai entendu, de leur bouche j'ai reçu (cet enseignement). Ceci est la vérité, la doctrine, l'enseignement du Maître. »

« Et encore, frères, un frère peut dire : « En tel endroit demeure un frère, bien instruit, etc... (comme ci-dessus). Ceci est la vérité, la doctrine, l'enseignement du Maître. »

« Les paroles dites par ce frère (et par chacun des autres frères), frères, ne doivent être ni accueillies avec des louanges, ni traitées avec mépris. Sans louanges et sans mépris, chaque mot comme chaque syllabe doit être soigneusement compris, puis rapproché des Suttas et comparé aux règles de la Communauté. Et si cette comparaison fait ressortir que les paroles ne sont pas en harmonie avec les Suttas et ne sont pas d'accord avec les règles de la Communauté, on peut en conclure que, en vérité, elles ne peuvent être la parole du Bienheureux et qu'elles ont été mal comprises par le frère. En conséquence, frères, il faut les rejeter. Mais si elles s'harmonisent avec les Suttas et sont d'accord avec les

règles de la Communauté, vous pouvez alors conclure que, en vérité, elles sont bien la parole du Bienheureux et qu'elles ont été bien comprises par ce frère... »

« Telles sont, frères, les quatre Grands Appels. »

LE BOUDDHA ACCEPTE LE REPAS DE TCHOUNDA

Lorsque le Bienheureux eut séjourné à Bhagagama autant qu'il lui avait plu, il dit à Ananda : « Viens, Ananda, allons à Pava. »

« Qu'il en soit ainsi, Seigneur », répondit Ananda. Et le Bienheureux partit pour Pava en compagnie de nombreux moines. Et, à son arrivée à Pava, le Bienheureux s'arrêta dans le bosquet de manguiers de Tchounda qui était forgeron comme ses ancêtres.

Alors, Tchounda le forgeron apprit que le Bienheureux était arrivé à Pava et s'était arrêté dans le bosquet de manguiers.

Et Tchounda le forgeron se rendit à l'endroit où se trouvait le Bienheureux, et après l'avoir salué s'assit respectueusement de côté. Et quand il fut assis, le Bienheureux l'instruisit, l'exhorta, le stimula et le réjouit de ses conseils religieux.

Alors, instruit, exhorté, stimulé et réjoui par ces conseils religieux, Tchounda dit au Bienheureux : « Daigne le Bienheureux me faire l'honneur de prendre demain son repas chez moi avec les frères. » Et le Bienheureux témoigna par son silence qu'il acceptait.

Alors, voyant que le Bienheureux avait accepté, Tchounda le forgeron se leva de son siège, s'inclina devant le Bienheureux et tournant autour de lui en le laissant à sa droite, il s'éloigna.

Et, quand la nuit fut écoulée, Tchounda le forgeron prépara dans sa maison du riz et des gâteaux et quantité de mets délicats. Puis il vint annoncer au Bienheureux

que le repas était prêt en disant : « C'est l'heure, Seigneur, le repas est prêt. »

Et le Bienheureux, qui s'était habillé de bonne heure, prit son vase à aumônes et se rendit avec les frères à la demeure de Tchounda le forgeron.

A son arrivée, il prit place sur le siège qui lui avait été préparé. Et quand il fut assis, il dit à Tchounda le forgeron : « Vous me donnerez de ces plats délicats que vous avez préparés ; quant aux autres mets, le riz et les gâteaux, vous les donnerez aux frères. »

« Bien, Seigneur », répondit Tchounda le forgeron. Et il servit au Bienheureux les plats délicats qu'il avait préparés, tandis que les autres mets, le riz et les gâteaux étaient servis aux membres de la Communauté.

Alors, le Bienheureux dit à Tchounda le forgeron : « Tout ce qui restera de ces mets délicats, Tchounda, enfouissez-les dans la terre. Je ne vois, Tchounda, sur la terre, dans le ciel de Mara, dans le ciel de Brahma, parmi les ascètes et les brahmines, parmi les dieux et les hommes, personne sauf un Tathagata qui, après l'avoir mangée, puisse digérer convenablement cette nourriture. »

« Bien, Seigneur », dit Tchounda le forgeron. Et tous les restes des plats délicats furent enfouis dans la terre. Et Tchounda vint à l'endroit où se trouvait le Bienheureux, et quand il y fut arrivé, il s'assit respectueusement de côté. Et quand il fut assis, le Bienheureux instruisit, exhorta, stimula et réjouit de ses conseils religieux Tchounda le forgeron. Et le Bienheureux se leva de son siège et partit.

Après le repas pris chez Tchounda le forgeron, le Bienheureux fut saisi d'une violente attaque de dysenterie qui lui causa de pénibles souffrances. Mais le Bienheureux les supporta avec patience et résignation. Et le Bienheureux dit à Ananda : « Viens, Ananda, allons à Kousinagara. »

« Bien, Seigneur », répondit Ananda.

PURIFICATION D'UN COURS D'EAU

Le Bienheureux quitta le chemin et se rendit au pied d'un arbre et quand il y fut arrivé, il dit au vénérable Ananda : « Pliez ma robe en quatre et étendez-la (sur le sol), je vous prie, Ananda. Je suis las, Ananda, je voudrais me reposer un instant.

« Bien, Seigneur », dit le vénérable Ananda, et il étendit (sur le sol) la robe pliée en quatre.

Et le Bienheureux prit place sur la robe disposée pour lui, et quand il fut installé, il dit au vénérable Ananda : « Allez me chercher un peu d'eau, je vous prie, Ananda. J'ai soif, Ananda, et je voudrais boire. »

Lorsque le Bienheureux eut ainsi parlé, le vénérable Ananda lui dit :

« Cinq cents chars viennent de traverser la rivière à l'instant : l'eau a été troublée et salie par les roues. Cette rivière Kakouttha, Seigneur, est non loin d'ici claire et charmante, fraîche et limpide, d'un accès facile et agréable. Le Bienheureux pourrait, à cet endroit, boire et rafraîchir ses membres. »

Le Bienheureux renouvela sa demande et le vénérable y répondit comme il venait de le faire. Mais le Bienheureux ayant réitéré la demande une troisième fois, Ananda répondit : « Bien, Seigneur ». Et après avoir pris un vase, il descendit dans le petit cours d'eau. Et voilà que l'eau agitée, troublée et salie par le mouvement des roues était devenue calme, claire et limpide quand le vénérable Ananda accéda à la rivière.

Et Ananda pensa : « Étonnants, merveilleux sont la force et le pouvoir du Tathagata. Car cette eau qui vient d'être agitée, troublée et salie par les roues est calme, claire et limpide quand j'accède à la rivière. »

Et, après avoir rempli d'eau le vase, il retourna à l'endroit où se trouvait le Bienheureux et lui dit : « Étonnants, merveilleux sont la force et le pouvoir du Tathagata, etc... (comme ci-dessus). »

« Buvez, Bienheureux ; buvez, Sublime. » Alors le Bienheureux but l'eau.

HISTOIRES RELATIVES A LA MÉDITATION

En ce temps-là, Poukkousa, jeune Malla et disciple d'Alara-Kalama, suivait la grande route de Kousinara à Pava. Et Poukkousa, le jeune Malla, aperçut le Bienheureux assis au pied d'un arbre. A cette vue, il se rendit à l'endroit où se trouvait le Bienheureux et quand il y fut arrivé, il salua le Bienheureux et s'assit respectueusement de côté. Et une fois assis, Poukkousa, le jeune Malla, dit au Bienheureux : « Quelle chose étonnante, Seigneur, quelle chose merveilleuse que la tranquillité d'esprit de ceux qui ont renoncé au monde.

« Dans une circonstance antérieure, Seigneur, un jour qu'Alara-Kalama voyageait sur la grande route, il s'en écarta et alla s'asseoir au pied d'un arbre pour y passer les heures chaudes du jour. A ce moment, Seigneur, cinq cents chars vinrent à passer près d'Alara-Kalama. Et un homme qui marchait en queue du convoi se rendit à l'endroit où se trouvait Alara-Kalama et quand il y fut arrivé, il s'adressa en ces termes à Alara-Kalama :

« Avez-vous vu passer ces cinq cents chars, Seigneur ? »

« Non, mon ami ; je ne les ai pas vus. »

« Mais, Seigneur, vous avez entendu le bruit produit par ces chars ? »

« Non, mon ami, je n'ai rien entendu. »

« Vous dormiez donc, Seigneur ? »

« Non, mon ami, je ne dormais pas. »

« Mais, Seigneur, étiez-vous en possession de tous vos sens ? »

« Certes, mon ami. »

« Ainsi donc, Seigneur, étant en possession de tous vos sens et éveillé, vous n'avez pas aperçu les chars, vous n'avez pas entendu le bruit des cinq cents chars passant l'un après l'autre près de vous ? Mais, voyez donc, Seigneur, votre robe même est couverte de la poussière soulevée par ces chars ? »

« Il en est ainsi mon ami. »

Et l'homme pensa : « Quelle chose étonnante ! Quelle chose merveilleuse que la tranquillité d'esprit de ceux qui ont renoncé au monde. Elle est telle qu'un homme éveillé et en possession de ses sens n'aperçoit pas cinq cents chars, n'entend pas le bruit de cinq cents chars passant près de lui. »

« Et après avoir exprimé à Alara-Kalama la foi profonde qu'il avait en lui, il s'éloigna. »

« Eh bien, Poukkousa (interrogea le Bienheureux), qu'est-ce qui vous paraît le plus prodigieux : ou bien un homme éveillé, en pleine possession de ses sens qui n'aperçoit pas cinq cents chars, n'entend pas le bruit des cinq cents chars passant près de lui, ou bien un autre homme éveillé, en pleine possession de ses sens qui ne voit ni n'entend la pluie qui tombe avec violence, accompagnée du flamboiement des éclairs et du fracas de la foudre ? »

« Que sont en comparaison (de cela), Seigneur, ces cinq cents chars, ou six, sept, huit, neuf cents ou même des centaines et des milliers de chars ? Le plus prodigieux est certainement l'homme éveillé, en pleine possession de ses sens qui ne voit ni n'entend la pluie qui tombe avec violence, accompagnée du flamboiement des éclairs et du fracas de la foudre. »

« Un jour, Poukkousa, je séjournais à Atouma et me trouvais sous un hangar. Et, à ce moment la pluie commença à tomber avec violence, accompagnée du flam-

boiement des éclairs et du fracas de la foudre. Et deux frères qui labouraient et quatre bœufs furent tués. Alors, Poukkousa, les habitants d'Atouma se rendirent en foule à l'endroit où les deux frères qui labouraient et les quatre bœufs avaient été tués.

« A ce moment, Poukkousa, j'étais sorti du hangar et me promenais devant l'entrée, plongé dans la méditation. Et, Poukkousa, un homme se détacha de la foule et se dirigea vers l'endroit où je me trouvais, et quand il y fut arrivé, il me salua et s'arrêta respectueusement de côté. Et comme cet homme restait là debout, Poukkousa, je lui dis :

« Pourquoi, mon ami, tout ce rassemblement ? »

« La pluie vient de commencer à l'instant à tomber avec violence, accompagnée du flamboiement des éclairs et du fracas de la foudre, et deux frères qui labouraient et quatre bœufs ont été tués. Telle est la cause de ce rassemblement. Mais, Seigneur, où donc étiez-vous ? »

« Moi, mon ami, je suis resté tout le temps ici. »

« Mais, Seigneur, avez-vous vu quelque chose ? »

« Moi, mon ami, je n'ai rien vu. »

« Mais, Seigneur, avez-vous entendu quelque chose ? »

« Moi, mon ami, je n'ai rien entendu. »

« Vous dormiez donc, Seigneur ? »

« Moi, mon ami, je ne dormais pas. »

« Mais, Seigneur, étiez-vous en possession de tous vos sens ? »

« Certes, mon ami. »

« Ainsi donc, Seigneur, étant en possession de tous vos sens et éveillé, vous n'avez pas vu, vous n'avez pas entendu la pluie tombant avec violence accompagnée du flamboiement des éclairs et du fracas de la foudre ? »

« Il en est ainsi, mon ami. »

« Alors, Poukkousa, cette pensée vint à l'homme : « Quelle chose étonnante, quelle chose merveilleuse que la tranquillité d'esprit de ceux qui ont renoncé au monde. Elle est telle qu'un homme éveillé et en posses-

sion de tous ses sens ne voit ni n'entend la pluie qui tombe avec violence accompagnée du flamboiement des éclairs et du fracas de la foudre. » Et après m'avoir exprimé sa foi profonde en moi, l'homme s'éloigna (avec les démonstrations de respect habituelles). »

Quand le Bienheureux eut ainsi parlé, Poukkousa, le jeune Malla, lui dit : « Eh bien, Seigneur, ma foi en Alara-Kalama a été emportée par le grand vent, a été entraînée par le courant rapide de la rivière. Excellentes, Seigneur, sont les paroles sorties de ta bouche, excellentes. De même que l'on relève ce qui est renversé, que l'on découvre ce qui est caché, que l'on indique son chemin à celui qui s'est égaré, ou que l'on apporte une lampe dans les ténèbres pour que celui qui a des yeux voie les objets, de même, Seigneur, la Loi m'a été exposée de bien des façons par le Bienheureux. Et moi, Seigneur, je mets mon recours dans le Bienheureux, dans le Dhamma, dans la Communauté. Daigne le Bienheureux me recevoir comme disciple, comme fidèle, dès aujourd'hui et pour toute la durée de ma vie. »

POUKKOUSA FAIT PRÉSENT DE ROBES TISSÉES D'OR AU BOUDDHA ET A ANANDA

Alors, Poukkousa, le jeune Malla, dit à quelqu'un : « Allez me chercher, mon ami, deux robes tissées d'or fin et prêtes à être portées. »

« Qu'il en soit ainsi », répondit l'homme à Poukkousa, le jeune Malla, et il apporta les deux robes tissées d'or fin et prêtes à être portées.

Et Poukkousa, le jeune Malla, offrit au Bienheureux les deux robes tissées d'or fin et prêtes à être portées et dit : « Seigneur, voici deux robes tissées d'or fin et prêtes à être portées. Daigne le Bienheureux me faire l'honneur de les accepter. »

« Dans ce cas, Poukkousa, donnez-moi l'une des robes et donnez l'autre à Ananda. »

« Bien, Seigneur », répondit Poukkousa pour exprimer son assentiment au Bienheureux. Et il remit une robe au Bienheureux et l'autre à Ananda.

Alors, le Bienheureux instruisit, exhorta, stimula et réjouit de ses conseils religieux le jeune Malla. Et Poukkousa, le jeune Malla, qui venait d'être instruit, exhorté, stimulé et réjoui par les conseils religieux du Bienheureux, se leva de son siège et s'inclina devant le Bienheureux ; et tournant autour du Bienheureux en le laissant à droite, il s'éloigna.

Peu après le départ de Poukkousa, le jeune Malla, le vénérable Ananda compara au corps du Bienheureux les deux robes tissées d'or fin et prêtes à être portées, et, dans cette comparaison les robes parurent avoir perdu tout leur éclat.

Et le vénérable Ananda dit au Bienheureux : « Il est surprenant, Seigneur, il est merveilleux, combien l'aspect du Bienheureux est pur et beau au delà de toute expression. Quand j'ai comparé au corps du Bienheureux ces deux robes tissées d'or fin et prêtes à être portées, elles ont paru avoir perdu tout leur éclat. »

« Il y a deux circonstances, Ananda, dans lesquelles l'aspect d'un Tathagata est pur et beau au delà de toute expression. Quelles sont ces deux ? »

« La nuit où le Tathagata atteint à la suprême et parfaite illumination, et la nuit dans laquelle, affranchi de tout lien, il quitte définitivement ce monde, pour entrer dans le Nibbana, sont les deux circonstances dans lesquelles l'aspect du Tathagata est pur et beau au delà de toute expression.

« Et aujourd'hui, Ananda, à la troisième veille de la nuit, dans le bosquet des Salas, l'Oupavattana de Kousinara, qui appartient aux Mallas, entre deux (arbres) salas, le Tathagata entrera dans le Nibbana.

« Viens, Ananda, allons à la rivière Kakouttha. »

« Bien, Seigneur », répondit Ananda.

LE BIENHEUREUX PARLE DE TCHOUNDA

Alors, le Bienheureux, accompagné de nombreux moines, se rendit à la rivière Kakouttha. Et quand il y fut arrivé, il descendit dans la rivière et se baigna et but. Et, après avoir pris pied sur l'autre rive, il se rendit au Bosquet des Manguiers.

Et lorsqu'il y fut arrivé, il dit au vénérable Tchoundaka : « Veuillez, Tchoundaka, plier ma robe en quatre et la disposer sur le sol. Je suis malade et désire me coucher. »

« Bien, Seigneur », répondit Tchoundaka. Et il plia la robe en quatre et la disposa sur le sol.

Et le Bienheureux s'étendit sur le côté droit, les pieds reposant l'un sur l'autre. Et calme et maître de lui, il se livra à la méditation, avec l'intention de se lever quand le moment serait venu. Et le vénérable Tchoundaka s'assit devant le Bienheureux...

Et le Bienheureux dit au vénérable Ananda : « Il peut se faire, Ananda, que l'on fasse naître des remords dans le cœur de Tchounda le forgeron en lui disant : « C'est par ta faute, c'est pour ton malheur que le Tathagata est mort après avoir mangé à son dernier repas les mets que tu lui as préparés. » Si Tchounda le forgeron éprouvait des remords, Ananda, il faudrait les calmer par ces paroles : « C'est un bien pour toi, Tchounda, et un mérite pour toi, que le Tathagata soit mort après avoir mangé à son dernier repas les mets que tu lui as préparés. De la bouche même du Bienheureux, Tchounda, j'ai entendu, de sa bouche même j'ai recueilli ces mots : « Deux offrandes de nourriture méritent à un égal degré et plus qu'aucune autre les suprêmes récompenses. Et quelles sont ces deux ? »

« L'offrande de la nourriture prise par le Tathagata

avant d'atteindre à la parfaite et suprême Illumination, et l'offrande de la nourriture prise par le Tathagata avant de quitter définitivement le monde, affranchi de tout lien, pour entrer dans le Nibbana. Ces deux offrandes de nourriture méritent à un égal degré et plus qu'aucune autre les suprêmes récompenses. Et Tchounda le forgeron a ainsi accompli une œuvre méritoire qui lui vaudra une longue vie, une bonne naissance (à une vie future), une heureuse destinée, une bonne renommée, la possession du ciel et de la souveraineté. Ainsi, Ananda, seront calmés les remords de Tchounda le forgeron. »

SOUS LES DEUX ARBRES SALA JUMEAUX

Alors, le Bienheureux dit au vénérable Ananda : « Viens, Ananda ; allons dans le Bosquet des Salas, l'Oupavattana de Kousinara, qui appartient aux Mallas, sur l'autre rive de la rivière Hiranyavati. »

« Bien, Seigneur », dit le vénérable Ananda.

Et, le Bienheureux se rendit en compagnie de nombreux moines au Bosquet des Salas, l'Oupavattana de Kousinara, qui appartient aux Mallas, sur l'autre rive de la rivière Hiranyavati, et quand il y fut arrivé, il dit au vénérable Ananda :

« Préparez-moi, Ananda, entre les deux (arbres) salas jumeaux, un lit, la tête tournée vers le nord. Je suis malade, Ananda, je désire me coucher. »

« Bien, Seigneur », dit Ananda. Et il prépara entre les deux (arbres) salas un lit dont la tête était tournée vers le nord. Et le Bienheureux se coucha sur le côté droit, les jambes posées l'une sur l'autre ; et il était calme et résigné.

En ce temps-là, les deux salas jumeaux étaient couverts de fleurs, bien que ce ne fût pas la saison, et les

fleurs tombaient, se répandaient sur le corps du Tathagata et le jonchaient pour honorer le successeur des Bouddhas du passé. Et des fleurs de mandarawa céleste et de la poudre de bois de santal céleste, venues du ciel, tombaient, se répandaient sur le corps du Tathagata et le jonchaient pour honorer le successeur des Bouddhas du passé. Et une musique céleste se faisait entendre dans l'air pour honorer le successeur des Bouddhas du passé. Et des chants célestes descendaient des cieux pour honorer le successeur des Bouddhas du passé.

Alors, le Bienheureux dit au vénérable Ananda : « Les deux salas jumeaux sont couverts de fleurs, bien que ce ne soit pas la saison, et les fleurs tombent, se répandent sur le corps du Tathagata et le jonchent pour honorer le successeur des Bouddhas du passé. Et des fleurs de mandarawa céleste et de la poudre de bois de santal céleste venues du ciel tombent, se répandent sur le corps du Tathagata et le jonchent pour honorer le successeur des Bouddhas du passé. Et une musique céleste se fait entendre dans l'air pour honorer le successeur des Bouddhas du passé. Et des chants célestes descendent des cieux pour honorer le successeur des Bouddhas du passé.

« Mais ce n'est pas ainsi, Ananda, que l'on honore, sert, vénère, adore dignement le Tathagata et rend un culte au Tathagata. Le moine et la religieuse, les fidèles laïques, hommes et femmes, qui continuellement remplissent tous leurs devoirs, vivent selon la Loi, suivent le chemin conduisant à la Vérité, ceux-là honorent, servent, vénèrent, adorent dignement le Tathagata et rendent au Tathagata le culte qui lui est dû. Aussi, Ananda, remplissez continuellement tous vos devoirs, vivez selon la loi, et suivez le chemin conduisant à la Vérité ; voilà ce qu'il faut faire. »

A ce moment, le vénérable Oupavana se tenait devant le Bienheureux et l'éventait. Et le Bienheureux mécontent lui dit : « Tenez-vous de côté, frère : ne restez pas devant moi. »

Alors, cette pensée se présenta à l'esprit d'Ananda : « Ce vénérable Oupavana est au service particulier du Bienheureux depuis longtemps. Et voici qu'au dernier moment le Bienheureux lui témoigne son mécontentement et lui dit : « Tenez-vous de côté, frère, ne restez pas devant moi. » Pour quel motif, pour quelle raison le Bienheureux est-il mécontent d'Oupavana et lui a-t-il parlé ainsi ? »

Et le vénérable Ananda dit au Bienheureux : (il pose la question dans les mêmes termes qu'au paragraphe précédent).

(Et le Bienheureux répond) : « Très nombreux sont les devas des dix mille mondes rassemblés pour voir le Tathagata. A douze lieues à la ronde, Ananda, autour du Bosquet des Salas qui appartient aux Mallas, de l'Oupavattana de Kousinara, il n'y a pas un point de l'espace aussi infime que l'extrême pointe d'un cheveu qui ne soit occupé par les puissants devas. Et les devas, Ananda, murmurent : « Nous sommes venus de loin pour voir le Tathagata. Rares et espacées sont les apparitions des Tathagatas, des Bouddhas parfaits et accomplis dans le monde ; et à la troisième veille de la nuit prochaine le Tathagata va mourir ; et cet honorable frère (Oupavana) se tient devant le Tathagata et nous le cache, et nous sommes privés de la vue du Tathagata à ses derniers moments. » Ainsi murmurent les devas, Ananda. »

« Mais quels sont les devas dont parle le Bienheureux ? »

« Il y a des devas, Ananda, qui vivent dans les airs et sont cependant attachés à ce monde, qui s'arrachent les cheveux et se lamentent, qui lèvent les bras et se lamentent, qui se jettent à terre et se roulent sur le sol, pensant avec angoisse : « Prematurée sera la mort du Bienheureux ; prématurée sera l'entrée du Bienfaiteur dans le Nibbana ; prématurée sera la disparition de la lumière du monde. »

« Il y a aussi des devas, Ananda, qui vivent sur terre et sont attachés à ce monde, qui s'arrachent les cheveux

et se lamentent, qui lèvent les bras et se lamentent, qui se jettent à terre et se roulent sur le sol en pensant avec angoisse : « Prematurée sera la mort du Bienheureux. Prematurée sera l'entrée du Bienheureux dans le Nibbana. Prematurée sera la disparition de la lumière du monde. »

« Mais, les devas affranchis des passions supportent tout cela avec calme et résignation au souvenir de la maxime qui débute ainsi : Périssables en vérité sont tous les composés. Comment serait-il possible (d'échapper à la destruction) ? (1) »

LIEUX QU'IL FAUT VÉNÉRER

Précédemment, Seigneur, après avoir passé la saison des pluies dans les divers districts, les frères avaient coutume de venir rendre visite au Tathagata et nous assistions le Bienheureux pendant l'audience donnée à ces révérends frères. Mais, Seigneur, lorsque le Bienheureux aura fait son entrée dans le Nibbana, nous ne pourrons plus assister le Bienheureux pendant l'audience donnée à ces révérends frères.

« Il y a quatre lieux, Ananda, que les fils de famille croyants doivent visiter avec une religieuse émotion. Et quels sont ces quatre ?

« Le lieu, Ananda, dont le fidèle peut dire : Ici le Tathagata est né, doit être l'objet du plus profond respect de la part de tout visiteur.

« Le lieu, Ananda, dont le fidèle peut dire : Ici le Tathagata a acquis la suprême et parfaite Illumination, doit être l'objet du plus profond respect de la part de tout visiteur.

« Le lieu, Ananda, dont le fidèle peut dire : Ici le

(1) Cette idée est plus développée page 196.

Tathagata a fondé le royaume de la droiture, doit être l'objet du plus profond respect de la part de tout visiteur.

« Le lieu, Ananda, dont le fidèle peut dire : Ici, le Tathagata a quitté définitivement ce monde, délivré de tout lien, pour entrer dans le Nibbana, doit être l'objet du plus profond respect de la part de tout visiteur.

« Voilà les quatre lieux, Ananda, que tout fidèle devra visiter avec le plus profond respect.

« Et en ces lieux, Ananda, viendront des fidèles, des frères et des sœurs de la Communauté, des laïques dévots et des laïques dévotes, et ils diront : ici, le Tathagata est né ; ici, le Tathagata a acquis l'Illumination suprême et parfaite ; ici, le Tathagata a fondé le royaume de la droiture ; ici, le Tathagata a quitté définitivement ce monde, délivré de tout lien, pour entrer dans le Nibbana.

« Et, Ananda, ceux qui mourront avec la foi au cours de ce pèlerinage renaîtront après la mort, lors de la destruction de leur corps, dans l'heureux royaume du ciel. »

CONDUITE DES MOINES A L'ÉGARD DES FEMMES

« Quelle doit être, Seigneur, notre conduite à l'égard des femmes ? »

« Ne les regardez pas, Ananda. »

« Mais, Seigneur, si nous sommes obligés de les regarder, comment ferons-nous ? »

« Ne leur parlez pas, Ananda. »

« Mais, si elles nous parlent, Seigneur, comment ferons-nous ? »

« Soyez très vigilants, Ananda. »

ANANDA INTERROGE LE BOUDDHA SUR LES DISPOSITIONS A PRENDRE APRÈS SA MORT

« Quelles dispositions prendrons-nous, Seigneur, au sujet de vos restes mortels. »

« Ne vous préoccupez pas, Ananda, des honneurs à rendre aux restes mortels du Tathagata. Soyez tout entier, je vous en prie, Ananda, à votre salut. Consacrez-vous à votre salut. Soyez ardent, zélé, attentif à votre propre salut. Il est, Ananda, parmi les nobles, parmi les brahmanes, parmi les chefs de maison des sages qui ont foi dans le Tathagata et qui rendront aux restes du Tathagata les honneurs convenables.

« Mais que ferons-nous, Seigneur, des restes du Tathagata ? »

« Comme on traite les restes d'un roi des rois, Ananda, on traitera les restes du Tathagata. »

« Et comment, Seigneur, traite-t-on les restes d'un roi des rois ? »

« On enveloppe le corps d'un roi des rois, Ananda, dans un drap neuf. Cela fait, on l'enveloppe d'une épaisse couche de coton. Cela fait, on l'enveloppe d'un autre drap, puis d'une autre épaisse couche de coton, et ainsi de suite jusqu'à ce que le corps soit enveloppé de cinq cents couches successives des deux sortes. Le corps est ensuite placé dans une bière de fer enduite (intérieurement) d'huile et recouverte d'une autre bière de fer enduite d'huile. On élève ensuite un bûcher fait de bois odoriférants d'essences variées et l'on incinère le corps du roi des rois. Puis, au point de croisement de quatre routes on érige un thoupa du roi des rois.

« Telle est, Ananda, la manière dont sont traités les restes d'un roi des rois.

« Et comme sont traités les restes d'un roi des rois,

Ananda, de même seront traités les restes du Tathagata. Au point de croisement de quatre routes on érigea un thoupa au Tathagata. Et quiconque en cet endroit fera des offrandes de fleurs, de parfums ou d'images, ou témoignera du respect et de la vénération, ou trouvera la paix du cœur, celui-là acquerra profit et félicité pour longtemps.

« Quatre sortes de personnes méritent qu'on leur élève un thoupa, Ananda. Et quelles sont ces quatre ? »

« Un Tathagata, un Illuminé parfait et accompli est digne d'un thoupa. Un Illuminé pour lui seul est digne d'un thoupa. Un fidèle auditeur du Tathagata est digne d'un thoupa. Un roi des rois est digne d'un thoupa.

« Et, par suite de quelle circonstance, Ananda, un Tathagata, un Illuminé parfait et accompli est-il digne d'un thoupa ? »

« Cette pensée, Ananda : « Voilà le thoupa de ce Bienheureux, de cet Illuminé parfait et accompli » remplira de calme et de bonheur le cœur de beaucoup ; et, comme ceux-ci ont le cœur rempli de calme et de bonheur, ils renaîtront après la mort, lors de la dissolution du corps, dans l'heureux royaume du ciel. C'est par suite de cette circonstance, Ananda, qu'un Tathagata, un Illuminé parfait et accompli est digne d'un thoupa... » *(Et le Bouddha expose dans les mêmes termes pourquoi un Illuminé pour lui seul, un fidèle auditeur et un roi des rois sont dignes d'un thoupa.)*

ANANDA

Alors le vénérable Ananda entra dans le Vihara ; et debout, appuyé contre le montant de la porte, il pleura : « Hélas ! je ne suis qu'un élève qui a encore

beaucoup à travailler (pour son salut). Et le Maître est sur le point de me quitter, lui qui me témoignait tant de bienveillance ! »

Alors, le Bienheureux appela un frère et lui dit : « Où est donc, frère, le vénérable Ananda ? » (Et ayant appris par le frère où se trouvait Ananda, le Bienheureux envoya chercher celui-ci.)

...Alors, le Bienheureux dit au vénérable Ananda qui était respectueusement assis de côté :

« Assez, Ananda, ne vous affligez pas, ne désespérez pas. Ne vous ai-je pas déjà dit plus d'une fois que telle est la nature même des choses que ce que nous aimons, ce qui nous touche, il faut nous en priver, nous en détacher, nous en séparer. Comment, Ananda, serait-il alors possible que ce qui est né, constitué, organisé et renferme en soi l'obligation inhérente de la dissolution ne soit pas détruit ? Cela n'est pas possible. Longtemps, Ananda, vous m'avez témoigné votre vénération par vos actions qu'inspiraient une affection, une bienveillance et une bonté constantes et sans bornes. Longtemps, Ananda, vous m'avez témoigné votre vénération par des pensées qu'inspiraient une affection, une bienveillance et une bonté constantes et sans bornes. Vous avez fait le bien, Ananda, persévérez dans vos efforts, et vous serez bientôt affranchi des corruptions (du péché). »

Puis le Bienheureux s'adressa aux frères et leur dit :

« Tous les Bouddhas parfaits et accomplis qui ont apparu dans le passé, frères, ont eu des assistants aussi dévoués à leur personne qu'Ananda l'a été à la mienne.

« Ananda est un homme habile, frères, et un sage. Il connaît le moment auquel les frères et les sœurs de la Communauté, les fidèles laïques des deux sexes, un roi ou les ministres d'un roi, ou d'autres maîtres ou leurs disciples doivent venir rendre hommage au Tathagata.

« Frères, quatre qualités remarquables et merveilleuses sont réunies en Ananda. Quelles sont ces quatre ? »

« Quand des frères de la Communauté viennent rendre

visite à Ananda, ils sont remplis de joie à sa vue ; et si Ananda leur expose la doctrine, ils sont remplis de joie par ses paroles, tandis qu'ils sont mal à l'aise si Ananda reste silencieux.

« Quand des sœurs de la Communauté viennent rendre visite à Ananda...

« Quand des fidèles laïques hommes viennent rendre visite à Ananda...

« Quand des fidèles laïques femmes viennent rendre visite à Ananda, ils sont remplis de joie, etc... (comme ci-dessus).

« Frères, ces quatre qualités remarquables et merveilleuses se rencontrent aussi chez un roi des rois. Quelles sont ces quatre ?

« Quand des nobles ou des brahmanes, ou des maîtres de maison ou des membres d'ordre religieux rendent visite à un roi des rois, ils sont remplis de joie à sa vue ; si le roi des rois s'adresse à eux, ils sont remplis de joie par ses paroles, tandis qu'ils sont mal à l'aise si le roi des rois garde le silence.

« Ce sont là précisément, frères, les quatre qualités remarquables et merveilleuses réunies dans Ananda.

« Quand, frères, des frères de la Communauté ou des sœurs de la Communauté ou des fidèles laïques hommes ou des fidèles laïques femmes se rendent chez Ananda, ils sont remplis de joie à sa vue, et si Ananda leur expose la doctrine, ils sont remplis de joie par ses paroles, tandis qu'ils sont mal à l'aise si Ananda reste silencieux.

« Telles sont, frères, les quatre qualités remarquables et merveilleuses réunies dans Ananda. »

HOMMAGE DES MALLAS

Lorsque le Bienheureux eut ainsi parlé, le vénérable Ananda lui dit : « Il n'est pas digne du Bienheureux d'en-

trer dans le Nibbana dans cette petite ville en pleine jungle. Il est dans le voisinage d'autres grandes villes : Tchampa, Radjagaha, Savatthi, Saketa, Kosambi. Daigne le Bienheureux faire son entrée dans le Nibbana dans l'une d'entre elles. Là, beaucoup de nobles et de brahmanes riches, des maîtres de maison, des fidèles du Tathagata rendraient de plus grands honneurs à ses restes mortels. »

« Ne parlez pas ainsi, Ananda ; ne parlez pas de petite ville en pleine jungle. Il y a longtemps, Ananda, régnait ici le roi Maha-Soudassana, un roi des rois, homme juste qui gouvernait avec équité, seigneur des quatre régions de la terre, protecteur de son peuple et possesseur des sept trésors royaux. Ce Kousinara, Ananda, qui se nommait alors Kousavatti, était la capitale du roi Maha-Soudassana et s'étendait sur douze lieues de l'est à ouest et sur sept lieues du nord au sud.

« Cette ville royale de Kousavatti, Ananda, était puissante et prospère, possédait une nombreuse population, regorgeait de monde et pouvait fournir tout ce que l'on désirait ; elle était en tous points semblable à Alakamanda, la ville royale des dieux.

« De nuit comme de jour, Ananda, la ville royale de Kousavatti retentissait des dix bruits qui sont le bruit des éléphants, le bruit des chevaux et le bruit des chariots ; le son des cloches, le son du tambourin et le son du luth ; le bruit des chants, le bruit des cymbales et le bruit des gongs ; et, enfin, le cri : « Mangez, buvez, réjouissez-vous ! »

« Et maintenant, Ananda, va à Kousinara et dis aux Mallas de Kousinara : « C'est à la troisième veille de cette nuit, ô Vasetthas, que le Tathagata entrera dans le Nibbana. Recevez-le dignement, ô Vasetthas, recevez-le dignement. Evitez d'avoir à vous faire plus tard ce reproche : « Notre Tathagata est mort dans notre village ; mais nous n'avons pas profité de l'occasion pour aller le voir à ses derniers moments. »

« Bien, Seigneur », répondit le vénérable Ananda,

et il s'habilla et prit son vase à aumônes et entra dans Kousinara en compagnie d'autres membres de la Communauté.

Or, à ce moment, les Mallas de Kousinara tenaient une réunion dans la salle du Conseil. Et le vénérable Ananda se rendit à la salle du Conseil des Mallas de Kousinara, et quand il y fut entré, il dit aux Mallas : « C'est à la troisième veille de cette nuit, ô Vasetthas, que le Tathagata entrera dans le Nibbana (etc., comme ci-dessus). »

Et quand ils eurent entendu les paroles du vénérable Ananda, les Mallas, leurs femmes, leurs garçons et leurs filles furent attristés, peïnés et affligés. Les uns pleuraient en s'arrachant les cheveux, d'autres pleuraient et levaient les bras ; d'autres, enfin, se jetaient la face contre terre et se roulaient sur le sol en répétant avec angoisse : « Trop tôt survient la mort du Bienheureux. Trop tôt disparaît le Bienfaiteur. Trop tôt va s'éteindre la Lumière du monde. »

Alors, les Mallas, avec leurs femmes, leurs garçons et leurs filles, attristés, peïnés, affligés, se rendirent au Bosquet des Salas, l'Oupavattana qui appartient aux Mallas, où se trouvait le Bienheureux.

Alors, le vénérable Ananda pensa : « Si je laisse les Mallas de Kousinara aller, l'un après l'autre, présenter leurs respects au Bienheureux, l'aurore paraîtra avant que tous aient vu le Bienheureux. Je vais grouper les Mallas de Kousinara par famille et je les présenterai au Bienheureux en disant : « Seigneur, le Malla un tel, ses enfants, ses femmes, ses serviteurs et ses amis se prosternent humblement aux pieds du Bienheureux... »

(Et le vénérable fit comme il l'avait décidé.) Et de cette façon, le vénérable Ananda présenta tous les Mallas de Kousinara au Bienheureux au cours de la première veille de la nuit.

SOUBHADA

En ce temps-là, Soubhada, ascète d'une autre secte, se trouvait à Kousinara. Et l'ascète Soubhada entendit dire : « Aujourd'hui à la troisième veille de la nuit, l'ascète Gotama entrera dans le Nibbana. »

Alors l'ascète Soubhada se rendit au Bosquet des Salas, l'Oupavattana de Kousinara qui appartient aux Mallas, à l'endroit où se trouvait le vénérable Ananda. Et, quand il y fut arrivé, il dit au vénérable Ananda : « J'ai entendu dire par des ascètes de ma secte, hommes vieux et chargés d'années, maîtres et disciples : « Quelquefois, mais bien rarement, il apparaît (en ce monde) des Tathagatas, des Eveillés. » Aujourd'hui précisément, pendant la dernière veille de la nuit, aura lieu l'entrée de l'ascète Gotama dans le Nibbana. Or, un certain doute s'est élevé dans mon esprit, et ma foi dans l'ascète Gotama me fait espérer qu'il pourra m'exposer le dhamma de façon à dissiper ce doute. Oh ! Ananda, qu'il me soit seulement donné de voir l'ascète Gotama ! »

Quand l'ascète Soubhada eut ainsi parlé, le vénérable Ananda lui dit : « Assez, ami Soubhada, n'ennuyez pas le Tathagata. Le Bienheureux est malade. »

Et, l'ascète Soubhada renouvela une seconde et une troisième fois dans les mêmes termes sa requête qui obtint la même réponse.

Or, le Bienheureux entendait la conversation du vénérable Ananda avec l'ascète Soubhada. Et le Bienheureux appela le vénérable Ananda et lui dit : « Cela suffit, Ananda ; n'empêchez pas Soubhada d'entrer. Toute question que posera Soubhada viendra de son désir de connaître la vérité et non de m'ennuyer. Et quelles que soient les réponses que je fasse à ses questions, il les comprendra bien vite. »

Alors, le vénérable Ananda dit à l'ascète Soubhada :

« Entrez, ami Soubhada, le Bienheureux le permet. »

Alors, l'ascète Soubhada se rendit à l'endroit où se trouvait le Bienheureux et le salua poliment, et après avoir échangé avec lui des compliments d'estime et de civilité, il s'assit de côté. Et de la place qu'il occupait, l'ascète Soubhada dit au Bienheureux : « Les Chefs religieux qui sont à la tête d'une troupe de disciples, précepteurs de disciples, connus, renommés comme fondateurs d'écoles, regardés par tous comme des hommes de bien, par exemple, Pourana Kassapa, Makkhali Gosala, Adjita Kesakambala, Katchayana Pakoudha, Sandjaya, le fils de la femme esclave Belatthi, et Nigantha fils de Natta ont-ils tous, comme ils le prétendent, atteint à la sagesse suprême ou non ; ou bien en est-il parmi eux qui y aient atteint ou non ? »

« Assez, Soubhada. Laissons de côté cette question (de savoir) s'ils ont ou non compris les choses. Je vais vous exposer le dhamma, Soubhada. Faites bien attention et écoutez-moi. »

« Bien, Seigneur », répondit Soubhada.

Et le Bienheureux parla : « Toute doctrine et discipline, Soubhada, qui ne contient pas la Voie noble aux huit embranchements, ne peut conduire au premier, au second, au troisième ou au quatrième degrés de la sainteté. Et toute doctrine et discipline, Soubhada, qui contient la Voie noble aux huit embranchements conduit au premier, au second, au troisième et au quatrième degrés de la véritable sainteté. Et c'est pourquoi ma doctrine et ma discipline, Soubhada, qui contiennent la Voie noble aux huit embranchements conduisent aux quatre degrés de la sainteté. Hors de celle-ci, pas de salut. Elle seule, Soubhada, donne aux frères les moyens de mener la vie de rectitude qui fait les Arhats.

Vingt-cinq ans était mon âge quand j'ai renoncé
Au monde, Soubhada, pour rechercher la Vérité.
Depuis plus de cinquante et un ans, Soubhada,
Que j'ai quitté (ma maison) j'ai parcouru
Le vaste domaine du Dhamma
Hors duquel on ne peut devenir un saint.

« En vérité, hors de cette loi, il n'est de saint ni du premier ni du second ni du troisième ni du quatrième degrés. Mais celle-ci, Soubhada, donne aux frères les moyens de mener la vie de perfection qui fait les Arhats. »

Et quand le Bienheureux eut ainsi parlé, Soubhada lui dit : « Excellentes, Seigneur, sont les paroles sorties de votre bouche, excellentes. De même que l'on redresse ce qui était renversé, que l'on découvre ce qui était caché, que l'on indique le chemin à celui qui s'est égaré, ou que l'on apporte une lampe dans les ténèbres pour que ceux qui ont des yeux puissent voir les objets qui les entourent, de même le Bienheureux m'a enseigné le Dhamma de bien des façons. Et moi, Seigneur, moi-même, je mets mon recours dans le Bienheureux, dans le Dhamma, dans la Communauté, je serais heureux de subir le temps d'épreuve sous la direction du Bienheureux, comme membre de la Communauté. »

« Quiconque, Soubhada, a été précédemment l'adepte d'une autre doctrine, et ensuite, désire suivre mon Dhamma et ma discipline, est soumis à une période d'épreuve de quatre mois après laquelle il est accueilli par les frères comme membre du degré inférieur ou du degré supérieur de la Communauté. »

« Si, Seigneur, quiconque a été précédemment l'adepte d'une autre doctrine et désire ensuite suivre votre Dhamma et votre discipline, est soumis à une période d'épreuve de quatre mois après laquelle il est accueilli par les frères comme membre du degré supérieur ou du degré inférieur de la Communauté, moi aussi, Seigneur, je subirai la période d'épreuve de quatre mois, après laquelle je serai accueilli par les frères comme membre du degré supérieur ou du degré inférieur de la Communauté. »

Mais le Bienheureux appela le vénérable Ananda et lui dit :

« Eh bien ! Ananda, recevez Soubhada dans la Communauté. »

« Bien, Seigneur », répondit Ananda.

Et Soubhada dit au vénérable Ananda : « Quel avantage pour vous, ami Ananda, quel bonheur pour vous, d'avoir bénéficié des enseignements du Maître dans cette Communauté qui est sienne. »

Ainsi Soubhada l'ascète fut reçu membre du grade supérieur dans la Communauté. Et aussitôt après son ordination, le vénérable Soubhada attentif, zélé, résolu se retira dans la solitude, à l'abri de toute distraction. Et, peu après, il atteignit le but suprême des aspirations saintes, pour lequel de nobles jeunes gens renoncent aux avantages et au bien-être de leurs maisons pour mener la vie errante. Et, ce but suprême, il l'atteignit de lui-même, connut la vérité et la vit face à face pendant qu'il était encore dans ce monde visible.

Et il comprit qu'il n'y aurait plus pour lui de naissance nouvelle, qu'il avait atteint à la sainteté, que son devoir était rempli et qu'il ne reviendrait plus en ce monde.

Dès lors, le vénérable Soubhada compta au nombre des Arhats, et il fut le dernier disciple converti par le Bienheureux lui-même.

DERNIÈRES PAROLES DU BOUDDHA

Alors, le Bienheureux dit au vénérable Ananda : « Il peut se faire, Ananda, qu'il vienne à quelques-uns de vous cette pensée : La parole du Maître ne se fera plus entendre ; nous n'avons plus de Maître ». Mais il ne faut pas voir les choses ainsi. Le Dhamma que je vous ai enseigné et la Discipline que j'ai établie pour vous seront votre Maître quand j'aurai disparu.

« Quand j'aurai disparu, Ananda, il ne conviendra pas que les frères se donnent entre eux le nom de Avouso (ami), comme ils l'ont fait jusqu'ici. Un jeune frère peut être appelé ami, ou désigné par son propre nom ou par son nom de famille par un frère plus ancien (dans la

Communauté). Mais un frère a droit à l'appellation de seigneur ou de vénérable seigneur de la part d'un frère plus jeune.

« Quand j'aurai disparu, Ananda, la Communauté abolira, si elle le désire, les préceptes secondaires et mineurs (1).

« Quand j'aurai disparu, Ananda, imposez au frère Tchanna la pénitence la plus sévère (2). »

« Mais quelle est, Seigneur, la pénitence la plus sévère ? »

« Quoi que dise Tchanna, Ananda, les frères ne devront ni lui parler, ni le conseiller, ni le réprimander. »

Alors, le Bienheureux dit aux frères : « Il peut se faire, frères, que vous éprouviez des doutes ou de l'incertitude relativement au Bouddha ou au Dhamma ou au Sangha ou à la Méthode ou à la Voie. Interrogez-moi en toute liberté. Evitez d'avoir à vous faire plus tard ce reproche : Notre Maître était face à face avec nous, et nous n'avons pu nous décider à interroger le Bienheureux quand nous étions face à face avec lui. »

Et quand il eut ainsi parlé, les frères gardèrent le silence.

Et quand le Bienheureux eut répété les mêmes paroles une seconde et une troisième fois, les frères gardèrent encore le silence.

Alors, le Bienheureux leur dit : « Comme il peut se faire que par respect pour le Maître vous hésitez à lui poser des questions, communiquez-vous entre amis vos idées. »

Et quand il eut prononcé ces mots, les frères gardèrent le silence.

Et le vénérable Ananda dit au Bienheureux : « Quelle chose étonnante, Seigneur, quelle chose merveilleuse. En vérité, je crois que dans toute l'assemblée il n'est pas

(1) La Communauté ne profita pas de la permission.

(2) On sait que ce frère avait commis une infraction à la règle de la Communauté, que la punition eut pour conséquence de lui faire reconnaître sa faute, et qu'il atteignit finalement le « but suprême » de la foi bouddhique.

un frère qui éprouve du doute ou de l'incertitude au sujet du Bouddha, du Dhamma, du Sangha, de la Méthode ou de la Voie. »

« La plénitude de votre foi dicte vos paroles, Ananda. Mais, Ananda, le Tathagata sait pertinemment que dans l'assemblée entière il n'est pas un frère qui éprouve du doute ou de l'incertitude au sujet du Bouddha, du Dhamma, du Sangha, de la Méthode ou de la Voie. Car parmi ces cinq cents frères, Ananda, le moins instruit lui-même est converti, n'est plus astreint à une nouvelle naissance dans la douleur et est assuré d'atteindre un jour à l'Illumination (de l'Arhat). »

Puis, le Bienheureux dit aux frères : « Retenez bien ces mots, frères : Tous les composés sont périssables. Travaillez avec soin à votre salut. »

Telles furent les dernières paroles du Tathagata.

LE BOUDDHA ENTRE DANS LE PARINIBBANA

*(en passant par les neuf états appelés
Anoupoubba-Viharas).*

Alors, le Bienheureux entra dans la première contemplation (1), puis s'éleva à la seconde, à la troisième et à la quatrième. Puis s'étant élevé au-dessus de la quatrième contemplation, il atteignit à la région de l'infinité en espace. Puis, s'étant élevé au-dessus de la région de l'infinité en espace, il atteignit à la région de l'infinité en intelligence. Puis s'étant élevé au-dessus de la région de l'infinité en intelligence, il atteignit à la région où il n'existe plus rien. Puis, s'étant élevé au-dessus de la région où il n'existe plus rien, il atteignit à la région où il n'y a ni idées ni absence d'idées. Puis, s'étant élevé au-dessus de la région où il n'y a ni idées ni absence d'idées, il atteignit à la région de la cessation de l'idée et de la perception.

(1) Jhana.

Alors, le vénérable Ananda dit au vénérable Anourouddha : « Le Seigneur, Anourouddha, le Bienheureux est mort. »

« Non, ami Ananda, le Bienheureux n'est pas mort. Il est entré dans la région de la cessation de l'idée et de la perception. »

Alors, le Bienheureux passa de la région de la cessation de l'idée et de la perception dans la région où il n'y a ni idées ni absence d'idées ; puis de celle-ci dans la région où il n'existe plus rien ; puis de celle-ci dans la région de l'infinité en intelligence, puis de celle-ci dans la région de l'infinité en espace ; puis de celle-ci, il entra dans le quatrième degré de la contemplation, et successivement dans les troisième, second et premier degrés de la contemplation. Puis, passant de nouveau du premier degré successivement dans le second, troisième et quatrième degrés de la contemplation, il expira après avoir atteint ce dernier degré.

ÉVÉNEMENTS CONSÉCUTIFS A LA MORT DU BOUDDHA

A la mort du Bienheureux, au moment où il quittait ce monde, il se produisit un tremblement de terre violent, terrible et effrayant ; et les tonnerres des cieux grondèrent.

A la mort du Bienheureux, au moment où il quittait ce monde, Brahma Sahampati prononça cette stance :

« Tous, tous les êtres qui ont vie, dépouilleront
Leur forme complexe — cet agrégat
De propriétés intellectuelles et matérielles
Qui leur donne, au ciel comme sur la terre,
Leur individualité passagère —
Tout comme le Maître lui-même qui,
Sans égal parmi les hommes,
Successeur des prophètes d'autrefois
Doué de sagesse et de science,
Est mort. »

A la mort du Bienheureux, au moment où il quittait ce monde, Sakka (1), le roi des devas, prononça cette stance :

« Elles sont fugitives, la forme et les facultés d'un être,
La croissance et le déclin sont dans leur nature.
Leur production est suivie de leur destruction.
Les maîtriser, voilà la félicité. »

A la mort du Bienheureux, au moment où il quittait ce monde, le vénérable Anourouddha prononça ces stances :

« Lorsque celui qui était délivré des passions,
Qui était entré dans la béatitude du Nibbana,
Lorsque le grand sage arriva au terme de sa vie,
L'agonie de la mort ne troubla pas son cœur.
Résolu et inébranlable,
Il triompha avec calme des souffrances de la mort,
Et comme s'éteint une flamme brillante
De même, pour la dernière fois, fut délivré son cœur. »

A la mort du Bienheureux, au moment où il quittait ce monde, le vénérable Ananda prononça cette stance :

« L'âme fut remplie de frayeur,
Les cheveux se dressèrent sur la tête,
Quand celui qui était doué de toutes les qualités,
Le Bouddha suprême, mourut. »

A la mort du Bienheureux, parmi les frères qui étaient encore assujettis aux passions, les uns pleuraient en levant les bras au ciel, et les autres se jetaient à terre et s'y roulaient de désespoir, criant : « Le Bienheureux est mort trop tôt ! Le Bienfaiteur est entré trop tôt dans le Nibbana ! La lumière du monde s'est éteinte trop tôt ! »

Mais les frères qui étaient délivrés des passions supportaient leur douleur avec calme et résignation en pensant : « Tous les composés sont périssables. Comment ne disparaîtraient-ils pas ? »

(1) Le dieu Indra.

Alors, le vénérable Anourouddha apaisa les frères par ces paroles : « Assez, frères. Ne pleurez pas, ne vous désespérez pas. Le Bienheureux n'a-t-il pas déjà déclaré que telle est la nature des choses que de ce qui nous touche, de ce que nous aimons, il faut nous séparer, nous priver, nous détacher. Alors, frères, comment peut-il être possible que, quand tout ce qui est né, créé, organisé, porte en soi l'obligation de la destruction, comment est-il possible qu'un être ne soit pas détruit. Cela n'est pas possible. Les devas eux-mêmes, frères, nous feront des reproches (si nous montrons notre désespoir). »

« Mais de quelle espèce de devas parlez-vous, vénérable Anourouddha ? »

« Il y a, frère Ananda, des devas qui vivent dans les airs et sont cependant attachés à ce monde, il y a aussi des devas qui vivent sur la terre et sont attachés à ce monde ; tous ces devas s'arrachent les cheveux et se lamentent, lèvent les bras et se lamentent, se jettent à terre et se roulent sur le sol, en pensant avec angoisse : « Prématurée a été la mort du Bienheureux. Prématurée a été l'entrée du Bienfaiteur dans le Nibbana. Prématurée a été l'extinction de la Lumière du monde. »

Mais les devas délivrés des passions supportent tout cela avec calme et résignation au souvenir de la maxime qui débute ainsi : « Périssables en vérité sont tous les composés. Comment serait-il donc possible (d'échapper à la destruction) ? »

Alors, le vénérable Ananda et le vénérable Anourouddha passèrent le reste de la nuit à s'entretenir de sujets religieux. Puis, le vénérable Anourouddha dit au vénérable Ananda : « Allez à Kousinara, frère Ananda, dire aux Mallas : « Le Bienheureux, ô Vasetthas, est entré dans le Nibbana ; faites ce que vous jugerez convenable. »

« Bien, Seigneur », répondit Ananda. Et, comme il s'était habillé de bonne heure dans la matinée, il prit son vase à aumônes et accompagné d'un autre frère, se rendit à Kousinara. A ce moment, les Mallas de Kousinara se

trouvaient réunis dans la salle du Conseil à propos de cette affaire.

Et le vénérable Ananda se rendit à la salle du Conseil de Kousinara, et quand il y fut entré, il dit : « Le Bienheureux, ô Vasetthas, est entré dans le Nibbana, faites ce que vous jugerez convenable. »

Dès qu'ils eurent entendu les paroles du vénérable Ananda, les Mallas, leurs femmes, leurs garçons et leurs filles furent attristés, peïnés, affligés. Et les uns pleuraient et s'arrachaient les cheveux, d'autres pleuraient et levaient les bras ; d'autres encore se jetaient à terre et s'y roulaient de désespoir, en criant : « Prematurée a été la mort du Bienheureux. Prematurée a été l'entrée du Bienfaiteur dans le Nibbana. Prematurée a été l'extinction de la Lumière du monde. »

Alors, les Mallas de Kousinara ordonnèrent à leurs serviteurs de réunir les parfums, les fleurs et les instruments de musique qui se trouvaient dans Kousinara. Et les Mallas de Kousinara prirent les parfums, les fleurs et tous les instruments de musique, et cinq cents vêtements, et se rendirent à l'Oupavattana, au Bosquet des Salas qui appartient aux Mallas, où reposait le corps du Bienheureux. Et durant toute la journée ils honorèrent, respectèrent, vénérèrent et adorèrent les restes mortels du Bienheureux, par des danses, des chants, de la musique et des offrandes de parfums et de fleurs et firent de leurs vêtements un dais qu'ils ornèrent de guirlandes.

Alors, les Mallas de Kousinara pensèrent : « Il est trop tard aujourd'hui pour incinérer les restes du Bienheureux. Remettons à demain la cérémonie de la crémation. » Et ils honorèrent, respectèrent, vénérèrent et adorèrent les restes du Bienheureux par des danses, des chants, de la musique, des offrandes de parfums et de fleurs, firent de leurs vêtements un dais qu'ils ornèrent de guirlandes, et passèrent de cette façon encore le second jour, puis le troisième, le quatrième, le cinquième et le sixième.

Alors, le septième jour, les Mallas de Kousinara pen-

sèrent : « Transportons le corps du Bienheureux en passant hors de la ville, à un endroit situé au sud et à l'extérieur de la ville, où nous l'honorons, le respectons, le révérons et l'adorons par des danses, des chants, de la musique, des offrandes de fleurs et de parfums et où nous accomplirons la cérémonie de la crémation. »

Et aussitôt, huit princes Mallas se lavèrent la tête, revêtirent des vêtements neufs et se mirent en devoir de transporter le corps du Bienheureux. Mais ils ne purent le soulever.

Alors, les Mallas de Kousinara dirent au vénérable Anourouddha : « Quelle est la cause, Seigneur, quelle est la raison pour laquelle huit princes Mallas qui se sont lavé la tête, qui ont revêtu des vêtements neufs et se sont mis en devoir de transporter le corps du Bienheureux, ne peuvent le soulever ? »

« Cela vient, ô Vasetthas, de ce que vous avez un projet et les devas en ont un autre. »

« Mais, Seigneur, quel est le dessein des devas ? »

« Votre projet, ô Vasetthas, est celui-ci : Transportons le corps du Bienheureux en passant hors de la ville, à un endroit situé au sud de la ville, où nous l'honorons, le respectons, le révérons et l'adorons par des danses, des chants, de la musique, des offrandes de fleurs et de parfums et où nous accomplirons la cérémonie de la crémation. Mais le projet des devas, ô Vasetthas, est celui-ci : « Transportons le corps du Bienheureux au nord de la ville, puis, par la porte nord au centre de la ville. Sortons ensuite par la porte de l'est, en honorant, respectant, révéant et adorant le corps du Bienheureux par des danses, des chants, de la musique, des offrandes de fleurs et de parfums, et transportons-le au sanctuaire malla de Makoutabandhana, à l'est de la ville, où nous accomplirons la cérémonie de la crémation. »

« Qu'il soit fait, Seigneur, suivant les désirs des devas. »

Alors, aussitôt, tout Kousinara, y compris les égouts

et les tas d'ordures, fut couvert jusqu'à la hauteur du genou d'une épaisseur de fleurs de mandarava qui tombaient du ciel, et, tandis que dans les cieux, les devas, et sur la terre, les Mallas de Kousinara honoraient, révéraient, respectaient, adoraient le corps du Bienheureux par des danses, des chants, de la musique, des offrandes de fleurs et de parfums, le corps était transporté au nord de la ville, puis par la porte du nord au centre de la ville, et du centre de la ville par la porte de l'est au sanctuaire malla de Makouta-bandhana. C'est là, à l'est de la ville, que fut déposé le corps du Bienheureux.

Alors, les Mallas de Kousinara dirent au vénérable Ananda :

« Que faut-il faire des restes du Tathagata ? »

« Comme sont traités les restes d'un roi des rois, ô Vasetthas, de même doivent être traités les restes d'un Tathagata. »

« Et comment sont traités, seigneur, les restes d'un roi des rois ? »

(Et Ananda reprend, dans les mêmes termes, les détails qui lui ont été précédemment donnés par le Bienheureux) (1).

Là-dessus les Mallas de Kousinara firent rassembler par leurs serviteurs tout le coton qui se trouvait dans la ville. Puis les Mallas de Kousinara enveloppèrent le corps du Bienheureux dans un drap neuf. Cela fait, ils l'enveloppèrent d'une épaisse couche de coton. Cela fait, ils l'enveloppèrent dans un drap neuf, et ainsi de suite jusqu'à ce que le corps du Bienheureux fut enveloppé de cinq cents draps neufs et de cinq cents couches de coton. Et ils placèrent le corps dans une bière de fer enduite d'huile et recouverte elle-même d'une autre bière de fer enduite d'huile. Et ils élevèrent avec des bois odoriférants d'essences variées un bûcher sur lequel ils disposèrent le corps du Bienheureux.

En ce temps-là, le vénérable Maha-Kassapa faisait

(1) Cf. pp. 222 et 223.

route de Kousinara à Pava avec une troupe de frères, avec environ cinq cents frères. Et le vénérable Maha-Kassapa quitta la route et s'assit au pied d'un arbre.

Précisément, à ce moment, un ascète nu qui rapportait de Kousinara une fleur de mandarava suivait la route de Pava.

Le vénérable Maha-Kassapa aperçut de loin l'ascète nu qui s'approchait, et, quand il l'eut aperçu, il dit à l'ascète nu :

« Ami, certainement, tu connais notre Maître ? »

« Oui, ami, je le connais. Il y a aujourd'hui une semaine que l'ascète Gotama est mort. C'est pour cela que je porte cette fleur de mandarava. »

A ces mots, parmi les frères qui n'étaient pas encore délivrés de leurs passions, les uns étendirent les bras et pleurèrent et les autres se jetèrent à terre et se roulèrent de désespoir en criant : « Prematurée a été la mort du Bienheureux. Prematurée a été l'entrée du Bienheureux dans le Nibbana. Prematurée a été l'extinction de la Lumière du monde. »

Mais, ceux des frères qui s'étaient affranchis des passions (les arhat) supportèrent leur douleur avec calme et résignation en pensant : « Tout composé est périssable. Comment pourrait-on (échapper à la destruction). »

En ce temps-là, un frère nommé Soubhada (1), qui avait été admis à un âge avancé dans la Communauté, se trouvait parmi ces frères.

Et Soubhada, qui avait été admis à un âge avancé dans la Communauté, dit aux frères :

« Assez, Seigneurs ; ne pleurez pas, ne vous désolez pas. Nous sommes débarrassés du grand Ascète. Nous avons été assez longtemps importunés de ses conseils : « Faites ceci ; ne faites pas cela. » Nous pourrions maintenant agir à notre guise et nous dispenser de faire ce qui nous déplaira. »

Mais le vénérable Maha-Kassapa dit aux frères :

(1) Ce Soubhada ne peut être celui qui a été converti le dernier par le Bouddha avant sa mort.

« Assez, frères, ne pleurez pas, ne vous désolerez pas. Le Bienheureux n'a-t-il pas déjà dit qu'il est dans la nature des choses, etc... Cela n'est pas possible (1). »

A ce moment, quatre princes Mallas qui s'étaient lavé la tête et avaient revêtu des vêtements neufs essayèrent de mettre le feu au bûcher funéraire du Bienheureux. Mais ils ne réussirent point à y mettre le feu.

Alors, les Mallas de Kousinara dirent au vénérable Anourouddha : « Quelle est la cause, Seigneur, quelle est la raison (de cela) ? »

« Le projet des devas, ô Vasetthas, est différent (du vôtre). »

« Et, quel est, Seigneur, le projet des devas ? »

« Le projet des devas, ô Vasetthas, le voici : « Le vénérable frère Maha-Kassapa fait route de Pava à Kousinara avec une troupe de frères, avec environ cinq cents frères. Le bûcher funéraire du Bienheureux ne sera pas allumé avant que le vénérable Maha-Kassapa ait vénéré les pieds du Bienheureux. »

« Qu'il soit fait, Seigneur, comme les devas le désirent. »

Alors, le vénérable Maha-Kassapa se rendit au Makouta-bandhana de Kousinara, le sanctuaire des Mallas, à l'endroit où se trouvait le bûcher funéraire du Bienheureux. Et quand il y fut arrivé, il jeta sa robe sur l'épaule, et après s'être incliné, les mains jointes, il fit respectueusement trois fois le tour du bûcher, puis, ayant découvert les pieds du Bienheureux, il se prosterna et les adora.

Et les cinq cents frères jetèrent leur robe sur l'épaule ; et après s'être inclinés les mains jointes, ils firent trois fois le tour du bûcher, puis se prosternèrent et adorèrent les pieds du Bienheureux.

Et, lorsque le vénérable Maha-Kassapa et les cinq cents frères eurent fini de rendre hommage au Bienheureux, le bûcher s'enflamma de lui-même.

Et la peau, la chair, les entrailles, les nerfs et les liqui-

(1) Cf. p. 236.

des séreux du corps du Bienheureux furent consumés sans laisser de traces de charbon ou de cendre : il ne resta que les os. De même que l'huile ou le beurre sont consumés sans laisser de traces de cendre ou de charbon, de même, la peau, la chair, les entrailles, les nerfs et les liquides séreux du corps du Bienheureux furent consumés sans laisser de traces de cendre ou de charbon. Il ne resta que les os. Et des cinq cents draps et des cinq cents épaisseurs de coton qui enveloppaient le corps, seules la première et la dernière subsistèrent.

Et quand le corps du Bienheureux eut été consumé, des torrents d'eau tombèrent du ciel et éteignirent le feu du bûcher funéraire, et des torrents d'eau venus des entrailles de la terre éteignirent le feu du bûcher funéraire. Les Mallas de Kousinara apportèrent aussi toutes sortes d'eaux parfumées qu'ils jetèrent sur le bûcher funéraire du Bienheureux.

Puis, les Mallas de Kousinara déposèrent dans la salle du Conseil les reliques du Bienheureux qu'ils entourèrent d'une double haie de guerriers armés les uns de la lance, les autres de l'arc ; et durant sept jours, ils adorèrent, respectèrent, révérent et honorèrent les reliques par des danses, des chants, de la musique et des offrandes de fleurs et de parfums.

Cependant, le roi du Magadha, Adjatasattou, fils de la reine des Videhas, avait appris la mort du Bienheureux à Kousinara. Alors, le roi du Magadha, Adjatasattou, fils de la reine des Videhas, envoya un messenger porter aux Mallas les paroles suivantes : « Le Bienheureux était comme moi de la caste des Kchattriyas. J'ai des droits à la possession d'une partie des reliques du Bienheureux, et j'élèverai un thoupa sacré sur ces restes du Bienheureux, et, en leur honneur, j'instituerai une fête magnifique. »

Et les Licchhavis de Vesali avaient appris la mort du Bienheureux à Kousinara. Et les Licchhavis envoyèrent un messenger porter aux Mallas les paroles suivantes : (Etc... comme ci-dessus).

Et les Sakyas de Kapilavatthou (etc...)

Et les Boulis de Allakappa (etc...)

Et les Koliyas de Ramagama (etc...)

Et le brahmine de Vethadipa (etc...)

Et les Mallas de Pava (etc...)

Quand ils eurent reçu tous ces messagers, les Mallas de Kousinara déclarèrent à la foule : « Le Bienheureux est mort dans un village de notre territoire. Nous ne nous séparerons pas de ses reliques. »

A ces mots, le brahmine Dona s'adressa à la foule et dit :

« Ecoutez, Seigneurs, un seul mot de moi.

La patience a été recommandée par notre Bouddha.

Il serait peu convenable que le partage

Des restes de celui qui fut le meilleur des êtres

Engendrât désaccord et violences et guerre.

Mettons-nous d'accord, Seigneurs,

Pour en faire amicalement huit parts.

Multipliez partout les thoupas,

Afin que les hommes aient foi en la Lumière du monde. »

« Eh bien, ô brahmine, fais toi-même huit parts égales des reliques du Bienheureux. »

« Bien, Seigneurs », dit Dona, le brahmine. Et il fit huit parts égales des reliques du Bienheureux. Et il dit (aux Mallas) : « Donnez-moi, Seigneurs, le vase (qui a contenu les reliques) ; j'élèverai un thoupa sur ce vase et j'instituerai une fête en son honneur. »

Et ils donnèrent le vase à Dona le brahmine.

Mais les Moriyas de Pippalivana avaient appris la mort du Bienheureux à Kousinara. Alors, les Moriyas de Pippalivana envoyèrent un messenger porter aux Mallas les paroles suivantes : « Le Bienheureux était comme nous de la caste des Kchattriyas. Nous avons des droits à la possession d'une partie des reliques du Bienheureux. Nous élèverons un thoupa sacré sur les restes du Bienheureux et nous célébrerons une fête en leur honneur. »

Et, comme on leur répondait : « Toutes les parts faites des restes du Bienheureux ont été distribuées », ils emportèrent les cendres.

Et le roi du Magadha, Adjatasattou, fils de la reine des Videhas, éleva un thoupa à Radjagaha sur les restes du Bienheureux et institua une fête.

Et les Litchhvis de Vesali firent de même à Vesali.

Et les Sakyas de Kapilavatthou firent de même à Kapilavatthou.

Et les Boulis de Allakappa firent de même à Allakappa.

Et les Koliyas de Ramagama firent de même à Ramagama.

Et le brahmine de Vethadipa fit de même à Vethadipa.

Et les Mallas de Pava firent de même à Pava.

Et les Mallas de Kousinara firent de même à Kousinara.

Et Dona le brahmine fit de même pour le vase qui avait contenu les reliques.

Et les Moriyas de Pippalivana firent de même pour les cendres.

Il y eut ainsi huit thoupas pour les restes mortels, un pour le vase et un pour les cendres. Voilà ce qui a été fait.

(Il fut fait huit parts des reliques de celui qui possédait la vue divine,

Du meilleur des hommes. L'Inde en vénère sept.

Et l'autre relique est conservée à Ramagama par les rois de la race des serpents.

Une dent est vénérée dans le monde voisin, une autre dans la Ville de Gandhara,

Une autre aussi dans le royaume de Kalinga, une autre encore par la race des nagas.

Par leur gloire, la terre généreuse respandit d'offrandes

Car celles-ci sont le meilleur moyen d'honorer les reliques du grand Précepteur pour ceux qui sont honorés (par les autres),

Pour les dieux, pour les nagas et pour les rois qui sont les plus nobles des êtres humains.

Inclinez-vous, les mains jointes.

Il est difficile, très difficile de voir un Bouddha pendant des centaines de siècles !)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Préface de C. A. F. Rhys Davids</i>	7
<i>Avant-propos</i>	11

PREMIÈRE PARTIE. — Années de début.

Propnétie d'Asita	15
Le triple orgueil	18

DEUXIÈME PARTIE. — Discipline et Illumination.

La sublime histoire.	21
La noble recherche	38
Victoire sur la peur.	42
Obtention de l'Illumination	45
Une ancienne voie	55
Départ de la maison pour embrasser la vie religieuse . .	58
Autobiographie de Gotama.	60

TROISIÈME PARTIE. — Après l'Illumination.

Le Bouddha goûte la béatitude de la Délivrance et médite sur l'enchaînement mutuel des causes et des effets sous l'arbre de la Bodhi	63
Sous l'arbre Adjapala, il définit le vrai brahmane. . . .	65
Sous l'arbre Moutchalinda, il définit le bonheur suprême.	66
Sous l'arbre Radjayatana, il reçoit le premier fidèle laïque.	66
Sous le banian Adjapala, dans sa compassion pour les hommes il décide de les instruire	68
Le premier sermon et les premiers disciples	71
Histoire de Yasa	81
Les premières zélatrices	86
Nouvelles ordinations.	87
Premiers missionnaires et histoire de Mara	88

Ordination du triple refuge	89
Le Bouddha se déclare délivré des chaînes	91
Histoire des trente riches compagnons	91
Pouvoir magique et Djatilas	93
Le sermon du feu	101
Conversion du roi Bimbisara et des brahmanes du Magadha	103
Conversion de Saripoutta et de Moggallana	108

**QUATRIÈME PARTIE. — Relations du Bouddha
avec ses disciples et avec les autres personnes.**

Ordination de Rahoula	115
Le luth accordé	117
Retraite pendant la saison des pluies ou Vassa	119
Conseils à propos du Vassa	120
Visite à un moine délaissé	124
L'auxiliaire de l'individu	125
Tissa	126
Institution d'un ordre de religieuses	129
Nakulapitar	135
Meghiya	136
Sona-Kotikanna	140
Exhortation	143
Châteaux de sable	145
Le Bienheureux recherche la solitude	146
Reproche de cruauté	148
Mara tente le Bouddha par l'offre du pouvoir du monde	149
Le Bouddha est critiqué et conseille un nouveau converti	150
Respect à la doctrine	153
Le Maître est l'indicateur du chemin	155
Dissensions dans la Communauté	156
Portrait du Bouddha par un brahmane	179
Conseils à un brahmane	180
Ananda	183
Sounita, ancien ramasseur de fleurs fanées	184
Tchoulla Panthaka	185

**CINQUIÈME PARTIE. — Derniers événements
de la vie du Bouddha.**

Consultation du Bienheureux à propos d'une question politique	188
Le Bienheureux parle de la prospérité de ses disciples	190

A propos de tous les Bouddhas	193
Paroles souvent répétées	194
Sermon aux maîtres de maison	195
Le Bienheureux parle des quatre vérités sublimes	197
Le Miroir de la Vérité	198
La courtisane Ambapali	201
Le Bienheureux tombe malade et prononce un sublime discours	204
Le Bouddha décide du moment de son entrée dans le Nibbana	207
Ananda prie le Bouddha de ne pas quitter ce monde	210
Le Bouddha expose le sommaire de son enseignement	212
Les quatre grands appels	213
Le Bouddha accepte le repas de Tchounda	215
Purification d'un cours d'eau	217
Histoires relatives à la méditation	218
Poukkousa fait présent de robes au Bouddha et à Ananda	221
Le Bienheureux parle de Tchounda	223
Sous les deux arbres Sala jumeaux	224
Lieux qu'il faut vénérer	227
Conduite des moines à l'égard des femmes	228
Ananda interroge le Bouddha	229
Ananda	230
Hommages des Mallas	233
Soubhada	235
Dernières paroles du Bouddha	238
Le Bouddha entre dans le Parinibbana	240
Événements consécutifs à la mort du Bouddha	241